



Pour
un corps
à
cœur

BELLA ANDRE

BEST-SELLER INTERNATIONAL N° 1

Pour un corps à cœur

~ La Famille Sullivan, New York, tome 2 ~

Bella Andre

OceanofPDF.com

Table des matières

Page de Titre

Copyright

À propos du livre

Un mot de Bella

Chapitre Un

Chapitre Deux

Chapitre Trois

Chapitre Quatre

Chapitre Cinq

Chapitre Six

Chapitre Sept

Chapitre Huit

Chapitre Neuf

Chapitre Dix

Chapitre Onze

Chapitre Douze

Chapitre Treize

Chapitre Quatorze

Chapitre Quinze

Chapitre Seize

Chapitre Dix-Sept

Chapitre Dix-Huit

Chapitre Dix-Neuf

Chapitre Vingt

Chapitre Vingt-Et-Un

Chapitre Vingt-Deux

Chapitre Vingt-Trois

Chapitre Vingt-Quatre

Chapitre Vingt-Cinq

Chapitre Vingt-Six

Chapitre Vingt-Sept

Chapitre Vingt-Huit

Chapitre Vingt-Neuf

Chapitre Trente

Chapitre Trente-Et-Un

Épilogue

Extrait de Retour aux sources

Extrait de Comme de l'amour dans l'air

Autres livres de Bella Andre en Français

À propos de l'auteure

OceanofPDF.com

Pour un corps à cœur

© 2022 Bella Andre

Traduction française Catherine Tessier

Valentin Traduction

[Inscrivez-vous à la newsletter pour connaître les nouvelles parutions](#)

www.BellaAndre.com

[Facebook](#) ~ [Instagram](#) ~ [Twitter](#)

OceanofPDF.com

Suzanne Sullivan n'a pas besoin d'un garde du corps. Après tout, c'est l'une des spécialistes de la sécurité numérique les plus reconnues au monde. Elle est donc parfaitement capable de se débrouiller seule malgré les problèmes qu'elle rencontre ces derniers temps. Malheureusement, ses trois frères ne sont pas de cet avis. Quand Monsieur Trop Beau Pour Être Vrai se présente, déterminé à la protéger, les étincelles fusent malgré elle. Elle n'a absolument pas l'intention de tomber amoureuse de ce garde du corps dont elle n'a jamais voulu.

Roman Huson a juré de faire son possible pour protéger Suzanne Sullivan, et ses frères le tueraient au moindre regard de travers. Le seul problème, c'est qu'il n'a jamais été engagé pour travailler auprès d'une femme aussi belle ni brillante auparavant. En essayant de suivre son rythme, et de résister à l'envie folle de l'embrasser à en perdre haleine, il doit relever le défi le plus difficile de sa vie. Surtout quand il s'avère que la passion et l'alchimie entre eux sont plus torrides que jamais.

OceanofPDF.com

Un mot de Bella

Pour un corps à cœur est mon cinquantième livre (50 !) et j'étais tout aussi excitée d'écrire l'histoire d'amour de Suzanne et Roman que mon tout premier livre. Encore *plus* en fait, parce que je ne me lasse pas de la famille Sullivan. Je voudrais vivement remercier les millions de lecteurs, partout à travers le monde, qui m'ont écrit des mails ou m'ont envoyé des messages via les réseaux sociaux pour me dire qu'eux non plus ne se lassent pas de cette famille. J'ai prévu de raconter leurs histoires d'amour pour toujours !

Pendant des années j'ai voulu écrire une histoire avec un garde du corps. Ce n'est que lorsque Suzanne Sullivan est entrée dans le décor que j'ai su avoir l'héroïne parfaite pour un mariage avec un héros dominant, super sexy et protecteur. Je me suis régalée à regarder les étincelles filer entre eux, dès l'instant où ils ont posé les yeux l'un sur l'autre.

J'espère que vous aimerez les voir tomber amoureux autant que moi.

Je vous souhaite une bonne lecture,

Bella Andre

PS : Si vous avez lu *Si l'amour est un art* (*La Famille Sullivan, New York, tome 1*), vous avez déjà rencontré Calvin, le maire de Summer Lake, et Christie, qui gère l'auberge de Summer Lake – et vous allez en apprendre bien plus sur eux dans ce livre ! Dans [Retour aux sources \(Un été au lac, tome 1\)](#), Calvin renoue avec un amour perdu qu'il n'a jamais pu oublier. Et dans [Au fil de l'eau \(Un été au lac, tome 2\)](#), Christie tombe amoureuse du dernier homme qu'elle pensait possible.

Quand vous aurez terminé de lire l'histoire d'amour de Suzanne et Roman, j'espère que vous serez heureux de faire un petit détour à Summer Lake avant de commencer les histoires d'Alec et Harry – [Comme de l'amour dans l'air \(La Famille Sullivan, New York\)](#) et [Retour de flamme \(La Famille Sullivan, New York\)](#) !

Bonne lecture,

Bella Andre

OceanofPDF.com

CHAPITRE UN

Suzanne Sullivan n'avait pas besoin d'un garde du corps.

Personne n'avait jailli de l'ombre quand elle s'était dirigée vers la 22^e rue Ouest vers d'Oro, la galerie de New York qui accueillait l'exposition de son frère Drake. Elle n'avait eu aucun appel anonyme ou d'attaques sur ses serveurs, qui auraient pour les mettre hors service au cours des dernières semaines non plus.

Ce soir-là, l'air était frais, les étoiles brillaient dans le ciel et elle se sentait *vraiment* bien. Comme si tout était possible – et que rien ne pouvait mal se passer. Surtout pas toutes les choses horribles qui inquiétaient tellement ses frères.

D'accord, au cours des derniers mois, elle avait été bombardée par des milliers d'appels anonymes et plusieurs attaques avaient été faites sur ses serveurs personnels et professionnels. Mais elle n'était pas une spécialiste des logiciels de sécurité numérique pour rien. Elle pouvait s'occuper d'elle et de son entreprise, peu importe ce que ses frères en pensaient.

Quand on travaille dans une industrie aussi concurrentielle, valant des milliers de dollars, tous les compétiteurs ne se montraient pas totalement honnêtes. Même si elle ne fonctionnait pas comme ça, elle comprenait mieux que – pratiquement – tout le monde, comment se défendre contre des cyberattaques. Quand elle avait été forcée par ses frères de leur donner plus d'informations quelques semaines plus tôt, elle leur avait dit que les appels provenaient certainement d'un de ses nombreux concurrents. Malheureusement, elle était trop occupée à travailler sur la sortie de son nouveau logiciel pour identifier un coupable. Ses frères, eux, étaient convaincus qu'elle avait affaire à plus que de simples frasques d'entreprise.

Ils s'inquiétaient que quelqu'un puisse en avoir après *elle*.

D'un autre côté, ils s'inquiétaient chaque fois qu'elle sortait avec un homme. Elle avait donc arrêté de leur dire quand elle sortait avec quelqu'un depuis longtemps.

Elle ne les blâmait pas pour être surprotecteurs, pas quand ils veillaient tous les quatre les uns sur les autres depuis qu'ils étaient enfants. Une mère partie trop tôt et un père absent émotionnellement pendant vingt-cinq ans après son départ, avaient uni la fratrie Sullivan plus que jamais. Par contre, elle aurait aimé que ses frères cessent de la harceler pour qu'elle embauche un garde du corps.

Dans tous les cas, elle était toujours aux anges après un merveilleux lundi au travail. Après avoir sué sang et eau pour créer un nouveau logiciel de sécurité numérique – si avant-gardiste, tout en étant si abordable, à tel point que les gens du milieu, de par le monde, avaient dit que ça ne pourrait jamais être réalisable – dont le nouveau code était enfin en place. Le lendemain matin, elle annoncerait la bonne nouvelle à ses investisseurs : Sécurité Sullivan était prêt à lancer le produit qu'elle avait appelé MavG1, alors en phase de bêta test. Les cinq millionnaires constituant le groupe Maverick étaient peut-être des amis de la famille, mais ils demandaient quand même le meilleur des entreprises dans lesquelles ils investissaient. Et elle ne rêvait de rien d'autre que de leur donner.

Bien qu'il lui restât encore un pâté de maisons à franchir, Suzanne pouvait voir une foule sur le trottoir, espérant entrer dans la galerie. Ce n'était pas étonnant puisque son frère Drake avait créé la douzaine d'œuvres d'art les plus éblouissantes que Suzanne ait pu voir.

Il était considéré comme l'un des meilleurs peintres de sa génération et ses expositions étaient déjà très achalandées. Ce soir, par contre, ce n'était pas seulement la qualité de ses peintures qui rendait les gens fous de son travail, c'était aussi le sujet. Rosalind Bouchard n'était pas seulement une célèbre star internationale de la télé-réalité – plutôt une ancienne star de la télé-réalité, maintenant qu'elle avait quitté l'émission –, elle était aussi la nouvelle petite-amie de Drake.

Après avoir passé du temps avec Rosa au cours des dernières semaines, Suzanne comprenait pourquoi son frère était tombé si follement amoureux d'elle, presque au premier regard. Elle était intelligente et incroyablement courageuse. La lumière vive de Rosa brillait sous chaque coup de pinceau des toiles de Drake. Si seulement Suzanne pouvait trouver un homme aussi intelligent, aussi loyal et beau que Rosa...

Malheureusement, la seule partie de la vie de Suzanne qui ne s'élevait pas était le côté sentimental. Plus d'une fois, elle aurait voulu modifier le

mec avec qui elle sortait de la même manière qu'elle le faisait avec ses codes – jusqu'à ce que tous les bugs disparaissent. Mais à trente et un ans, elle savait à quoi s'en tenir. *On ne peut pas changer les gens.*

Et on ne peut pas les forcer à vous aimer sauf s'ils le veulent.

C'est pourquoi ses frères étaient aussi importants pour elle. Parfois ils pensaient peut-être savoir mieux qu'elle comment elle devait gérer sa vie, mais elle n'avait jamais douté qu'Alec, Harry et Drake l'aimaient pour *elle* : une geek surdouée qui avait des poussées d'adrénalines jusqu'à rester éveillée toute la nuit à écrire des lignes de codes comme d'autres femmes en avaient pour aller acheter des chaussures.

Dans tous les cas, les heures interminables qu'elle avait passées à travailler sur son ordinateur sur son nouveau code, l'avaient empêchée de sortir le soir. Elle était prête à s'amuser ce soir-là. Et qui sait ? Peut-être qu'elle pourrait cocher la dernière case sur sa liste en rencontrant M. Parfait et le faire passer sous le nez de ses frères avant qu'ils le fassent fuir.

— Suz, tu es là !

Rosa se jeta sur Suzanne quelques secondes après son entrée dans la galerie.

Drake était à ses côtés et ce n'est que lorsqu'il la délaissa après sa propre accolade qu'elle put lui demander :

— Comment se passe la soirée pour le moment ? Tout se passe bien pour vous deux ?

Suzanne savait combien Rosa avait été nerveuse d'afficher face au reste du monde le fait que Drake la peignait. Elle avait été convaincue qu'elle entacherait sa carrière, pas seulement avec sa réputation de mauvaise fille faite à la télévision, mais aussi à cause des photos d'elle nue, qui avaient été prises sans sa permission et avaient été divulguées dans la presse plus tôt dans l'année.

Drake attira Rosa contre lui au moment même où elle se blottit contre lui. Encore une fois, Suzanne fut saisie de constater comme ils allaient bien ensemble. Avoir à gérer le scandale des photos avait poussé Rosa à puiser dans une force intérieure dont elle ignorait elle-même l'existence. Mais Drake avait vu à quel point elle était merveilleuse et il l'avait soutenu fermement.

— Les gens ne se lassent pas de Drake et de ses peintures, s'exclama Rosa avec fierté.

Suzanne savait que la dernière chose dont se souciait Drake était d'impressionner une bande d'amateurs d'art. L'amour était tout ce qui lui importait maintenant, et le voir enfin heureux la remplissait de joie.

— Tout le monde a la meilleure des attitudes, dit-il à Suz.

Son expression était féroce protectrice tandis qu'il attirait Rosa encore plus près de lui.

— Ils ont intérêt à l'être, approuva Suzanne.

Personne ne devait dire un mot de travers à propos de Rosa. Tous les Sullivan la soutenaient. Surtout Suzanne, qui travaillait sur un logiciel pour la fondation anti-cyberharcèlement de Rosa, dès qu'elle avait une minute à elle.

Candance, l'agent aux airs de requin de Drake, apparut en coup de vent.

— Suzanne, tu es toujours aussi superbe. Je suis certaine que ça ne te dérangera pas si je te vole Drake et sa muse pour aller rencontrer un investisseur qui considère mettre une *énorme* enchère sur les douze peintures.

Drake lui lança un *désolé* silencieux par-dessus son épaule quand son agent les éloigna. En attrapant un verre de champagne à un serveur passant par-là, Suzanne profita des bulles sucrées dansant sur sa langue, se détendant pour la première fois depuis ce qui lui semblait une éternité. Elle commençait tout juste à regarder autour d'elle pour voir si elle connaissait quelqu'un d'autre quand son attention fut attirée par un homme passant la porte.

Wouah.

Ça, c'était bien un homme. Des cheveux et des yeux sombres. La mâchoire carrée. La peau bronzée. En tant que femme relativement grande, elle pouvait évaluer la taille d'un homme plutôt correctement. Un mètre quatre-vingt-treize semblait juste et si vous ajoutiez ses épaules larges dans son costume sombre et impeccablement fait sur mesure, tout le lot était sacrément délicieux.

Elle commença à avoir l'eau à la bouche tandis qu'elle le détaillait traverser la foule avec la grâce sauvage d'un lion musclé. Elle passa le bout de son pouce sur sa lèvre inférieure pour s'assurer qu'elle ne salivait pas vraiment.

— Roman, par ici.

Elle reconnut la voix de son grand frère, Alec. Il était debout à côté de son autre frère, Harrison. Ils le connaissaient ?

Roman. Même son nom était délicieux.

Tandis que les trois hommes se serraient rapidement la main et se prenaient nonchalamment dans les bras l'un de l'autre, elle fut tentée de se précipiter vers eux pour se présenter. Cependant les expériences passées lui disaient qu'il serait préférable d'évaluer la situation d'abord à distance pour pouvoir essayer de comprendre la relation entre Roman et ses frères.

Elle n'avait jamais entendu parler de lui, ce qui, selon elle, était une sacrée omission de leur part. Néanmoins, ses frères avaient toujours été mal à l'aise à l'idée qu'elle sorte avec leurs amis. Et par « mal à l'aise », elle voulait dire qu'ils avaient interdit à leurs amis de la voir comme une femme disponible dès qu'elle était entrée au lycée.

Malheureusement, rien n'avait changé au cours des quinze dernières années. Alec, Harry et Drake étaient plus catégoriques que jamais pour dire que personne n'était assez bon pour elle, et surtout pas les gars avec qui ils traînaient. La plupart du temps, elle ne pouvait pas discuter. Pas quand Alec avait la réputation d'être l'un des plus grands vilains garçons de la ville, alors s'il appelait quelqu'un d'autre un « joueur », cela signifiait que le type était sacrément horrible.

Suzanne n'était pas du tout contre le plaisir. Mais à trente et un ans, elle n'était plus particulièrement intéressée par les aventures d'un soir non plus. Elle voulait ce que Drake et Rosa avaient trouvé : un amour profond, réel et fort.

En dépit de l'apparence séduisante et assurée de Roman, il ne ressemblait pas à un « joueur » aux yeux de Suzanne. Il semblait trop attentif, trop vigilant envers tout et tout le monde autour de lui pour être en chasse.

Elle connaissait cette sensation ; elle avait passé une grande partie de sa vie loin de la foule, observant. C'était à la maternelle qu'elle avait réalisé pour la première fois qu'elle n'était pas comme les autres filles. Elle avait été plus intéressée par le fait de construire et créer des choses que par le fait de glousser sur le terrain de jeu ou de jouer à habiller des poupées. Son statut de laissée-pour-compte n'avait fait que s'intensifier avec l'âge. Alors que rêver de garçons avait consumé les autres filles, elle était tombée folle amoureuse de l'électronique et de la programmation. Ses meilleurs amis

avaient été les autres enfants dans le club d'informatique et son premier baiser avait été avec un autre geek quand elle était entrée en seconde au lycée. Cela avait plutôt été une expérience pour eux deux qu'une relation romantique. À l'université, elle avait enfin appris à faire semblant d'être « normale » grâce à un coaching intense de la part de ses cousines, mais retourner à ses ordinateurs avait été un énorme soulagement. Elle n'était pas du tout vierge, cependant elle n'avait jamais eu de relation sérieuse non plus. Elle supposait que la phrase « mariée à son travail » n'était pas très loin du compte.

À ce moment-là, le regard de Roman croisa le sien... et toutes les pensées dans son cerveau plein à craquer s'effacèrent. Tandis que la lucidité revenait lentement, elle réalisa qu'elle n'avait jamais vu des yeux aussi intenses.

Le meilleur type d'intensité, pensa-t-elle tandis que l'attirance continuait d'étinceler, même de l'autre côté de la pièce. Il la fixa un peu trop longtemps et un peu trop intensément, mais ce n'était pas déconcertant.

C'était sexy.

Plus sexy que tout ce qu'elle ait ressenti depuis très longtemps.

Suzanne n'avait jamais appris à faire semblant d'être faussement timide. Elle ne se donna donc même pas la peine de s'empêcher de sourire. Ce n'était pas un sourire aguicheur. Elle n'avait pas vraiment appris à flirter non plus, peu importe à quel point ses cousines Mia et Lori avaient essayé de lui montrer les ficelles. Sauf qu'au lieu de lui rendre son sourire, le regard de Roman devint plus intense. Encore plus torride.

Soudain, elle aurait souhaité avoir eu le temps de changer son jean noir, son t-shirt et ses bottes, qui étaient ses vêtements ordinaires de travail. Surtout étant donné que toutes les autres femmes dans la galerie portaient des robes colorées avec des ourlets courts qui étincelaient et brillaient.

Tandis qu'elle faisait instinctivement deux pas en avant, elle réalisa qu'il se déplaçait vers elle aussi. Toutes les autres personnes de la pièce disparurent, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'eux deux. Et puis, il était là, si proche que tout ce qu'elle avait à faire, c'était tendre la main.

Elle pourrait le toucher si elle osait le faire.

— Suz.

La voix d'Alec la fit sursauter. Elle n'avait pas réalisé que ses frères avaient traversé la pièce avec Roman ; elle n'avait été consciente que de lui.

— On voulait te présenter notre ami Roman. Roman, voilà notre sœur, Suzanne.

— Salut, Suzanne.

Bon sang. Sa voix était aussi sexy que le reste de sa personne. En particulier quand il grondait son nom de ce ton profond. Elle n'était pas la personne la plus visuelle du monde, à moins qu'elle ne révise des lignes de code. Mais elle ne pouvait pas arrêter les images qui commencèrent à danser dans son esprit, des visions de la bouche et des mains de Roman sur sa peau nue, et les siennes sur lui...

Elle déglutit difficilement face aux images mentales vives. Peu importe qu'elle ait la trentaine. Ses frères l'enfermeraient dans une tour et jetteraient la clé s'ils savaient ce qu'elle pensait à ce moment-là.

Toujours incertaine de pouvoir se contrôler, ou plus particulièrement, de contrôler ses hormones, elle marqua une pause un moment pour se reprendre. Quand son pouls ralentit à un galop lent, elle tendit la main.

— Ravie de te rencontrer.

Roman agrippa sa main quelques secondes. Mais son contact électrique en plus de sa voix sexy et de son regard intense était une dose de sensualité plus grande que ce qu'elle était prête à supporter. En particulier quand ses frères regardaient tous ses faits et gestes.

— Comment est-ce que vous vous connaissez ?

Sa voix semblait enjouée. Trop aiguë. Heureusement, ni Alec ni Harry ne semblèrent le remarquer.

— Roman a travaillé un peu pour moi, expliqua Alec.

— Il n'est pas mauvais pour la joute non plus, intervint Harry.

C'était presque le plus grand compliment que son frère puisse donner à quelqu'un, étant donné que c'était un expert renommé de classe internationale en histoire médiévale, avec une collection d'armures digne d'un musée.

Enfin, voilà un homme que ses frères approuvaient, de toute évidence. Était-il possible qu'ils l'aient amené ce soir-là dans l'espoir que Roman et elle puissent avoir une connexion ?

— Je suis un ami de tes frères, dit Roman, sa voix grave résonnant dans toutes les cellules du corps de Suzanne. Mais ce n'est pas pour ça que je suis là ce soir.

Elle s'évanouit presque. La geek de l'informatique qui n'était jamais ne serait-ce que tombé dans les bras d'un homme était sur le point s'écrouler vers son torse grand et large. Et peut-être que si ses frères étaient enfin prêts à la voir heureuse avec un homme super qui était aussi leur ami, ce ne serait pas un problème si elle le faisait.

— Alors, pourquoi est-ce que tu es là ? demanda-t-elle, presque incapable de ne pas haleter.

Le regard sombre de Roman soutint le sien.

— Je suis ton nouveau garde du corps.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DEUX

— Mon nouveau garde du corps ?

Suzanne resta bouche bée devant Roman.

— C'est impossible.

Il n'était pas surpris de sa réaction. Ses yeux écarquillés et son souffle coupé sous le choc étaient parfaitement sensés puisque ses frères l'avaient embauché pour la protéger sans l'informer... jusqu'à maintenant.

La seule chose qui étonnait Roman était sa propre réaction à la présence de sa nouvelle cliente.

À la seconde où il était entré dans la galerie, il l'avait remarquée. Pas seulement parce qu'elle était une femme superbe, poussant les hommes à se retourner pour lui jeter un nouveau regard affamé grâce à son jean noir et son t-shirt enveloppant ses courbes de la plus belle des manières. Mais simplement parce que toutes les cellules de son corps s'étaient mises en alerte à l'instant même où ils s'étaient retrouvés dans la même pièce.

Faisant attention à ne pas trahir sa réaction, il ne se laissa pas aller à la fixer. Ses clients lui avaient souvent dit qu'il devait avoir des yeux derrière la tête parce qu'il ne ratait jamais rien. Lors de soirées comme celles-ci, il était heureux d'avoir cette habileté. Cela voulait dire qu'il pouvait continuer à la regarder sans que personne ne le remarque.

Ses frères lui avaient dit que Suzanne était une brillante développeuse de logiciels, qui avait des ennuis dernièrement et était trop confiante pour assurer son propre bien. Les recherches qu'il avait faites en ligne lui avaient montré à quel point elle avait du succès. Mais c'est ce que tout le monde avait omis, qui assomma Roman.

Il avait été avec de nombreuses femmes séduisantes, assez pour pouvoir normalement se contenir pour la soirée. Seulement, il ne se souvenait pas de la dernière fois où une femme lui avait semblé aussi adorable et sensuelle à la fois.

Sans mentionner le fait qu'elle lui était aussi interdite qu'aucune autre femme ne l'avait été.

Premièrement, elle était sa nouvelle cliente, et les frontières entre un garde du corps et sa cliente étaient sacro-saintes. Deuxièmement, et tout aussi important, ses frères le tueraient pour la regarder d'une manière aussi déplacée. Et il ne pouvait pas le leur reprocher.

La dernière chose qu'il souhaiterait pour sa petite sœur, s'il en avait une, serait de finir avec un homme comme lui.

Durant la poignée de minutes durant lesquelles il avait parlé avec Alec et Harry dans la galerie, Roman s'était rappelé silencieusement qu'il était un professionnel accompli et entraîné pour faire taire ses sentiments afin de faire son travail. Surtout quand il s'agissait de femmes. Il n'avait jamais été tenté le moins du monde par une de ses clientes, même celles qui avaient paradé nues devant lui pour le faire fléchir face à sa règle dure comme le fer de maintenir une relation professionnelle.

Quand il avait enfin regardé directement Suzanne, il était certain que son masque de fer était bien en place. Mais quand elle avait souri...

Un sourire superbe et lumineux fut suffisant pour lui voler les derniers restes de sa maîtrise de fer.

Accepter ce boulot était une mauvaise idée.

Cette pensée le frappa violemment dans la poitrine. Assez pour qu'il considère refuser le travail. Malheureusement, ce fut à ce moment que Harry avait dit :

— La sécurité de Suzanne est tout pour nous. On ne pourra jamais te remercier assez pour ça.

Il ne pouvait pas laisser tomber ses amis parce qu'il était émerveillé par sa beauté. Et il n'aimait pas l'idée de la laisser tomber non plus. Pas quand elle avait besoin de ses services plus qu'elle ne voulait bien l'admettre, d'après ce qu'il avait appris.

Pour le moment, elle était de toute évidence plus qu'en colère. De la fumée lui sortait presque par les oreilles quand elle le fusilla du regard.

— Pourquoi on n'irait pas tous les quatre dans un endroit plus discret pour parler de tout ça ? suggéra-t-il pour éviter une dispute familiale en public.

— Non, siffla-t-elle.

Puis elle l'occulta complètement pour se tourner vers ses frères.

— Mais à quoi vous pensiez tous les deux ? Vous pensiez réellement que vous pouviez embaucher un garde du corps pour moi et que je dirais,

bien sûr, mes frères, tout ce que vous jugerez le mieux pour moi ?

Roman était impressionné par la manière dont elle affrontait ses frères. Elle n'était pas une craintive, ça, c'était certain. Par contre, ça ne voulait pas dire qu'elle n'avait pas besoin de protection. Même les personnes les plus fortes ont parfois besoin de soutien.

Alec et Harry ne semblaient pas le moins du monde surpris par sa réaction. Et il ne semblait pas vouloir revenir sur leur décision dans un avenir proche non plus. Alex répliqua :

— On sait ce qu'il se passe avec tes appels sans fin et ces attaques sur tes serveurs. Qui sait quand ils vont passer à la vitesse supérieure et s'en prendre à toi ? On doit se montrer intelligent, Suz.

— *Intelligent ?*

Si Roman la pensait en colère avant, il était loin du compte.

— Vous pensez que je ne suis pas *intelligente* ?

C'était comme si Alec venait de lui jeter l'ultime insulte. Elle enfonça un doigt dans le torse de chacun de ses frères.

— C'est à vous qu'il doit manquer de la matière grise si vous pensez que je ne peux pas m'occuper de moi-même.

Après avoir travaillé avec l'entreprise d'Alec une douzaine de fois pour la sécurité de personnes riches et célèbres louant ses avions privés, Roman savait que son ami pouvait être une tête brûlée. Malgré ça, Alec était le premier millionnaire avec qui Roman s'était lié d'amitié. Il était sûr de lui, mais il n'était pas un connard. En fait, il était étonnamment normal, malgré tous les membres de sa famille ayant de l'argent et leurs liens avec des stars de cinémas et des athlètes professionnels.

Roman avait grandi avec les personnes les plus en bas dans l'échelle sociale. Maintenant, bien qu'il désirât une carrière lucrative en travaillant avec les plus fortunés, il restait toujours le combattant du Bronx. Au cours d'événements comme celui-là, il devait souvent s'empêcher de tirer sur sa cravate parce qu'elle lui semblait trop serrée.

— Suz, intervint Harry en ayant l'air un peu coupable, ce n'est pas pour te mettre en colère.

Roman l'avait rencontré à une fête d'Alec quelques années auparavant et il savait qu'il avait tendance à être plus mesuré dans son approche de la vie qu'Alec. Cela ne voulait pas dire qu'il était un froussard, par contre. Au contraire, Harry avait des talents, appris grâce à la pratique du combat

médiéval dans le cadre de ses études, pouvant couvrir de honte un combattant régulier.

— On sait que tu peux t'occuper de toi-même, poursuivit Harry, mais tu ne te sentirais pas mieux de savoir qu'il y a quelqu'un qui veille sur toi pendant que tu vas au fond des choses pour savoir qui te harcèle et pourquoi ?

— Je me sens déjà très bien, merci beaucoup. Et nous savons tous que vous ne l'avez pas embauché pour que *je* me sente mieux, lança-t-elle en montrant Roman du pouce avec irritation. Vous l'avez embauché pour que *vous* vous sentiez mieux. Je vous l'ai dit un millier de fois : je gère. Je n'ai pas besoin que vous preniez des décisions concernant ma vie. Et je n'ai réellement pas besoin d'un garde du corps.

Et elle tourna les talons pour se diriger vers la porte. Alec et Harry commencèrent tous les deux à la suivre, mais Roman les arrêta.

— Je vais m'en occuper à partir d'ici.

Harry semblait toujours en conflit avec la manière dont ils avaient géré les choses, mais Alec semblait encore plus convaincu que jamais que sa sœur avait besoin d'un garde du corps.

— On sait que tu vas gérer.

Suzanne était rapide, mais Roman avait une pratique professionnelle de poursuite. Quand il sortit, elle dévalait déjà le trottoir, tellement en colère que les passants devaient lui céder le passage pour ne pas se faire bousculer. *Les gens prennent de mauvaises décisions sur le coup de la colère*, Roman en savait quelque chose. Il devait trouver un moyen pour lui prouver que de l'avoir dans les parages n'était pas une mauvaise chose.

Il l'avait presque rattrapée quand elle s'arrêta net et se retourna si vite qu'il se retrouva presque nez à nez avec elle.

— Arrête de me suivre !

Ses yeux lançaient des flammes.

— Tu ne m'as pas entendue ? Je n'ai pas besoin que tu veilles sur m...

Le taxi arriva de nulle part, filant au coin de la rue, si vite que le conducteur en perdit momentanément le contrôle, se dirigeant droit sur eux. Roman attira Suzanne dans ses bras et la poussa le plus loin possible sur le trottoir avant de sauter dans la même direction et la couvrir de son corps. Ils se retrouvèrent pressés l'un contre l'autre contre un mur de briques.

Le conducteur appuya enfin sur les freins, au moment où le véhicule se trouvait à un cheveu du talon de Roman.

Aussi près qu'il pouvait l'être de Suzanne hors d'une chambre, Roman pouvait sentir son cœur battre aussi vite que le sien. Sa poitrine se soulevait, mais elle ne pleurait pas comme l'auraient fait la plupart des gens.

— *Dieu merci.*

Il ne put pas entendre clairement ses paroles au départ. Le sang rugissait à ses oreilles comme un ruisseau d'eaux vives. Mais quand il entendit le taxi passer la marche arrière et reculer, il comprit que le danger était passé.

Ce qui voulait dire qu'il devait la laisser partir.

Il avait protégé ses clients avec son corps des dizaines de fois. Mais il n'avait jamais été si réticent à s'éloigner de l'un d'eux. Il n'avait jamais ressenti le besoin désespéré de parcourir chaque centimètre de leurs corps pour s'assurer qu'ils allaient réellement bien.

— Suzanne. Ça va ?

Il recula enfin pour pouvoir regarder son visage.

— Oui.

Elle déglutit péniblement en clignant des yeux, ils étaient si clairs et si beaux lorsqu'elle les posa sur lui, qu'ils lui auraient coupé le souffle s'il en avait encore eu après cet accident évité de justesse.

— Grâce à toi.

Comment peut-elle avoir le parfum d'une matinée printanière, au milieu d'un trottoir sale de Manhattan ? se demanda-t-il. Et pourquoi remarquait-il quelque chose de ce genre à propos d'une de ses clientes ? Une cliente totalement réticente, qui plus est. Roman n'avait jamais aimé prendre des contrats de cette manière. C'était toujours mieux d'être embauché directement par le client que par un tiers. Mais d'un autre côté, il comprenait les inquiétudes de ses frères. Garder Suzanne en sécurité était ce qui leur importait – même si cela voulait dire qu'il aurait besoin de travailler un peu plus pour la persuader de voir les choses clairement.

Il n'était pas du tout content que le taxi les ait presque renversés sur le trottoir. Mais il se pouvait qu'il y ait un bon côté à leur mésaventure, si elle pouvait être convaincue qu'il pouvait la protéger, peu importe d'où provenait le danger.

Il fit un pas en arrière quand elle posa une main sur son bras.

— Et toi ? Ça va ?

Quand elle se lécha les lèvres, il ne put éloigner son regard de sa bouche brillante.

— Le taxi était si près. J'étais certaine que tu...

— Ça va.

Les deux mots sortirent plus bourrus qu'il n'en avait l'intention, tandis qu'il mettait une distance d'environ un mètre entre eux. Ce serait une bonne distance avec Suzanne – assez près pour la protéger peu importe ce qu'il se passait, sans jamais être assez près pour perdre le contrôle.

— Alors maintenant, tu vois que m'avoir dans les parages peut être une bonne chose.

Seulement quelques minutes après avoir failli être écrasé par un taxi, la dernière chose à laquelle il s'attendait fut qu'elle grogne.

— Merci de m'avoir sauvé la vie. Je te suis réellement redevable pour ça. Mais ce n'était qu'un accident. Peu importe ce que pensent mes frères, je n'ai toujours pas besoin d'un garde du corps.

Elle s'éloigna du mur de brique.

— Bonne nuit, Roman.

Bien que ses frères ne l'eussent pas préparé à sa beauté époustouflante, il l'avait fait pour son côté têtu. Et à partir de ses recherches, il avait compris que ce trait de sa personnalité l'avait aidée à construire une entreprise de technologie à la croissance rapide.

— Ma soirée n'est pas encore terminée, l'informa-t-il. Je vais te raccompagner.

Le pas de Suzanne ne fléchit même pas.

— C'est un pays libre. Si tu veux marcher sur le même trottoir dans la même direction, fais comme chez toi.

Il ne s'impliquait jamais personnellement avec des clients et il s'assurait toujours de garder ses émotions en dehors, mais il put à peine réprimer un sourire. Ses frères lui avaient mentionné qu'elle était fouguese, mais ils avaient dissimulé combien elle était adorable. Le problème était qu'elle ne serait pas heureuse d'apprendre où il logerait désormais. Sachant qu'il devait le lui annoncer, son demi-sourire disparut instantanément.

Décidant que la franchise était sa meilleure option, il se lança.

— Je vais vivre dans l'appartement voisin du tien pendant que je travaille avec toi.

Elle s'arrêta à nouveau d'un coup net. Pendant quelques secondes, elle ne dit rien, le fixa simplement comme s'il venait de lui pousser trois têtes et que chacune d'elles parlait un langage différent.

— Je vais tuer mes frères.

Chacun de ses mots était précis. Et à donner des frissons. Quand elle se retourna, il sut qu'elle devait avoir envie de retourner à la galerie pour les pourchasser.

— Suzanne, dit-il en lui barrant le chemin, je comprends que tu ne veuilles pas de moi dans les parages. Mais tes frères ne m'ont pas engagé pour te faire du mal. C'est la dernière chose qu'ils veulent. J'ai protégé bien des membres de différentes familles au cours des ans, et je peux voir qu'ils se soucient plus de toi que la plupart des gens ne se soucient d'autrui durant toute une vie.

Il passa une main dans ses cheveux.

— J'ai travaillé pour Ford Vincent pendant un moment au cours d'une de ses tournées et il disait toujours la même chose – les Sullivan se serrent les coudes et se soutiennent toujours, peu importe la situation.

Il espérait qu'une des choses qu'il disait ferait la différence.

— Alex, Harry et Drake veulent seulement s'assurer de protéger tes arrières.

— Bon sang.

Ses mots furent prononcés doucement, mais néanmoins avec passion.

— Comment peux-tu savoir exactement ce qu'il faut me dire ?

Parce que je te connais.

Cette folle pensée lui vint de nulle part. Il l'avait rencontrée ce soir pour la première fois, alors cela n'avait aucun sens. Une attirance à peine réfrénée rendait les choses floues dans son esprit parfaitement rationnel, habituellement.

Essayant de repousser complètement cette folie, plutôt que de répondre à sa question, il dit :

— Mon travail est de m'assurer que rien ne puisse t'arriver. Mais c'est beaucoup plus difficile si tu continues de te battre contre moi à tout bout de champ.

— C'est dommage parce que je ne vais pas arrêter de me battre, lui répondit-elle. Tu as peut-être remporté la première manche en disant

exactement ce qu'il faut au bon moment, mais je te garantis que la prochaine est pour moi.

Sur ce, elle s'élança d'un pas rapide en direction de son appartement. Sachant qu'il était plus malin de ne pas la titiller davantage en essayant de marcher à côté d'elle, il resta un pas derrière elle. Assez près pour sentir son parfum frais et devoir travailler très dur pour ne pas fixer ses courbes mises en valeur par son jean noir.

Quand elle arriva dans son immeuble et qu'il monta dans l'ascenseur avec elle, elle marmonna :

— Note à moi-même : ne jamais vivre dans un immeuble appartenant à la famille. Surtout quand aucun des membres ne semble connaître la signification des mots *intimité* et *autonomie*.

À la seconde où la porte de l'ascenseur s'ouvrit, elle se précipita vers sa porte d'entrée, ayant de toute évidence l'intention de filer à l'intérieur et de le laisser dehors.

— Suzanne.

Elle n'allait pas aimer ça, mais ça devait être fait.

— Je dois vérifier rapidement ton appartement pour m'assurer qu'il n'y a pas de menaces à l'intérieur.

Il n'avait pas besoin de voir son visage pour savoir comme il venait de la rendre furieuse. Son langage corporel le disait pour elle.

— Bien.

Elle entra le code de son verrou électronique et ouvrit la porte d'un coup de pied.

Sa fouille fut aussi rapide qu'il le put. Malheureusement, il ne put s'empêcher de remarquer la touche de Suzanne partout dans son appartement, en commençant par la pile d'ordinateurs et de tablettes sur la table basse, puis en voyant les courtepointes aux couleurs vives et les couvertures qui avaient dû être confectionnées par des proches, jusqu'au grand mur avec des photos de famille dans le couloir menant à sa chambre.

Mon Dieu, c'était la pièce la plus difficile où entrer. Sachant qu'elle retirerait bientôt ses vêtements et entrerait dans le l...

Merde. Il ne pouvait pas laisser son esprit prendre cette direction.

Elle était debout dans l'encadrement de la porte. Elle avait l'air irritée quand il termina son inspection.

— Tout est bon.

— Bien sûr que c'est le cas.

Elle lui ouvrit la porte.

— Bonne nuit.

Il ne put s'empêcher d'admirer sa personnalité féroce à nouveau.

— Bonne nuit, Suzanne. J'attendrai dehors demain matin.

Elle ne répondit pas, elle le fusilla seulement du regard, puis lui claqua la porte au nez.

Roman ne serait pas surpris si son cousin Ian, le millionnaire de Seattle et propriétaire de l'immeuble, se fasse remonter les bretelles dans la soirée par Suzanne pour lui avoir loué l'appartement voisin. Mais malgré toutes ses récriminations, il savait qu'elle devait aimer sa famille. Ce serait son cas à lui, s'il avait grandi avec autant de monde à veiller sur lui comme ils le faisaient avec elle.

Il ne laisserait pas tomber Alec, Harry ou Drake.

Roman avait commencé par raccompagner Suzanne en sécurité. Il allait continuer en gardant son esprit loin de son bas-ventre... Et en évitant de la toucher.

Peu importe ce qu'il se passerait.

CHAPITRE TROIS

Suzanne était douée pour ignorer les distractions.

Effacez ça. Elle était un maître en la matière. Une concentration complète et totale l'avait rendue aussi douée pour l'encodage. Elle ne laissait jamais ses plans être influencés. Si elle voulait que le nouveau logiciel sur lequel elle travaillait fonctionne, elle ferait en sorte que ce soit le cas, peu importe le nombre d'heures qu'elle devrait passer devant son ordinateur.

Mais son grand objectif aujourd'hui n'avait rien à voir avec les codes informatiques. Elle cherchait plutôt à se débarrasser de son garde du corps, le plus vite possible. Non seulement parce que l'idée d'avoir un garde du corps était ridicule – mais aussi parce que ce serait réellement difficile de se concentrer sur ce qu'elle devait faire avec Roman montant la garde devant elle. Il était trop grand, trop ténébreux et trop beau pour sa tranquillité d'esprit.

Elle était restée éveillée tard la nuit précédente pour réfléchir à son meilleur angle d'attaque. Essayer de convaincre ses frères que tout cela était ridicule n'allait de toute évidence mener nulle part. Et Roman avait déjà prouvé qu'il était assez fort et intelligent pour gérer sa colère et sa frustration, alors cela ne servait à rien de gaspiller son temps et son énergie à tempêter comme une gamine mal élevée.

Alors, quelle est la seule chose qui provoquerait la démission de Roman ?

Elle avait pratiquement fait un trou dans son plancher à force de faire les cent pas pour trouver la réponse. Et aussi pour évacuer l'irritation d'avoir été attirée par lui. Chaque fois qu'elle pensait à sa réaction – celle d'en avoir l'eau à la bouche dès qu'il était entré dans la galerie –, elle était encore plus en colère contre elle-même.

Vers deux heures du matin, elle avait sombré dans un sommeil agité, seulement pour rêver de lui à la seconde même où elle avait laissé son esprit aller. Ses rêves tournaient autour de parties de sexe torrides et

incroyablement acrobatiques, et elle s'était réveillée en sursaut avec son alarme de dix heures, encore plus irritée qu'elle ne l'avait été le soir précédent.

De tous les gars pour lesquels elle avait ressenti quelque chose, de tous les mecs dont elle aurait pu rêver, pourquoi l'avoir choisi *lui* ?

Elle entra dans la douche quand la solution à son problème la frappa, comme tant de réponses lui venaient quand l'eau chaude coulait sur elle. Puisque Roman semblait proche de ses frères, il devait savoir qu'ils le tueraient s'il tentait quelque chose avec elle. Alors si elle ne parvenait pas à effrayer son garde du corps avec la raison ou la colère, elle réalisa soudainement qu'elle avait un bon point pour elle.

Le sexe.

Suzanne savait qu'elle n'était pas la femme la plus normale au monde, compte tenu de ses tendances à être accro au boulot, elle n'avait pas beaucoup d'occasions de sortir. Mais cela ne voulait pas dire qu'elle ne reconnaissait pas une attirance quand elle la voyait brûler dans les yeux d'un homme. La veille dans la galerie, elle était certaine que les étincelles n'avaient pas jailli seulement de son côté. Roman les avait ressenties aussi.

Elle n'avait jamais utilisé ses artifices féminins pour obtenir quoi que ce soit dans sa vie. Son esprit avait toujours été son meilleur outil. Mais des problèmes drastiques avaient besoin de solutions qui l'étaient tout autant. Aussi drastique que de rendre le garde du corps dont elle n'avait jamais voulu, mal à l'aise en mettant de l'attirance sexuelle entre eux, au point qu'il n'ait pas d'autre choix que de démissionner.

Une fois Roman parti, elle ne s'inquiéterait pas de renvoyer tous les remplaçants que ses frères pourraient lui envoyer la queue entre les jambes dès l'instant où ils la rencontreraient. Très peu de personnes auraient pu tirer la corde sensible comme l'avait fait Roman la veille, quand il lui avait parlé de la façon dont ses frères se souciaient d'elle.

Se sentant bien mieux maintenant qu'elle avait un plan réalisable, Suzanne sortit de la douche, s'enveloppa dans une serviette et ouvrit son armoire. Elle n'était pas particulièrement friande de beaux vêtements, mais quand ses cousines Lori et Mia venaient lui rendre visite de San Francisco ou Seattle, elles la sortaient toujours de son bureau pour faire les plus belles boutiques en ville. Ce n'était pas suffisant qu'elle leur tienne compagnie pendant leurs séances. Elles insistaient aussi pour qu'elle essaie les robes et

les talons dispendieux qu'elles choisissaient pour elle. Elle avait appris assez tôt que c'était plus facile de leur faire plaisir plutôt que de soutenir qu'elle n'avait pas besoin de nouveaux vêtements. Bien qu'habituellement elle portât un jean sombre et un t-shirt pour aller au travail, grâce à ses cousines, elle avait de très beaux ensembles quand elle en avait besoin. Et le fait était que toutes les belles robes et les chaussures qu'elles l'avaient persuadée d'acheter, avaient été pratiques au cours des cinq dernières années, avec tous les mariages dans la famille et les fêtes de naissance.

Mais elle ne cherchait pas quelque chose de joli aujourd'hui. Elle voulait quelque chose de carrément sexy. Inapproprié serait presque mieux.

Elle savait exactement lequel serait parfait.

Pourtant, elle se retrouva à hésiter en prenant la robe ajustée violette que Lori l'avait persuadée d'acheter, même si elle savait qu'elle ne la porterait jamais en dehors de la boutique d'essayage de la boutique. Même si elle ne devait pas se sentir coupable de contrecarrer les projets de ses frères, de vouloir lui imposer un baby-sitter, une part d'elle l'était quand même. Roman avait raison quand il avait dit qu'ils voulaient seulement ce qui était le mieux pour elle, même si leur manière de le montrer n'était pas très avisée.

Suzanne se força à repousser sa culpabilité. C'était sa vie et elle voulait la vivre exactement comme elle l'entendait. Surtout qu'elle savait que ses frères ne réagiraient pas très bien si leurs situations étaient inversées. Ils repousseraient ses inquiétudes comme on chasse une mouche bourdonnant près de son oreille. *Les hommes.*

Retirant la robe de son cintre, elle prit son courage à deux mains pour l'enfiler avec les talons hauts ouverts que Mia lui avait pratiquement imposés avec. En se tournant devant le grand miroir, Suzanne émit presque un petit cri de surprise.

Elle avait oublié que la soie était si fine et épousait ses formes comme un film plastique. En plus, elle était assez courte pour qu'elle doive faire attention à ne pas donner un aperçu de sa petite culotte quand elle s'assoierait. Suzanne ne cherchait pas délibérément à cacher ses formes, mais elle les mettait rarement en valeur comme ça. Prendre l'ascenseur comme ça pour descendre de son appartement et aller sur le trottoir serait étrange.

Mais avec de la chance, si elle jouait la carte de la fausse séduction correctement, Roman cèderait avant elle. Surtout que de marcher avec ces talons trop longtemps la ferait certainement boiter.

Avec précaution, elle se dirigea vers le tiroir où elle conservait son maquillage rarement utilisé et son sèche-cheveux. Bien qu'elle attachât habituellement ses cheveux en queue de cheval et ne prenait pas la peine de mettre du blush ou du mascara, elle ne s'engageait jamais à moitié dans un projet. Soit elle faisait les choses bien, soit elle ne les faisait pas du tout.

Quand elle eut terminé de se sécher les cheveux et de se maquiller, elle se reconnut à peine. Quand elle entrerait dans le siège de Sécurité Sullivan dans une heure, ses employés la dévisageraient et se demanderaient si elle avait perdu un boulon.

Mais tout cela en vaudrait le coup si elle atteignait son but : exciter suffisamment Roman pour qu'il ait peur de perdre l'amitié de ses frères et la laisse enfin tranquille.

Étrangement, après avoir avalé son petit-déjeuner et transféré son ordinateur portable de son vieux sac en cuir dans un tout neuf qui lui avait été offert par un de ses cousins dans le Maine, elle avait presque hâte de se retrouver face à face avec Roman.

Serait-il un bon adversaire ? Ou allait-il s'effondrer aux premiers signes de difficultés ?

Son instinct lui disait que les choses penchaient vers le bon adversaire.

* * *

Un juron après l'autre défila dans la tête de Roman quand Suzanne sortit de son appartement et qu'il put respirer son délicieux parfum.

Merde. Il devait arrêter de remarquer comme elle sentait bon. Et il devait absolument arrêter d'être bouleversé par sa beauté.

Elle était déjà une bombe la veille dans son jean noir et ses bottes, et il avait assez travaillé dans la sécurité, dans le monde de la technologie, pour supposer qu'elle devait se rendre tout droit à son bureau. Mais il avait peut-être tort, parce que ce matin, elle s'était enveloppée d'un morceau de tissu qui lui faisait ressortir les yeux de la tête, comme dans les dessins animés.

Il ne savait pas où regarder. Ou plutôt, où ne pas laisser s'attarder son regard.

Grande et toute en courbes, Suzanne n'était vraiment pas le genre de geek un peu frêle. Si on lui demandait de décrire la femme parfaite, elle serait juste en face de lui.

Ses longs cheveux bruns ressemblaient à de la soie le long de son dos et sur sa poitrine. Il salivait et déglutit péniblement quand il détourna le regard de ses superbes seins... Seulement pour être frappé par la vue de ses jambes fermes et longues à n'en plus finir.

— Bonjour.

Ce simple mot s'échappa de ses lèvres d'une manière qui lui rappela la confiance innée de ses frères. Des frères qui le réduiraient en miettes s'ils savaient qu'il avait des pensées sexuelles en pensant à leur sœur.

Quand il parvint enfin à ramener son regard vers le sien, la commissure de ses lèvres était relevée d'un côté, comme si elle savait exactement à quoi il pensait malgré ses efforts pour lui cacher.

— Prêt à partir ?

Son ton était étonnamment joyeux. Mais elle n'avait pas pu changer d'idée et rejoindre le point de vue de ses frères aussi rapidement. Pas alors qu'elle avait été aussi furieuse la veille. Malheureusement, son esprit était si embrouillé par sa simple présence qu'il ne parvenait pas à trouver pourquoi elle était différente ce matin.

Lui offrant un sourire strictement professionnel, il lui montra l'ascenseur.

— Après toi.

Il réalisa trop tard qu'il aurait dû éviter le sourire. Parce que, quand elle fit de même, pour la première fois de sa vie il eut le souffle coupé, seulement en se tenant dans un couloir. Il pouvait escalader une montagne sans réellement suer, mais son sourire était éblouissant.

De la distance. Il devait garder de la distance entre lui et sa nouvelle cliente. Mais il avait été embauché pour faire tout le contraire. Là où Suzanne allait, Roman devait aller aussi. Peu importe comme leur proximité pouvait le mettre dans tous ses états.

Quand l'ascenseur arriva et qu'ils y entrèrent, il était réellement conscient du peu d'espace de la cage. Elle ne sentait pas seulement bon, son parfum était à se lécher les babines.

Un autre filet de juron défila dans sa tête. *C'est assez.* Il était professionnel. Il était temps d'agir en tant que tel à nouveau.

Dans une situation normale entre un client et son garde du corps, ils se seraient déjà assis ensemble pour détailler les menaces contre elle. Mais dans le cas présent, puisqu'elle avait été claire sur le fait qu'elle ne voulait pas de lui, il avait décidé qu'il serait plus sage de reporter cette conversation à un moment où elle serait plus réceptive.

— As-tu bien dormi ? demanda-t-il pour démarrer la conversation de manière inoffensive.

— J'ai travaillé quelques heures, mais j'ai fini par aller me mettre au lit.

Elle ronronna presque le mot lit, ce qui remit ses neurones en surcharge.

— Quand je me suis réveillée ce matin, j'avais une bonne idée pour atteindre mon plus gros objectif.

Bien que sa concentration fût uniquement monopolisée pour rassembler ses esprits – et son corps – loin de la pensée de Suzanne se glissant nue entre ses draps, il dit :

— On dirait que tu as pris un bon départ.

— Oh, oui, dit-elle d'un ton légèrement rauque qui le traversa comme une gorgée du plus fin des whiskys. J'ai un bon pressentiment. Les choses devraient bien se passer aujourd'hui.

Elle se lécha la lèvre inférieure, la laissant comme si elle venait d'être embrassée.

— Sur tous les fronts.

Se forçant à repousser toute idée de l'embrasser, il enchaîna :

— J'aimerais que tu me donnes tes projets pour la journée.

Ils sortirent de l'ascenseur, traversèrent le hall et arrivèrent sur le trottoir où elle leva son bras pour héler un taxi. Il trouvait intéressant qu'une femme ayant autant de succès que Suzanne louât un appartement à son cousin et prenait un taxi pour aller travailler. N'importe qui d'autre dans sa situation aurait une maison valant plusieurs millions de dollars avec du personnel pour faire le ménage et la cuisine, et aurait un chauffeur à temps plein qui exécuterait ses moindres désirs. C'était presque comme si tous les pièges de la richesse et du pouvoir n'avaient aucun sens pour elle, et qu'elle était simplement heureuse de se concentrer sur son travail. Si c'était le cas, elle était la femme la plus unique qu'il avait rencontrée – il n'avait jamais vu une femme qui n'avait pas l'esprit retourné par l'argent et le pouvoir.

— J'ai une réunion avec mes investisseurs ce matin, et je vais essayer différentes choses avec le nouveau logiciel sur lequel je travaille.

Le taxi s'arrêta en dérapant devant eux et quelques instants plus tard, elle se glissa sur la banquette arrière. Seul un moine aurait pu ne pas remarquer la manière dont sa robe à peine présente se resserrait sur ses hanches et remontait sur ses cuisses quand elle s'assit. Il serra assez les dents pour se casser une molaire quand il s'installa à côté d'elle.

Si seulement elle pouvait redescendre sa robe. Mais elle ne semblait pas se rendre compte qu'elle montrait plus de peau que si elle portait un short.

Si c'était ce qu'elle portait pour aller travailler, que pouvait-elle mettre pour sortir ? Il pria pour qu'elle n'ait pas trop de soirées chaudes pendant qu'il travaillerait pour elle. Il ne voulait pas couper la gorge de trop de mecs pour avoir osé la toucher.

En pensant à tous les hommes qu'il devrait s'obliger à ne pas réduire en miettes au cours des prochaines semaines – ou mois – pendant qu'il serait son garde du corps, il eut du mal à ne pas laisser échapper un grognement.

— Après ça, vas-tu continuer ta journée au gré du vent ?

Elle hocha la tête.

— S'il y a des urgences avec mes employées ou mes clients, je vais m'en occuper. Et ensuite, j'ai une réunion avec Rosa Bouchard et le personnel de son œuvre caritative à vingt heures.

Roman était impressionné que Suzanne dirige une aussi grande et puissante entreprise à seulement trente et un ans. Des investisseurs, des employés, des clients – elle avait tellement de gens à satisfaire. Sécurité Sullivan était l'une des entreprises de technologie les plus prospères au monde.

Pas étonnant qu'elle soit une cible.

— Par contre, poursuit-elle, si tout se passe bien, je vais peut-être essayer de glisser un jogging dans le parc au cours de l'après-midi.

Elle s'arrêta et en voyant son expression, il lui sembla qu'elle venait de se souvenir de quelque chose. Un moment plus tard, elle le regarda à nouveau avant de parcourir son torse des yeux ainsi que le reste de son corps.

— On dirait que tu t'entraînes beaucoup.

Mon Dieu. Elle n'avait même pas besoin de le toucher pour l'emmener à deux doigts de perdre l'esprit. Il avait déjà eu des clients difficiles, mais il ne doutait pas que Suzanne serait la pire de toutes. Il préférerait de loin qu'on lui crie dessus ou qu'on le traite comme un chien plutôt que de devoir

contenir une attirance impossible. De plus, la plupart de ses clients ne lui posaient pas de questions. Premièrement parce qu'ils n'en avaient rien à faire de lui. Et cela lui convenait. Il n'était pas intéressé à l'idée de se confier à ses clients. Valait mieux garder son passé enterré là où il était.

Mais puisqu'elle attendait visiblement qu'il réponde, il se contenta de :

— Je m'assure de rester en forme pour faire mon travail.

Elle leva un sourcil et même ce simple mouvement était sexy.

— Ta version de rester en forme semble différente de la plupart des gens. Je n'ai jamais vu quelqu'un avec des muscles comme les tiens.

Sa peau rougie, comme si elle n'était pas habituée à dire des choses aussi directement. L'innocence de son rougissement ne correspondait pas à sa tenue du jour ni à la manière dont elle venait de le regarder, comme si elle voulait l'exciter. Suzanne Sullivan était plus mystérieuse qu'il ne le pensait. Une énigme qu'il souhaitait bien trop résoudre.

— Quand as-tu le temps d'aller à la salle de sport si tu suis tes clients tout le temps ?

— Je n'ai pas besoin d'une salle de sport pour rester en forme. Je peux faire tout ce dont j'ai besoin partout où je suis, sans utiliser de poids ni de machine, mais en utilisant le poids de mon corps pour faire résistance.

— J'aimerais apprendre comment tu fais ça. Je suis dans mon bureau pratiquement tout le temps. Et généralement, je ne peux pas en sortir.

Elle sourit à moitié.

— D'accord, je pourrais sûrement partir, mais je ne le veux pas, surtout quand les choses commencent à avancer sur mon code. Et je suis toujours convaincue que ça va arriver d'une seconde à l'autre si j'essaie encore cinq minutes.

Son demi-sourire se transforma en un autre merveilleux sourire lumineux. Il avait essayé de se préparer à l'impact, mais sans réel succès. Chaque fois qu'elle le regardait comme ça, son cœur battait la chamade comme s'il venait de faire un sprint sur une piste d'athlétisme.

— S'il y a quelque chose que je peux faire pour augmenter mon rythme cardiaque pendant que mon code se compile ou que je pense à un moyen de résoudre un bug, ce serait génial.

— Je peux te montrer.

Une seconde. *À quoi pensait-il ?* La dernière chose qu'il avait besoin de faire était de transpirer avec elle. C'était son sourire. Cela lui embrouillait

tellement l'esprit qu'il n'arrivait pas à penser correctement.

Avant qu'il ne puisse revenir sur ce qu'il venait de dire, elle s'exclama :

— Génial !

Son sourire ensoleilla encore un peu plus l'intérieur sale du taxi.

— Alors tes frères avaient raison quand ils disaient que tu travailles tout le temps ?

À la mention de ses frères, son sourire disparu.

— Je te serais reconnaissante de les laisser hors des sujets de conversation. Je ne leur ai toujours pas pardonné pour leur coup bas, sournois, ridicule...

Elle marqua une pause et prit une grande inspiration.

— Désolée, tu me demandais pour mon emploi du temps au travail. Je travaille en effet beaucoup, mais parce que j'aime réellement ce que je fais. J'aime savoir que mes logiciels de sécurité électroniques aident les gens. J'ai toujours l'impression d'avoir un but. Tant que j'ai mon travail, je ne partirai pas à la dérive en ayant l'impression d'être perdue.

Pour son travail, Roman devait s'assurer de porter une attention particulière à tous les indices – à la fois de ses clients et des étrangers autour d'eux. Il ne pouvait rater la passion dans la voix de Suzanne quand elle parlait de son entreprise et le fait d'avoir un objectif. Le choix de ses mots était aussi intéressant, puisqu'il ne pouvait l'imaginer être à la dérive et perdue. Et pourtant, cela semblait être une forme d'inquiétude pour elle.

— Mes frères sont des accros au boulot aussi, dit-elle en oubliant temporairement qu'elle les avait bannis de la conversation. Je suis presque certaine que nous tenons ça de papa. Je présume que tu sais qui il est?

Roman n'acceptait jamais un travail sans avoir fait des recherches sur ses clients éventuels. Puisqu'il avait déjà travaillé avec l'entreprise d'Alec, il connaissait déjà les informations publiques sur les Sullivan.

— Votre père est un peintre célèbre.

— Il l'était. Jusqu'à ce que maman...

Elle prit une inspiration qui fit trembler légèrement sa poitrine.

— Tu es ami avec Alec et Harry depuis assez longtemps pour probablement savoir ce qu'il lui est arrivé, non ?

Ses frères ne parlaient pas beaucoup de leur passé, aucun d'entre eux ne le faisait, ce qu'appréciait Roman, puisqu'il n'avait pas l'intention de partager le sien avec quiconque maintenant qu'il l'avait laissé derrière lui.

Mais celui de Suzanne n'était pas quelque chose pouvant être caché, pas quand son père avait tellement fait sensation à l'international qu'il avait fini en couverture du magazine *Time*.

Roman et Suzanne avaient tous les deux grandi sans mère. Mais alors que le père de Roman avait mis sa mère à la porte pour lui avoir menti et l'avoir trompé, Roman avait appris sur Wikipédia que la mère de Suzanne avait mis fin à ses jours alors qu'elle n'était qu'une enfant.

— Je suis vraiment désolée, Suzanne.

— C'était il y a longtemps. Je la connaissais à peine quand elle est partie.

Le chauffeur s'arrêta devant un gratte-ciel et il put voir le soulagement sur son visage quand elle put enfin abandonner ce sujet.

— On est arrivés.

Il avait payé le taxi avant qu'elle puisse le faire, et quand il sortit de la voiture, il lui tendit naturellement la main. Il ne réalisa son erreur que lorsqu'elle posa sa paume contre la sienne. Cela aurait pu être qu'une fraction de seconde électrique si un de ses talons ne s'était pas coincé dans le trottoir inégal.

Elle tomba sur lui et elle pressa ses formes contre ses muscles fermes. Ce fut presque suffisant pour qu'il oublie.

Oublie comment faire autre chose que de la regarder dans les yeux.

Oublie qu'elle était la définition même de l'interdiction.

Oublie qu'il était incapable de mettre une femme dans son lit sans la laisser le lendemain matin.

Oublie tout sauf combien il la désirait. Plus qu'il n'avait jamais désiré quelqu'un dans sa vie.

CHAPITRE QUATRE

Ce fut seulement par la force de sa volonté, aiguisée par l'entraînement, qu'il put transformer la chaleur en lui en glace. Cela lui permit de retirer ses mains des hanches de Suzanne, mais aussi de mettre une bonne trentaine de centimètres entre eux.

Suzanne ne s'écarta pas tout de suite, toutefois. Elle le fixait comme si elle le voyait pour la première fois. Les petites taches d'ambre de ses yeux l'hypnotisèrent juste assez longtemps pour qu'il mette quelques instants pour faire coopérer sa bouche – et son esprit.

— Quel étage ?

— Quel étage ?

Elle cligna des yeux comme si son esprit avait les mêmes problèmes que le sien. Puis, elle secoua la tête.

— Mon bureau est au dixième.

Il avait présumé qu'elle serait au dernier, comme la plupart des fondateurs et des PDG, pas au milieu de l'immeuble. C'était un bon rappel : il ne devait jamais faire l'erreur de présumer quoi que ce soit quand il s'agissait de Suzanne.

En se dirigeant vers les portes vitrées de l'entrée de son immeuble, les talons qu'elle portait semblaient la faire trébucher un peu. Encore une fois, il se demanda pourquoi elle était habillée différemment par rapport à la veille à la galerie. Y avait-il un homme qui l'intéressait ? Il n'avait aucune raison de se sentir jaloux.

Il s'était déjà retrouvé dans des espaces de travail high-tech auparavant et le hall, les couloirs et les salles de pauses de Sécurité Sullivan étaient tout aussi lumineux et engageants qu'il pouvait s'y attendre après avoir rencontré la fondatrice de l'entreprise. Bien qu'il ne fût pas surpris par l'espace de travail, il le fut quand ils passèrent devant une table de ping-pong et lorsqu'une employée demanda à Suzanne si elle voulait jouer ; Suzanne posa tout de suite son sac et sauta sur le jeu.

Elle rit quand sa première balle frappa le filet, puis s'exclama quand elle marqua un point. Roman s'attendait à ce que ses employés se couchent. Après tout, elle était la grande patronne et leurs carrières étaient dans le creux de sa main. Mais personne ne semblait avoir peur d'elle, alors même que la valeur de son entreprise avait beaucoup de zéros.

L'énigme que représentait Suzanne continuait de grandir. Encore plus quand une femme d'une vingtaine d'années en jean et en baskets intervint.

— Je n'aurais pas cru que tu jouerais aussi bien avec ces talons. Ils font quoi, une dizaine de centimètres ?

— Plutôt vingt. Du moins, c'est l'impression que j'ai.

— Je ne savais même pas que tu avais des talons, dit une femme en frissonnant, montrant bien ce qu'elle en pensait. Il doit y avoir quelque chose de spécial pour que tu te fasses belle comme ça.

Suzanne lança un regard à Roman, l'expression figée, comme si elle avait été prise la main dans le sac. Puis elle haussa les épaules.

— Je me suis dit que je devrais porter des trucs qui prennent la poussière dans mon armoire.

Bien que la femme hochât la tête, elle semblait toujours confuse. C'était leur cas à tous, en fait. C'était encore plus flagrant chez les hommes dans la pièce qui essayaient d'agir comme s'ils n'avaient pas remarqué la silhouette de leur patronne dans la robe.

Roman leur souhaita bon courage. Dieu savait qu'ils en avaient tous réellement besoin.

— Tu veux jouer ? demanda la femme en tendant la raquette à Roman.

Il secoua la tête.

— Non, merci.

Malgré le fait qu'elle ne le voulait pas dans les parages, Suzanne le présenta poliment.

— C'est Roman.

Elle énuméra les noms de la douzaine de personnes les plus proches d'eux et il les mémorisa rapidement. Étant donné que la menace pouvait tout aussi facilement venir de l'intérieur et que l'extérieur de l'entreprise, il avait besoin d'être attentif partout où allait Suzanne.

— Tu vas rejoindre l'équipe de recherche et développement ? demanda un homme avec des lunettes aux montures épaisses.

— Non.

Roman regarda Suzanne, sachant qu'il serait mieux de la laisser répondre aux questions concernant le libellé de son poste.

Son expression se durcit une fraction de seconde avant de s'attendrir, pour afficher un sourire forcé à ses employés. Contrairement à son frère Alec, elle n'aurait pas été douée pour jouer au poker. Tout ce qu'elle pensait et ressentait semblait s'afficher sur son visage. Avec de la chance, sa transparence rendrait son travail plus facile.

— Roman travaille dans la sécurité, mais pas numérique, dans la sécurité personnelle.

Une blonde pointa la tête de derrière une paroi de box grise.

— Tu es un garde du corps ? demanda-t-elle les yeux grands comme des soucoupes.

Quand il hocha la tête, elle les écarquilla encore plus.

— Pour qui ?

Elle se tourna vers Suzanne.

— Est-ce que ton cousin Smith vient aujourd'hui ? Son dernier film était *fabuleux*.

Suzanne rit et grogna à moitié.

— Non. Roman n'est pas là pour protéger Smith.

Elle serra les lèvres comme si elle ne voulait pas à avoir à le dire.

— Il est là pour me protéger.

— *Toi ?*

Le mot résonna en chœur en provenance de plusieurs personnes, toutes avec la même incrédulité.

Il s'attendait à ce que Suzanne soit d'accord avec eux et affirme ne pas avoir besoin de garde du corps. Elle préféra seulement hocher la tête.

— Oui, Roman est là pour travailler avec moi. C'est une longue histoire et je ne veux pas ennuyer tout le monde avec ça, mais ne vous inquiétez pas. Tout va bien. Je vais bien.

Tout le monde les regarda tour à tour, se demandant clairement pourquoi il était là si tout allait réellement *bien*.

— J'ai une réunion avec le groupe Maverick dans quelques minutes, mais j'espère passer le reste de la journée à travailler sur le code, alors je serai dans les parages si quelqu'un a besoin de moi.

Sur ce, elle continua le long du couloir et tourna vers l'arrière du bâtiment.

— Bonjour, Jeannie, dit-elle à une petite femme aux boucles rousses assise derrière un grand écran d'ordinateur. Je te présente Roman. Il est mon garde du corps et aura besoin d'un accès complet au bâtiment. Peux-tu lui faire un badge ?

— Absolument.

L'assistante de Suzanne sourcilla à peine devant sa requête et elle ne réagit pas non plus de manière déplacée devant la tenue de sa patronne.

— Les Maverick ont confirmé qu'ils étaient toujours partant pour ta réunion dans dix minutes. Il y a plusieurs messages sur ton bureau à regarder avant la réunion et j'ai mis en avant les mails prioritaires dans ta messagerie. Jeannie marqua une pause avant d'ajouter.

— Rien d'urgent ni sortant de l'ordinaire.

Un éclair de soulagement traversa le visage de Suzanne.

— Super, merci.

Roman voulait comprendre à quoi *sortant de l'ordinaire* pouvait ressembler pour Suzanne. Mais elle était sur le point d'entrer en réunion – et il n'était pas certain de savoir où elle en était avec toute cette situation de garde du corps – il se dit qu'il devait tout regarder attentivement à partir de maintenant.

Bien que son bureau ne fût pas grand, il avait une superbe vue sur Central Park. Elle avait un grand bureau, un canapé en cuir et une table en verre dans un coin pour les réunions en face à face. La grande différence par rapport aux autres PDG avec qui il avait travaillé était que plus d'une douzaine d'ordinateurs, de tablettes, de téléphones étaient parsemés à travers toute la pièce – sur son bureau, sa table basse, la table en verre et ses étagères.

— Je dois tester mes logiciels sur tous les appareils possibles, dit-elle avant qu'il pose la question. Tu n'es pas la première personne à te demander pourquoi j'ai assez de choses ici pour remplir un magasin d'électronique. En plus, les ordinateurs sont ma drogue de choix.

— Quitte à parler de drogue, elle semble assez saine.

— Pourrais-tu dire ça au dernier gars avec qui je suis sortie ? Il a jeté un œil dans mon bureau et m'a prise pour une folle.

— S'il n'a pas compris, il ne te méritait pas.

Elle posa une main sur un ordinateur.

— Et toi ?

Elle se lécha les lèvres.

— Tu me comprends ?

Se disant que sa question ne devrait pas être si lourde de sens, il hocha la tête.

— Bien sûr.

Elle était peut-être une énigme, mais elle était un livre ouvert quand il s'agissait des choses qu'elle aimait – les deux principales étant sa famille et les ordinateurs.

Le grand écran devant son bureau commença à sonner.

— Ma réunion va bientôt commencer. Tu peux t'asseoir où tu veux.

— Je préfère rester debout.

Tous les gardes du corps dignes de ce nom pouvaient facilement passer douze heures debout sans le sentir. On peut réagir beaucoup plus facilement aux menaces potentielles quand on est déjà debout.

— Comme tu veux, répondit-elle en haussant les épaules, mais je peux te garantir que personne ne va faire irruption ici avec une machette.

Elle s'assit sur son fauteuil en cuir, retira ses talons avec ce qu'il pourrait qualifier d'un gémissement de soulagement, puis appuya sur la télécommande pour accepter l'appel vidéo. Elle sourit quand quatre hommes apparurent dans quatre cadres différents à l'écran.

— Bonjour. Il est tôt pour ceux d'entre vous qui sont en Californie.

Un des hommes rit.

— Une réunion à cinq heures est une bonne excuse pour voir le soleil se lever.

— Es-tu installé sur ton ponton, Will ?

Il tourna sa caméra pour qu'elle puisse voir qu'elle avait raison.

— C'est une superbe vue, dit-elle en regardant les grands séquoias et les collines avec l'océan en arrière-plan.

— Harper et Jeremy espèrent que tu pourras nous rendre visite bientôt, répliqua Will. Avec de la chance, ça va t'attirer.

— Charlie a la même idée, dit un autre homme. Est-ce qu'on peut sceller notre accord si j'ajoute une sculpture ?

— Et Noah meurt d'envie de te montrer comme il sait bien nager maintenant qu'il n'a plus ses flotteurs, ajouta un autre Maverick.

— Je ne vais pas refuser la vue splendide, Will, ni une des incroyables œuvres de métal de Charlie, Sebastian. Et dis à Noah que j'ai hâte de

pouvoir nager avec lui, Matt. Je n'ai pas besoin de pots-de-vin pour venir passer du temps avec vous dans le nord de la Californie. Seulement une petite accalmie.

— C'est compris, concéda un homme avec une barbe. Je n'arrête pas de me dire que je pourrai aller au lac Tahoe pour travailler sur mon chalet, mais je n'arrive jamais à aller dans les bois.

Roman le reconnut comme étant Daniel Spencer, le fondateur de Top-Notch DIY, une chaîne de magasins destinée à améliorer les maisons. Il reconnaissait chacun des Maverick : tous étaient partis de rien et étaient maintenant millionnaires, cela les avait rendus tous les cinq célèbres au cours des ans. Leur trajectoire avait été assez impressionnante pour nourrir la détermination d'un gars comme Roman qui venait aussi d'un milieu difficile.

Peu de personnes s'étaient sorties de ce monde – et même quand c'était le cas, aucun ne pouvait espérer faire autant d'argent que lui. En tant qu'adulte, il avait travaillé dur pour enfermer la partie de lui entraînée pour gagner à tout prix. Mais le fait était que vu sa taille et son passé de boxeur, devenir garde du corps avait été le meilleur moyen de se sortir d'un mauvais quartier pour aller vers un avenir meilleur.

Des millions de dollars auraient été bien, mais Roman en possédait bien assez maintenant pour avoir le sentiment de faire le meilleur travail à sa disposition, afin d'aider les autres. Notamment des gens comme Suzanne et ses frères. Heureusement, il avait assez d'économies et avait investi assez au cours des ans, ainsi il n'avait plus à travailler pour des connards.

De manière assez intéressante, malgré leur argent et leur pouvoir, les Maverick ne semblaient pas en être. Et ils n'étaient de toute évidence pas de simples investisseurs pour Suzanne. Avec ces hommes, elle parlait de leurs enfants et de leurs moitiés. Les Maverick ne donnaient pas l'impression de lui communiquer autre chose que de l'affection et elle non plus. Ce serait un mariage arrangé parfait – une Sullivan épousant un Maverick – mais ce genre d'étincelles n'étaient pas présentes.

Roman était soulagé malgré lui. Malgré le fait que Suzanne n'était pas sienne, et ne pourrait jamais l'être.

— Doit-on attendre Evan avant de commencer cette réunion ? demanda-t-elle.

Les quatre Maverick semblèrent échanger un regard sur l'écran avant de répondre.

— Il va devoir faire l'impasse sur celle-ci. Mais on va lui faire un rapport. Quelles sont les nouvelles pour le MavG1 ?

Un sourire éclaira son visage.

— Toutes bonnes. On doit mettre quelques touches pour rendre le code un peu plus joli et nous serons prêts à le soumettre à une série de bêta tests. Je crois que nous pourrons lancer ça au plus tard vendredi.

Sebastian siffla.

— Tu as au moins six mois d'avance sur le planning.

— Sans mentionner que tu as déjà fait l'impossible en réalisant ce que tout le monde disait impossible, nota Daniel.

— Tout est allé de soi.

Elle semblait extrêmement satisfaite. En fait, je prends déjà des notes pour rendre ce produit encore plus abordable.

Pendant les dix minutes qui suivirent, Roman l'observa pendant qu'elle éblouissait chacun des Maverick avec ses idées. De toute évidence, ils étaient calés en technologies, ils posaient les bonnes questions et étaient impressionnés par ses réponses.

— Seule toi pouvais t'en sortir avec ça, Suzanne, s'enthousiasma Matt. Ton esprit est une merveille.

— Vous savez que j'aime quand vous soufflez sur les braises, répondit-elle avec un sourire, mais, et si je commençais par vous rendre votre investissement sur le nouveau produit avant que vous me hissiez au rang de superhéroïne numérique ?

Ils bavardèrent quelques minutes de plus à propos de ses frères et de son père et raccrochèrent. Puis, Jeannie sonna.

— J'ai la responsable technologie du groupe Kaizen au Japon en ligne si tu es disponible.

— Passe-la-moi.

Suzanne s'installa plus confortablement dans son fauteuil en mettant son casque pour prendre l'appel pendant qu'elle allumait plusieurs écrans sur son bureau. Elle était si à l'aise dans son élément qu'il avait le sentiment qu'elle l'avait oublié après que les deux premières réunions de la journée se furent transformées en une demi-douzaine d'autres.

C'était son travail de disparaître dans le décor, mais il n'aimait pas devoir admettre que ça heurtait presque sa fierté masculine de voir comme c'était facile pour elle de l'occulter. Surtout quand lui avait vraiment du mal à occulter la moindre chose chez elle. C'était plus que son allure spectaculaire dans sa petite robe ou ses jambes si longues.

Son esprit, se surprit-il à réaliser, était aussi attirant que son corps. Et quand elle riait...

Merde. Il ne savait pas gérer la manière dont son rire le transperçait. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il voulait plus que jamais s'assurer que rien ne pouvait l'effrayer ou lui faire du mal, pour qu'elle continue de rire comme ça.

OceanofPDF.com

CHAPITRE CINQ

Comment Suzanne était-elle supposée se concentrer avec Roman au garde-à-vous dans un coin et regardant le moindre de ses mouvements ?

Chaque fois qu'elle soulevait ses cheveux de ses épaules, ses yeux semblaient caresser la peau de son cou. Chaque fois qu'elle riait, il semblait se rapprocher. Chaque fois qu'elle remuait sur sa chaise pour croiser ses jambes de l'autre côté, elle commençait à avoir un peu plus chaud.

Elle avait ouvert sa porte ce matin et l'avait trouvé plus que beau dans son costume noir, sa chemise impeccable contrastant parfaitement avec sa peau bronzée. Franchement, cela prit toute sa volonté pour ne pas le supplier d'entrer et inaugurer les nouveaux draps qu'elle avait achetés quelques semaines plus tôt. Les rêves torrides qu'elle avait faits avec lui n'avaient pas aidé.

Bien sûr, elle avait gardé son calme et s'était lancée dans son plan de séduction. Mais cela ne devenait pas plus facile de réfréner ses hormones au cours des heures qui passaient.

À la fin de son appel avec un partenaire stratégique en Allemagne, Jeannie passa la tête par la porte.

— Tu entres et tu sors de réunion depuis cinq heures d'affilée. Je retiens tous les appels pour toi pour la prochaine heure et demie.

L'assistante de Suzanne ne pouvait pas vivre sans pointer son pouce par-dessus son épaule.

— Sors d'ici. Et ne reviens pas avant d'avoir pris un peu le soleil et mangé quelque chose.

Suzanne sourit à Jeannie. Quiconque aurait pensé que la petite femme aux airs angéliques avec ses boucles rousses était un humble pigeon, était un idiot.

— À vos ordres, capitaine.

Jeannie regarda Roman.

— Je compte sur toi pour qu'elle s'exécute.

Roman hocha la tête.

— Aucun problème.

Suzanne quitta son bureau. Peut-être qu'elle ne devrait pas être irritée par son *aucun problème* très confiant, comme si contrôler son comportement ne posait pas le moindre souci. Mais les cinq heures à essayer de faire fonctionner son esprit correctement et à gérer ses hormones en le surveillant du coin de l'œil, étaient venues à bout de sa patience.

— Je vais aller courir.

Elle claqua presque la porte de sa salle de bains quand elle alla se changer pour mettre ses vêtements de course, mais elle réussit à calmer sa colère à la dernière seconde. Son plan pour séduire Roman pour qu'il démissionne ne fonctionnerait pas si elle se trouvait incapable de sourire après le déjeuner. Elle n'en doutait pas, une bonne course aiderait à brûler l'énergie refoulée.

Elle aurait aimé pouvoir prendre son t-shirt et son short habituel, mais après une longue matinée à œuvrer pour combattre ses instincts féminins envers Roman, le pousser à démissionner rapidement était plus nécessaire que jamais. Ce qui voulait dire mettre de côté son short et son t-shirt et prendre la brassière de sport et son short en lycra. Elle essaya de se dire que comparée à la robe de soie qu'elle portait, ce n'était pas beaucoup plus révélateur. Mais c'était difficile à croire quand on savait que des tenues comme ça ne lui ressemblaient pas du tout.

Prends de grandes respirations. C'était comme ça qu'elle pourrait franchir des étapes de son plan – avec beaucoup de grandes respirations et une détermination sans faille.

Elle émergea de la salle de bains et fut surprise de voir que Roman s'était changé aussi, avec des vêtements de sport, qui devaient être dans le sac en cuir qu'il avait pris avec lui. Elle espérait voir ses yeux sortir de ses orbites quand elle sortit dans sa petite tenue, mais ce fut elle qui dut lutter pour cacher sa propre réaction.

Il avait été incroyablement beau dans son costume. Mais dans son t-shirt et son short, avec tous ses muscles apparents, elle dut prendre encore quelques grandes inspirations. Elle dut aussi faire de son mieux pour s'empêcher de saliver avec excès.

Elle secoua la tête pour essayer d'éclaircir l'attirance impuissante qu'elle ressentait.

— Je dois comprendre que tu viens courir avec moi ?

Elle était fière d'entendre comme sa voix lui paraissait normale. Pas du tout à bout de souffle, comme c'était le cas dès qu'elle était dans la même pièce que lui.

— Mon travail est de te protéger, peu importe ce que tu fais.

— Vraiment ? Tu prévois d'être avec moi chaque seconde, peu importe ce que je fais ? Rien n'est hors limite ?

— Pas si c'est pour te garder en sécurité.

— Et si j'ai un rendez-vous ?

Il ne sourcilla pas devant sa question ciblée.

— Je ne te laisserai pas seule avec quiconque sans avoir vérifié ses antécédents.

— Alors tu me dis que si un gars n'est pas assez bien pour toi, je vais devoir être une nonne ?

Enfin, elle vit une fissure dans son armure.

— Comme je l'ai dit, si ton rendez-vous est bien, je ne m'imposerai pas.

Le fait qu'elle n'avait aucun rendez-vous de prévu était complètement hors sujet tout comme le fait qu'elle ne cherchait personne avec qui passer la nuit. Ce qui la dérangeait était que Roman pensait pouvoir la contrôler de cette manière. De n'importe quelle manière.

Oubliant momentanément son projet de le séduire pour le pousser à la mauvaise conduite et à démissionner, elle s'exclama :

— Si je couche avec quelqu'un, cela voudra dire que *j'ai* vérifié que ça allait.

Elle leva une main avant qu'il puisse argumenter.

— Je t'ai laissé rester dans l'appartement voisin et rester dans mon bureau toute la journée. Je te laisse même venir courir avec moi. Mais ce que je fais de mon corps dans l'intimité de ma chambre à coucher est ma décision. Point.

Sur ce, elle attacha son téléphone à son brassard et se dirigea vers la porte. Maintenant, elle avait réellement besoin de s'aérer l'esprit, ne serait-ce que pour calmer sa colère et revenir à son plan.

Jeannie n'avait pas réagi à la robe et aux talons de Suzanne le matin, mais sa brassière de sport et le short en lycra sans t-shirt pour couvrir le tout la fit pencher la tête d'un air interrogateur sans qu'elle puisse s'en empêcher. Suzanne lui lança un regard disant *je t'expliquerai plus tard*.

Heureusement, elles travaillaient ensemble depuis assez longtemps pour avoir une conversation entière sans avoir à dire un mot.

Quand Suzanne et Roman eurent quitté le bâtiment, traversé la rue et furent entrés dans le parc, elle était plus que prête à sortir des starting-blocks. Elle se laissait habituellement le temps de s'échauffer un peu, mais parce qu'elle voulait désespérément distancer son irritation et son attirance inacceptable pour un homme déterminé à la garder prisonnière au nom de la sécurité, elle s'élança sur le sentier pavé.

Roman n'eut aucun mal à la suivre et elle fut impressionnée malgré elle. Ses frères étaient tous en bonne forme physique, mais elle pouvait tourner autour d'eux en courant. D'après ce qu'elle voyait, Roman suait à peine. Bien qu'elle ne se laisserait pas aller à lui jeter trop de coups d'œil à la dérobée, bien sûr. Pour l'instant, elle était complètement concentrée sur l'idée de remettre son esprit, et son corps, de retour sur les rails.

Cela lui prit quelques minutes de course à plein régime pour s'éclaircir l'esprit. Mais le soulagement fut de courte durée. Parce que quand elle put penser correctement à nouveau, elle se souvint qu'elle était supposée tout faire pour pousser Roman à dépasser les bornes du professionnalisme.

Si ses frères n'avaient pas été des hommes aussi ingérables et autoritaires, pensant que c'était normal de lui imposer un garde du corps, elle ne serait pas dans cette situation. Un jour, elle espérait que Harry et Alec rencontreraient des femmes qui leur feraient rabattre leur caquet. Surtout Alec, puisque Harry était adorable la plupart du temps. Son autre frère par contre, avait besoin que son cœur lui soit servi sur un plateau d'argent par une personne qui le rendrait complètement fou. Si elle avait connu la femme parfaite pour ça, Suzanne la lui aurait déjà présentée avec joie. Malheureusement, elle ne connaissait aucune femme capable de faire faire n'importe quoi à Alec.

En parlant de ça, Suzanne devait retourner à son plan le plus vite possible. Ce qui voulait dire être adorable avec Roman et non pas acide. Il était temps de reprendre courage et finir le boulot. Le temps, elle le savait, pressait. Parce que si elle le laissait rester trop longtemps, elle avait réellement peur que ce ne soit pas l'attirance qui la ferait échouer, mais le fait qu'elle avait aimé parler avec lui dans le taxi ce matin-là.

— As-tu une petite-amie ? demanda-t-elle d'un ton qu'elle espérait sulfureux.

Bon, ce n'était pas facile d'avoir ce ton quand on courait aussi vite.

Elle aurait pu jurer qu'il avait presque trébuché sur le sentier avant de lui répondre.

— Non.

— Hum.

Elle s'assura que le son soit plus rauque même si ça ne lui ressemblait pas.

— Ce ne doit pas être facile d'avoir ses propres rendez-vous quand tu es avec tes clients presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

Elle tourna son regard vers lui et s'attarda plus qu'elle ne l'aurait dû.

— Mais je t'imagine mal vivre comme un moine par contre, non ?

L'expression de Roman ne changea pas mis à part un muscle de sa mâchoire qui commença à tressauter.

— La plupart de mes clients ne s'intéressent pas à ma vie privée.

— Bien sûr qu'ils le sont, répondit-elle. Ils ont seulement peur de l'expression rébarbative que tu affiches tout le temps pour oser te le demander. Mais j'ai vu assez d'hommes dans ma vie pour voir au travers. Des apparences froides finissent toujours par fondre. Le muscle tressautant à sa mâchoire se contracta plus fort et elle se força à sortir complètement de sa zone de confort.

— En plus, vu que nous allons passer pratiquement tout notre temps ensemble, jour et nuit, tu ne crois pas qu'on devrait apprendre à se connaître ?

— Non.

Son rire lui vint spontanément. Un vrai rire, pas destiné à le séduire.

C'était en général une mauvaise idée de penser que le garde du corps dont elle ne voulait pas était mignon, mais en cet instant, il ressemblait à un petit garçon borné, en colère parce que les choses ne se passaient pas comme il le voulait. Tout cela parce qu'une cliente ne respectait pas les frontières professionnelles et n'arrêtait pas de tenter d'en apprendre plus sur sa vie personnelle. Bien sûr, ses réponses l'aidaient seulement à le pousser plus loin. Après tout, elle n'avait jamais aimé qu'on lui dise ce qu'elle pouvait faire ou pas.

— Je vais commencer, lui proposa-t-elle comme s'il n'avait pas dit non. Je suis née en avril et je suis une véritable Bélier. Toujours enflammée. Tu

es né quel mois ?

Il ne répondit pas pendant quelques instants, mais quand il se dit qu'elle pouvait trouver cette information, il céda.

— En novembre.

— Un Scorpion.

Elle n'était pas du tout surprise.

— J'ai récemment lu un article sur les signes astrologiques les plus sexy. Les Béliers gagnent beaucoup de points côté passion, bien qu'ils peuvent être impulsifs. Tu veux savoir ce que les chercheurs disent sur les Scorpions ?

— Non, répondit-il à nouveau, cette fois résigné et sans enthousiasme.

— Ils disent que vous êtes sombres, mystérieux et que vous provoquez une énorme dépendance.

Elle essayait de se dire que son cœur battait vite seulement parce qu'ils couraient vite, avant d'aller encore plus loin.

— Est-ce que ça te paraît juste ? Parce que d'après ce que j'ai vu pour le moment, je pense que ça l'est complètement.

Enfin, il se tourna vers elle et elle retint sa respiration en attendant d'entendre sa réponse. Flirterait-il enfin en retour ? Ou n'avait-elle pas du tout réussi à briser sa carapace professionnelle avec son badinage ?

Malheureusement, il s'avéra que de retenir sa respiration et courir aussi vite n'était pas une bonne idée. Un point de côté la saisit si brutalement qu'elle se tordit de douleur.

— Suzanne.

Elle pouvait entendre l'inquiétude dans sa voix. Ainsi que la promesse qu'il s'occuperait d'elle. Peu importe ce qu'il se passerait.

— Que s'est-il passé ?

— Point... de... côté.

— N'essaie pas de parler. Je sais que ça fait mal, mais je veux que tu respirez aussi normalement que possible.

Elle sentit ses bras l'entourer pendant qu'il parlait d'une voix douce tout en l'aidant à sortir du sentier pour se diriger vers un abreuvoir.

— Bois. Lentement, sinon la crampe empirera.

Elle voulait engloutir toute la réserve d'eau de la ville. Mais elle savait qu'il avait raison et elle se força à prendre une petite gorgée après l'autre jusqu'à ce que la crampe commence à disparaître.

— Merci, de l'eau était exactement ce dont j'avais besoin. Et elle devait bien admettre que la sensation de ses bras forts était pas mal aussi. Si agréable en fait que, quand il jugea qu'elle allait assez bien pour se relever toute seule, il la laissa, et son contact lui manqua aussitôt. Plus qu'elle ne voulait bien l'admettre.

Une part d'elle voulait s'excuser pour l'avoir rendu si mal à l'aise avec ses questions personnelles – et délibérément sexuelles. Mais bien qu'il l'ait aidée d'une manière aussi adorable, elle ne pouvait pas se laisser attendrir maintenant, non ?

De plus, elle n'aurait pas eu à sprinter comme si sa vie en dépendait si sa présence dans son bureau ce matin ne lui avait pas retiré toute pensée cohérente.

— Je peux recommencer à courir.

Elle pouvait toujours lire l'inquiétude sur son visage, mais il n'essaya pas de l'empêcher de faire son jogging le long du sentier, il suivit seulement son rythme comme il l'avait fait précédemment. Elle savait qu'elle aurait dû reprendre ses questions sexy, mais après sa voix douce et ses mains réconfortantes, ce n'était pas facile de trouver la motivation. Bientôt, elle se forcerait à reprendre sa tâche, mais serait-ce si mal de seulement profiter de sa compagnie pendant qu'il rentrait à travers le parc en courant, en cette belle journée ? Parce que, peu importe à quel point elle voulait nier qu'elle se sentait en sécurité avec Roman, la vérité était qu'elle se sentait presque à l'épreuve des balles quand il était dans les env...

La sonnerie SOS de son téléphone attaché à son bras retentit. Le son brutal ne pouvait pas être ignoré. Même les passants se tournèrent vers elle avec inquiétude.

— Merde.

Elle avait eu tellement d'espoir de voir disparaître toutes ces absurdités qui inquiétaient tellement ses frères... Non seulement parce qu'elle en avait marre de perdre du temps sur des attaques en ligne, mais aussi parce que ça prouverait à ses frères qu'elle n'avait pas besoin de garde du corps. Malheureusement, cette sonnerie signifiait qu'il y avait un gros problème chez Sécurité Sullivan. Un qu'elle devait gérer aussi vite qu'il était humainement possible de le faire.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle avait déjà fait demi-tour.

— C’est le bureau. On doit rentrer immédiatement.
Elle était loin d’être à l’épreuve des balles.

OceanofPDF.com

CHAPITRE SIX

Suzanne allait vraiment vite sur ses grandes jambes. Roman n'avait jamais rencontré quelqu'un pouvant le dépasser auparavant, mais après seulement quelques minutes de course, il réalisa qu'il avait peut-être trouvé son égale. Quand elle avait reçu l'appel d'urgence de son bureau, elle fila comme une flèche – pendant que Roman sentait un élan protecteur l'enflammer.

Ce n'était pas seulement parce que son travail était de s'assurer que rien ne pouvait lui arriver. Après l'avoir vu interagir avec ses employés et ses partenaires en affaires aujourd'hui et sa famille la veille, il était persuadé qu'elle ne méritait pas d'être mal traitée. Par quiconque.

Il avait prévu d'attendre qu'elle soit plus à l'aise avec lui avant de la questionner sur les mails, les appels et les attaques sur ses serveurs dont l'avaient informé ses frères, mais le temps était maintenant compté. Repoussant la forte réaction physique après l'avoir entendue dire : « vous êtes sombre, mystérieux et vous provoquez une énorme dépendance », quelques minutes auparavant – on aurait d'ailleurs pu croire qu'elle flirtait avec lui – il se concentra totalement sur la menace actuelle.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Notre serveur principal se fait attaquer. Il n'a pas été complètement mis hors service, mais on doit agir vite pour l'empêcher de s'effondrer.

Son expression affichait une sombre colère.

— Nous avons trop d'individus, trop d'entreprises à travers le monde comptant sur notre logiciel pour qu'on puisse le laisser être coupé ne serait-ce qu'une seconde.

— Ton personnel est déjà sur le coup ?

— Oui. Et je dois y retourner pour être dans les tranchées avec eux.

Il en avait vu assez pour comprendre que bien que Suzanne ne le dît pas elle-même, une des raisons pour lesquelles elle devait être dans les tranchées avec eux, était que son esprit travaillait à une vitesse incomparable. Si quiconque pouvait trouver une solution à ce problème rapidement, ce serait certainement elle. Elle était de loin la personne la plus

intelligente qu'il ait rencontrée. Et pourtant, elle n'affichait jamais sa supériorité.

Mais il était certain qu'elle sprintait pour retourner à son bureau pour d'autres raisons. Elle semblait aussi être le genre de personne déterminé à trouver une solution aux problèmes toute seule. On pouvait prendre comme exemple la manière dont elle avait considéré la tentative d'aide de ses frères. Ce n'était pas qu'elle n'aimait pas jouer en équipe. Il avait plutôt l'impression que pour elle, accepter de l'aide était un signe de faiblesse. Là où Roman avait appris il y a longtemps que parfois laisser quelqu'un nous aider à traverser une passe difficile est le meilleur choix à faire.

— Combien de fois cela est-il arrivé ?

Ils couraient si vite qu'aucun des deux ne pouvait réellement parler, mais la réponse fut parfaitement claire. Elle grogna.

— Trop. Nous avons mis plusieurs protections sur nos serveurs. Cela ne devrait pas se produire. Du moins pas si vite – sauf si quelqu'un sait exactement où regarder et quoi chercher.

Sa déclaration ramena sur le devant de la scène son devoir de vérifier les antécédents de ses employés.

— Penses-tu qu'une personne interne pourrait en être à l'origine ?

Elle lui lança un regard horrifié.

— *Non*. Jamais de la vie. Ce n'est pas ce que je veux dire du tout. Mes employés ne me trahiraient jamais.

Elle était de toute évidence dégoûtée de même le suggérer, mais ça lui semblait une question évidente. Du moins, pour un mec comme lui, qui avait déjà commis l'erreur de faire confiance à la mauvaise personne. Honnêtement, il ne pouvait imaginer ce que ça pouvait être d'avoir une confiance comme la sienne, mais il n'allait pas prendre cette direction maintenant. Il préférait faire des recherches de son côté pendant qu'elle travaillerait à remettre ses serveurs à cent pour cent.

— Je ne sais pas qui fait ça, mais qui que ce soit, s'il est vraiment intelligent, il peut dégrader nos serveurs en moins de vingt-quatre heures. Ce qui veut dire qu'on va devoir passer à la vitesse supérieure.

Avec sa colère, il pouvait sentir son esprit de compétition. C'était comme si elle accueillait la chance de faire monter son jeu à la vitesse supérieure. Au fil des heures, son respect pour elle grandissait. Du respect

qui était dangereusement près de se transformer en quelque chose de plus, s'il ne remettait pas son armure en place.

Roman était à bout de souffle quand ils passèrent les portes du bâtiment de Suzanne. Elle aussi, mais ça ne l'empêcha pas de prendre les escaliers quatre à quatre plutôt que d'attendre l'ascenseur.

Sans prendre de pause, elle courut directement vers ce qu'il présumait être le centre de commande des serveurs de son entreprise. Elle ne semblait pas se rappeler qu'elle portait toujours ses vêtements pour courir ni qu'elle était en nage pendant qu'elle s'entretenait avec ses employés. Pour Roman, c'était comme s'ils parlaient une langue étrangère. Quelques secondes plus tard, elle se glissait dans un fauteuil et ouvrait l'ordinateur portable que son assistante lui avait apporté.

Pas de pause. Pas de transition pour se calmer. Elle passa seulement d'une course intense à un travail l'étant encore plus, avec une concentration absolue et sans une seconde pour se plaindre. Il y avait du travail à faire, et il était évident pour Roman – et pour chacun de ses employés – qu'elle y parviendrait.

Suzanne Sullivan l'impressionnait réellement.

Malgré le fait que son père l'avait élevé de manière à ne jamais avoir confiance en une femme, il savait qu'il ne devait pas la sous-estimer. Plus d'une fois dans son milieu, la menace avait été une femme. Les femmes avec qui ils sortaient n'avaient pas été des simplettes – pas toutes du moins – alors il comprenait que l'esprit et la beauté n'étaient pas incompatibles.

Mais il n'avait jamais rencontré quiconque comme Suzanne.

* * *

Ça n'avait pas été facile, et Suzanne n'était pas heureuse que les projets de la journée de ses employés eussent été bouleversés encore une fois, mais cela ne rendait pas moins satisfaisant d'avoir pu remettre ses serveurs en fonctionnement. Encore mieux, pendant qu'ils y travaillaient, ils avaient rédigé un nouveau projet pour rendre le système encore plus imperméable aux attaques.

Elle regarda sa montre, surprise de voir qu'il était près de dix-neuf heures trente.

— Je n’avais pas prévu de faire travailler tout le monde aussi tard.

Ce n’était pas parce que les autres entreprises travaillaient à toute heure du jour que cela signifiait que la sienne le faisait également. Bien sûr, elle travaillait pendant un nombre astronomique d’heures, mais c’était différent. C’était son entreprise, sa responsabilité de prendre soin de tout le monde, peu importe ce qu’il se passait.

— Veuillez m’excuser auprès de vos familles.

Tout le monde lui répondit qu’ils étaient heureux de travailler tard, mais elle savait qu’ils étaient affamés et prêts à rentrer. Dieu savait qu’elle ne désirait rien de plus que de se plonger dans un bain avec un verre de vin.

Reculant enfin son fauteuil, elle remarqua tardivement qu’elle portait toujours ses vêtements de sport. Elle se souvenait à peine être allée courir. Seul le souvenir des bras de Roman autour d’elle persistait.

Elle pivota sur son fauteuil et le trouva debout pas très loin. Tout le monde était déjà parti.

— Es-tu resté là tout le temps ?

— Je me suis éloigné quelquefois, mais tu étais toujours dans mon champ de vision.

Elle devrait être indignée d’avoir été surveillée comme un bambin dont on craint qu’il titube vers le danger, mais Roman était si discret qu’il était de plus en plus difficile de rester en colère contre lui alors qu’il faisait seulement le travail pour lequel ses frères l’avaient embauché.

Quand il s’agissait de ses frères par contre, elle pouvait toujours être furieuse. Et elle l’était. Un jour, elle les ferait payer pour avoir essayé de prendre sa vie en main. De préférence quand ils ne s’y attendraient pas.

L’alarme de son téléphone sonna et un message s’afficha. *Rosa est en ligne et prête pour la réunion de vingt heures.*

— J’ai une réunion dans trente minutes.

— Une autre ?

Il fronça les sourcils et semblait plus désapprobateur que d’habitude. Plus sexy aussi, pensa-t-elle avec un petit soupir. Elle n’avait pas encore trouvé comment ne plus avoir les jambes molles – et se retrouver complètement excitée – près de lui.

— Tu as déjà eu une longue journée. Tu ne peux pas la reprogrammer ?

— Non. Je dois vraiment y être. Ce qui veut dire qu’on va devoir prendre la douche la plus rapide du monde.

Elle rougit quand elle réalisa ce qu'elle venait de dire – comme si elle suggérait qu'ils allaient la prendre ensemble.

— Dans des douches séparées, je veux dire, clarifia-t-elle en se rendant compte tardivement que laisser sa suggestion accidentelle planer aurait été parfait pour la fausse séduction qu'elle était supposée mettre en œuvre.

— J'avais compris.

Était-ce son imagination ou sa voix semblait un peu étranglée ? Comme si la pensée d'être dans la douche à deux avait eu le même effet sur lui que sur elle – réchauffant instantanément toutes les cellules de son corps.

— Je vais te montrer où se trouvent les douches des hommes en retournant à mon bureau.

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas te laisser toute seule dans l'immeuble aussi longtemps.

Elle était trop fatiguée et affamée pour s'empêcher de répliquer sèchement :

— Alors ça veut dire que nous devons réellement prendre notre douche ensemble alors ?

— Je suis bien comme je suis, Suzanne.

Il disait toujours son prénom comme ça – avec tellement de sérieux et de sobriété, et demeurant pourtant chaleureux et vrombissant. Son sang se réchauffait chaque fois qu'il le disait. Pire, peu importait combien elle essayait de le nier, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir envie de découvrir ce que ce serait, ce qu'elle ressentirait exactement en le lui entendant dire, quand ils seraient en sueur et à peine vêtus... Et pas après avoir couru.

— Si tu te sens aussi sale que moi en ce moment, ce ne serait pas juste de te laisser rester comme ça, dit-elle. Tu peux utiliser ma salle de bains privée.

Avant qu'il puisse protester, elle ajouta :

— Je ne quitterai pas mon bureau pendant que tu y es. Parole de scout.

— Laisse-moi deviner, dit-il tandis qu'ils se dirigeaient vers son bureau. Plutôt que de vendre des cookies comme les autres Jeannette, tu as développé un programme qui le faisait pour toi.

— Parfois, la manière la plus simple de faire les choses est la meilleure.

Elle sourit, en repensant comme elle avait aimé travailler là-dessus quand elle était à l'école.

— Mais ça ne s'applique pas pour vendre des cookies en tant que Jeannette. C'était amusant de trouver un moyen de vendre assez de boîtes pour faire beaucoup d'argent pour les organismes de charités, mais aussi de gagner le grand prix de notre troupe locale.

Ils atteignirent son bureau à ce moment-là.

— Je dois envoyer quelques mails, alors pourquoi ne vas-tu pas à la douche le premier ?

Elle avait à peine terminé son premier mail qu'il ressortit de la salle de bains en dégageant une odeur délicieusement propre, sans mentionner qu'il était beau à tomber par terre dans sa chemise blanche et son costume noir. Sa mâchoire allait se disloquer si elle la laissait continuer à s'ouvrir de la sorte.

— Ton tour, dit-il. Et même la manière dont il tourna son poignet gauche pour attacher la manche droite la fit fondre.

Elle essaya de la jouer cool et détendue quand elle se dirigea vers la douche, mais cela ne l'aida pas quand, en arrivant dans la pièce cette dernière était toujours emplie de la vapeur et du parfum de Roman. Sa peau lui sembla extrêmement sensible quand elle passa le savon sur son corps. Il avait raison, la journée avait été longue, pas seulement après ses réunions à la suite et l'attaque du serveur. Ce qui la dérangeait le plus était toutes ces heures avec ses yeux sombres sur elle, elle ne pouvait s'empêcher d'aimer le fait qu'il soit aussi près.

Le problème était que de laisser Roman rester, signifiait concéder la victoire à ses frères. Puisque cette éventualité était hors de question, elle devait s'en tenir à son plan sans laisser son attirance idiote la faire dévier.

Pourtant, elle dut se forcer à remettre sa robe ajustée. Elle n'avait pas hâte de devoir reporter un autre ensemble super sexy le lendemain – si elle pouvait le convaincre de l'embrasser et de démissionner d'ici là, cela lui donnait une raison de plus pour travailler d'arrache-pied afin d'atteindre son objectif.

— As-tu une veste ? demanda-t-il quand elle émergea de la salle de bains. La température dehors a dû chuter maintenant.

Elle en avait une, mais elle ne pouvait pas prendre le risque de se couvrir et de cesser de le tenter par la même occasion.

— Ça ira.

Mais elle n'avait pas compté sur la force du vent quand ils sortirent pour prendre un taxi. Quand le taxi s'arrêta près du trottoir, il lui était impossible de cacher à quel point elle avait froid.

De la chaleur l'enveloppa soudainement, tout comme une odeur masculine, quand Roman enveloppa ses épaules de sa veste. Elle savait qu'elle aurait dû la lui rendre, mais elle ne put résister à l'envie de s'y blottir comme s'il s'agissait d'une couverture.

— Merci, murmura-t-elle quand il lui ouvrit la porte du taxi et elle se glissa sur la banquette arrière.

Elle donna l'adresse au chauffeur, puis se tourna vers Roman.

— On dirait que nous avons tout juste le temps d'arriver chez Rosa si la circulation n'est pas trop mauvaise.

Les gargouillements de son estomac emportèrent presque ses dernières paroles. Comme elle avait faim. Elle espérait vraiment que ça ne dérangerait pas Rosa qu'elle aille faire un tour dans sa cuisine. Suzanne sentit une pointe de culpabilité en se rendant compte que si elle était affamée, Roman devait l'être aussi puisqu'il faisait au moins vingt kilos de plus qu'elle. Tout en muscle. Extrêmement sexy...

— Tu as besoin de manger, dit-il, s'attendant à ce qu'elle argumente avec lui.

Mais même si elle savait pouvoir attendre plus longtemps avant de manger, elle savait que lui, non.

— On le doit tous les deux.

Elle attira l'attention du chauffeur.

— Changement de plan. Pouvez-vous vous arrêter à la pizzeria au coin ?

Elle se tourna vers Roman.

— C'est un petit bijou caché. Ils font cette pizza, la meilleure que j'aie jamais mangée. Elle s'appelle...

— New York Classic.

Son sourire inattendu lui coupa complètement le souffle. Comme il était beau. Surtout quand son masque de pierre tombait.

— Tu la connais ?

— J'y ai travaillé. Quand j'étais au lycée. J'ai eu l'idée de la garniture de cette pizza, admit-il en ayant l'air un peu embarrassé.

C'était une des premières choses personnelles qu'il lui disait à propos de lui sans qu'elle le pousse à le faire et de le savoir était étrangement adorable.

— Incroyable, dit-elle, sans savoir en cet instant si elle parlait du fait qu'il avait inventé sa pizza préférée... Ou de la connexion qui semblait croître entre eux à chaque seconde. Tu as grandi en ville ?

— Dans le Bronx. Mais l'oncle d'un ami possédait cet endroit et toutes les pizzas que je pouvais manger gratuitement étaient vraiment un gros plus.

Elle n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui la chiffonnait, elle avait l'impression qu'il y avait plus derrière cette histoire, qu'un gamin au lycée travaillant pour avoir un peu d'argent de poche. Peut-être était-ce la petite pointe d'émotion qu'il n'avait pas pu réfréner quand il avait mentionné l'oncle de son ami. Ou peut-être que c'était le mélange intéressant d'anticipation et d'effroi sur son visage à l'idée de manger une pizza là-bas avec elle ce soir.

Étant donné qu'elle était supposée travailler à un plan pour faire sortir Roman de sa vie le plus vite possible, elle ne devait pas se montrer aussi intriguée par lui. Elle ne devait pas vouloir trouver ce qui le dérangeait. Mais elle n'était pas du genre à se détourner quand les choses ne collaient pas.

Surtout quand il était aussi beau dans un costume.

Le taxi s'arrêta et Roman donna au chauffeur un billet de vingt avant qu'elle puisse s'en occuper.

— Tu n'as pas à toujours payer, dit-elle. En fait, tu ne le devrais jamais, puisque techniquement, tu travailles pour mon entreprise.

Mais il agit comme s'il n'avait pas entendu quand il lui ouvrit la porte du restaurant. Quand était-ce la dernière fois qu'un homme lui avait tenu la porte, si on excluait celle de sa chambre ? se demanda-t-elle.

Bien qu'elle ne fût pas en couple *avec* Roman. Elle devait s'en souvenir parce que venir ici lui donnait l'impression d'être à un rendez-vous. Aucun des gars avec qui elle était sortie n'aurait considéré cette petite pizzeria de rien du tout à la hauteur de leurs standards – pas quand ils essayaient tellement d'impressionner tout le monde avec leurs beaux costumes et leurs montres dispendieuses. Ne réalisaient-ils pas que c'était des hommes

comme Roman qui impressionnaient réellement, en grande partie parce qu'ils n'essayaient même pas ?

Sérieusement. Elle devait arrêter de laisser ses hormones prendre le dessus. Mais ce n'était pas facile de contenir tous ses sentiments, surtout quand les gars derrière le comptoir virent Roman et ne purent cacher leur excitation.

— Roman, mec, c'est toi !

Le gamin à la caisse cria vers la cuisine.

— Roman est là !

Un homme aux cheveux gris avec une toque de chef sortit de la cuisine en affichant un grand sourire.

— Monsieur Huson, ça fait trop longtemps.

Les deux hommes se firent une accolade d'un bras, épaule contre épaule, la même qu'elle avait vu ses frères pratiquer des milliers de fois. En un instant, elle put voir qu'ils étaient plus que des amis. Ils n'étaient peut-être pas liés par le sang, mais ils faisaient partie de la même famille. Elle se demanda à nouveau quelle pouvait être leur histoire.

— Jerry, dit Roman en faisant un pas sur le côté, je te présente Suzanne.

Elle reconnut la lueur dans les yeux de Jerry. C'était celle de tous les entremetteurs quand ils pensaient regarder un couple heureux. De toute évidence, Roman le vit aussi parce qu'il précisa rapidement.

— J'ai récemment commencé à travailler avec elle.

Le visage de Jerry se décomposa légèrement en découvrant que Cupidon n'avait pas encore touché Roman d'une de ses flèches, mais son sourire était complètement sincère quand il lui serra la main.

— C'est un plaisir de faire votre connaissance, Suzanne.

— J'adore vos pizzas, dit-elle en espérant que ça l'aiderait à apaiser la peine due au fait que Roman et elle n'étaient réellement pas un couple. Quand j'étais au lycée, mes amies et moi étions souvent en retard en revenant de déjeuner, parce qu'on ne pouvait pas en laisser une seule miette derrière nous.

— Belle et avec de bons goûts.

Personne n'aurait pu rater le regard que Jerry lança à Roman. Il était si évident qu'elle se mit soudain à rougir.

— Suzanne a une réunion dans quelques minutes, dit Roman un peu plus brusquement que nécessaire puisque tout le monde dans le restaurant

pensait réellement que le soleil se levait et se couchait selon son bon vouloir.

— Pourrais-tu nous préparer une New York Classic rapidement ?

— Bien sûr.

Jerry se tourna vers elle.

— Ne vous laissez pas avoir, Suzanne. Tous ces grognements sont uniquement pour la mise en scène. Et nous avons renommé la pizza.

Il sourit.

— C'est la Roman Classic maintenant.

Suzanne était presque certaine que Roman aurait grondé si Jerry ne s'était pas précipité dans la cuisine à cet instant.

— Pourquoi ne vas-tu pas parler avec ton fan-club pendant que je nous choisis une table ? Je serai à quelques mètres et toujours dans ton champ de vision.

Avant même qu'elle soit assise, il fut entouré par une poignée d'adolescents. Ils lui parlaient tous en même temps et bien qu'elle pût voir qu'il écoutait, elle savait qu'il restait en permanence conscient de sa position et de chacun de ses gestes.

Aucun homme n'avait jamais été si attentif à sa présence – et elle ne l'avait jamais été autant de celle d'un homme. Malheureusement, il était payé pour faire attention à elle, et elle démontrait seulement un manque sérieux et pathétique de maîtrise d'elle-même.

Quelques minutes plus tard, il s'assit.

— Désolé pour ça. Je connais Jerry depuis si longtemps et il veut désespérément que je sois, heu...

Il s'interrompt.

— Je suis désolé qu'il ait pensé que tu étais ma petite-amie.

Suzanne essaya d'ignorer le tiraillement en elle désirant que ce soit vrai.

— Tu n'as pas à t'excuser de quoi que ce soit. Il est adorable. Il veut de toute évidence que tu trouves une gentille fille avec qui t'installer.

Il fronça les sourcils, se sentant plus mal à l'aise que quelques secondes plus tôt.

— Il sait qu'il ne le devrait pas.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Sa question trop intime poussa Roman à remettre son masque impénétrable.

— Crois-moi, tu ne veux pas savoir.

Bien sûr qu'elle le voulait. Elle mourrait d'envie de pousser la conversation plus loin. De le titiller. De creuser jusqu'à obtenir des réponses. Jusqu'à ce qu'elle puisse découvrir l'homme derrière le garde du corps professionnel. Mais elle avait vécu avec ses frères assez longtemps pour savoir que les frappes directes étaient rarement la solution pour obtenir quelque chose. Mieux valait lâcher du lest avant de chercher à en savoir plus.

— Ça ne doit pas être un boulot très intéressant pour toi, de regarder une poignée de geek toute la journée, non ?

Il sembla un instant surpris par son changement de sujet.

— Je ne m'ennuie pas du tout. C'est mon travail de protéger des personnes de menaces physiques, mais le genre de menace dont tu protèges tes employés arrive plus vite et dans l'ombre, tout le temps. Ce que tu fais avec la sécurité numérique est important. Et très intéressant.

Elle fut surprise qu'il semble réellement trouver son travail intéressant. La plupart des gens avec qui elle était sortie en dehors de l'industrie, s'ennuyaient ferme en parlant de sa carrière ou se sentait menacé parce qu'elle en était le PDG.

— Avec quel genre de personne tu travailles habituellement ?

— Des athlètes. Des politiciens. Des acteurs. Des musiciens.

— Alors je suis la première nerd, hein ?

Quand il s'arrêta au milieu de sa gorgée, elle réalisa que c'était certainement une autre phrase pleine de sous-entendus. Une qu'elle n'avait pas eu l'intention de faire malgré son plan de séduction.

À moins que ce ne soit le cas ? Parce qu'être la première nerd de Roman ne semblait pas si mal.

Il se remit le premier.

— Certainement la première qui n'arrête pas de se traiter de nerd ou de geek. Avec moins que ça, on avait un œil au beurre noir quand j'étais au lycée.

— Dans mon monde, ce ne sont pas des insultes. D'aussi loin que je me rappelle, j'ai toujours été la présidente du club d'informatique. Et franchement, il y a toujours eu tellement de rumeurs sur ma famille qu'une poignée d'enfants en rajoutant une couche avec ces mots n'auraient pas fait une grande différence.

Son visage était souvent un masque qu'elle ne pouvait pas déchiffrer, mais en cet instant, elle vit ce qui ressemblait à de l'empathie pour elle et son passé. Peut-être même de la compassion, comme si son enfance n'avait pas été rose non plus. Encore une fois, elle remua d'impatience pour qu'il s'ouvre à elle, elle mourait d'envie de poser des questions pour mieux comprendre les différentes couches que constituait Roman.

Un de ses admirateurs adolescents leur apporta la pizza.

— Voilà, Roman. J'espère que tu vas l'aimer.

Le gamin resta là jusqu'à ce que Roman en prenne une bouchée et dise :

— La meilleure que j'ai mangée depuis des années.

— Merci, mec.

Le sourire qu'afficha le jeune homme donnait l'impression qu'il avait gagné à la loterie. Il retourna pour le dire au reste de l'équipe.

— Ils t'aiment tous vraiment beaucoup ici.

— Ce sont de bons gamins, mais ils ont entendu trop d'histoires.

Elle voulait lui demander quelles étaient ces histoires, mais avant qu'elle puisse le faire il dit :

— Pas comme avec tes employés. Aujourd'hui, pendant que tu travaillais avec eux, tu étais le soleil autour duquel ils tournaient pendant que tu faisais opérer ta magie avec les serveurs.

Son compliment la fit fondre et l'étourdit.

— Mon équipe est géniale. Super intelligente. Et gentille aussi. N'importe lequel d'entre eux pourrait démarrer sa propre entreprise. Ils me font l'honneur de travailler avec moi. Surtout quand on gère des énigmes difficiles comme aujourd'hui.

Il l'examina comme s'il était confit.

— Cette énigme sur laquelle tu travaillais t'attirait malgré le travail supplémentaire et la colère qu'elle suscitait, non ?

La plupart des gens pouvaient la connaître depuis des années sans comprendre ça. Mais Roman l'avait vu dès le premier jour. Elle ne pouvait s'empêcher de repenser à ce qu'il avait dit à propos du dernier gars avec qui elle était sortie et qui ne la comprenait pas. Contrairement à lui.

— Je ne suis pas du tout contente pour l'attaque, bien sûr, mais trouver comment contrecarrer les criminels est toujours intéressant. C'est en partie pour ça que j'ai décidé de me concentrer sur la sécurité numérique plutôt

que de créer d'autres types de logiciels. Ça, et le fait que je veux que tout le monde se sente en sécurité quand ils sont en ligne.

Quelque part dans la conversation, elle réalisa qu'elle ne faisait pas du très bon travail pour tenter de le séduire, pour qu'il enfreigne ses règles en tant que garde du corps. Elle aurait dû parler de tout sauf de ses applications. Si seulement ses cousines étaient là pour lui rafraîchir la mémoire sur les techniques de flirt qu'elles lui avaient apprises toutes ses années auparavant.

Que lui avaient-elles dit ? *Penche-toi en avant, puis flatte-le.* Et si ça ne fonctionnait pas, *prétends qu'il y a quelque chose près de sa bouche et aide-le à le nettoyer.*

En rapprochant sa chaise, elle regarda Roman dans les yeux.

— Je sais que ça doit te surprendre, mais je me sens vraiment en sécurité avec toi.

Elle avait voulu le dire par simple flatterie, mais dès que les mots étaient sortis de sa bouche, elle s'était rendu compte qu'elle les pensait. Elle n'avait toujours pas besoin d'un garde du corps, mais ça ne voulait pas dire qu'elle ne se sentait pas encore plus en sécurité quand il était dans les parages.

Il ne dit rien pendant un long moment. Enfin, il répondit.

— J'en suis heureux.

L'instant resta en suspens entre eux, lourd des étincelles qu'elle se disait vouloir créer pour que son plan soit un succès intégral afin qu'il démissionne. Mais ça ne semblait plus être un plan.

Non, la chaleur entre eux semblait *réelle*.

Assez pour qu'elle lève la main pour toucher sa joue, et pas parce qu'il y avait quelque chose à essuyer. Quand le bout de ses doigts entra en contact avec sa chaude peau bronzée, elle était à deux doigts de l'embrasser.

Avant qu'elle puisse le faire, il recula sa chaise et se leva.

— Si tu as terminé, nous devrions aller à ta réunion.

De la déception résonna en elle devant la façon dont il avait bondi loin d'elle. Même s'il avait raison. Sa fausse séduction devait mener à un baiser, mais pas à un véritable baiser.

Il venait tout juste de sauver son plan.

— Bien.

Elle s'éloigna de la table aussi.

— Allons-y.

Elle se força à sourire à Jerry et son équipe d'adolescents.

— Merci pour la super pizza.

— J'espère vous revoir tous les deux bientôt.

Elle hocha la tête en gardant un sourire figé.

— Au revoir.

Roman resta en arrière quelques instants, le temps que Jerry lui dise quelque chose à voix basse. Quand il leur héla un taxi, son visage était redevenu tempétueux. Et la vérité tordait tout autant les tripes de Suzanne.

Bien qu'elle n'eût nullement l'intention de tomber amoureuse d'un garde du corps dont elle ne voulait pas depuis le départ, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si elle avait autant le contrôle de la situation qu'elle le pensait au départ.

CHAPITRE SEPT

Ne la laisse pas filer, Roman. Elle est parfaite pour toi.

Jerry était-il fou de lui dire ça au moment où ils quittaient le restaurant ? De toute évidence, il avait regardé le joli visage de Suzanne et avait perdu l'esprit.

Ne pouvait-il pas voir qu'elle était hors d'atteinte ? Et pas parce qu'elle était trop intelligente et avait trop de succès pour lui, dont le seul refuge avait été de venir travailler dans cette pizzeria. Suzanne méritait un homme qui lui offrirait une relation sérieuse. Un homme qui aurait grandi en connaissant l'amour de ses deux parents et auprès de qui il serait heureux.

Roman ne serait jamais cet homme.

Cette constatation n'aurait pas dû avoir tant d'importance. Il était son garde du corps, pas un rendez-vous à l'aveugle arrangé par ses frères. Mais après avoir passé toute la journée en étant chaque fois plus impressionné par elle en sa compagnie – et ce, pour la première fois depuis longtemps –, il aurait aimé que les choses soient différentes. Qu'il soit différent.

À trente-six ans, Roman était assez âgé pour être brutalement honnête sur ce qu'il était. Il avait profité de la compagnie de nombreuses femmes. Mais il n'avait jamais laissé les choses devenir sérieuses avec aucune d'elles. Les hommes Huson ne le faisait jamais. Pas après avoir vu son père commettre l'erreur de tomber amoureux d'une employée de bureau, qui lui avait mené la vie dure jusqu'à donner naissance à Roman, avant de se lasser, le tromper et partir. Tommy Huson ne perdait jamais une occasion de rabattre ces faits à la maison et il insistait pour que son fils ne commette jamais la même erreur. Roman avait fait d'autres erreurs au cours de ses trente dernières années, mais faire confiance à une femme avec son cœur n'en était pas une.

Leur trajet en taxi se fit dans le silence puisque Suzanne semblait aussi troublée. Il aimait parler avec elle plus qu'avec n'importe quelle femme, mais ce silence était mieux. Plus sûr. Pour tous les deux.

Ils arrivèrent rapidement à l'appartement de Drake.

— Rappelle-moi, c'est une réunion pour quoi ?

— Rosa a récemment lancé une fondation pour se battre contre le harcèlement en ligne et je l'aide sur mon temps libre.

— Temps libre ?

Il en rit presque quand elle dit ces mots.

— Tu en as ?

Après avoir passé une seule journée avec elle, il pouvait voir comme son emploi du temps était chargé. Pas étonnant que ses frères voulaient quelqu'un pour s'occuper d'elle. Roman n'était pas certain qu'elle prenne le temps de prendre soin de sa personne, du moins pas quand les autres avaient besoin d'elle.

La porte s'ouvrit avant qu'elle puisse répondre, et elle fut attirée dans une accolade.

— Je suis désolée, je suis en retard, Rosa.

Bien sûr, il reconnut la femme serrant Suzanne dans ses bras. Rosalind Bouchard était sans conteste la plus célèbre des stars de télé-réalité au monde. Il avait entendu dire qu'elle avait récemment quitté cette industrie – il supposait que cela avait quelque chose à voir avec le scandale des photos d'elle, nue. Il ne savait pas grand-chose sur elle mis à part les grands titres qui s'affichaient sur Internet, mais il ressentait de la compassion pour toutes les personnes traversant ce genre d'exposition non voulue.

Il ne savait que trop bien ce que ça faisait d'avoir une personne malhonnête profitant de soi pour son propre profit – surtout quand c'était la dernière chose qu'on voulait.

— Je suis contente que tu aies pu nous trouver une place dans ton emploi du temps, Suz.

Rosa tint Suzanne à bout de bras.

— Tu es magnifique dans cette robe. Tu as un rendez-vous plus tard dans la soirée ?

— Un rendez-vous ? C'est quoi ? plaisanta Suzanne, mais il connaissait maintenant assez bien les différents tons de sa voix pour sentir la pointe de tristesses derrière ce trait d'humour tandis qu'elle parlait de son célibat.

Rosa le remarqua soudainement.

— Oh, bonsoir !

— Rosa, voici Roman.

Avant que l'autre femme puisse faire de fausses présomptions, Suzanne ajouta :

— C'est mon garde du corps. Je suis certaine que Drake t'a raconté ce qu'ils ont fait dans mon dos, non ?

— Oui, et j'étais très en colère contre lui.

Elle se renfrogna.

— J'ai dit à Drake qu'ils n'auraient pas dû embaucher un garde du corps sans ta permission.

— Je suis d'accord. Mais comme tu peux le voir... ce qui est fait est fait, ajouta Suzanne en montrant Roman d'un signe de tête.

— Tu es beaucoup plus gentille que ce que je m'étais imaginé, mentionna Rosa.

Elle se tourna à nouveau vers Roman.

— Dans tous les cas, je suis enchantée de faire ta connaissance. Entrez et mettez-vous à l'aise. Il y a beaucoup à manger et à boire. Laissez-moi vous présenter tout le monde.

Cinq minutes plus tard, Roman avait mémorisé une autre demi-douzaine de noms et de visages. Il s'assurerait de vérifier tous leurs antécédents ce soir pour être certain qu'aucun d'eux n'était une menace potentielle pour Suzanne.

Drake ne perdit pas de temps pour l'emmener dans la véranda pour lui parler en privé. Roman s'assura de se tenir à un endroit où il pouvait voir directement Suzanne.

— Alors, comment ça se passe avec Suz ? Puisque tu es toujours là à la fin de ton premier jour, ça doit vouloir dire quelque chose.

— Elle n'est pas contente que je sois dans les parages, mais elle a été si occupée aujourd'hui que je ne pense pas qu'elle ait eu le temps de faire quoi que ce soit pour se débarrasser de moi.

— Elle est plus intelligente que nous tous ensemble, dit Drake de toute évidence très fier de sa sœur.

— Je ne veux pas t'offenser toi ou tes frères, mais je suis d'accord avec toi sur ce point, répondit Roman. Je n'ai jamais vu l'esprit de quelqu'un aller aussi vite. Ses collègues sont continuellement en train de courir pour la rattraper.

— Je ne suis pas trop dans les ordinateurs, mais les choses sur lesquelles elle travaille sont vraiment intéressantes, non ?

— Oui. Tout le monde dans son entreprise est jeune, énergique et intrépide. Ta sœur l'est encore plus.

C'était pourquoi Roman avait besoin que Drake sache quelque chose.

— Il y a eu une nouvelle attaque sur ses serveurs cet après-midi. Une grosse, d'après ce que j'ai compris.

En marmonnant un juron, Drake se retourna pour regarder sa sœur avec inquiétude. Elle était déjà en train de faire des planifications avec les autres autour de la table basse.

— Je présume que puisqu'elle est là, elle a déjà réglé le problème.

— Oui.

— Je sais qu'elle est convaincue que c'est seulement un truc sans importance, probablement en provenance d'une des entreprises dont elle refuse les offres de rachat...

— Ne t'inquiète pas, le rassura Roman. Même si elle considère ces attaques sur ses serveurs plus comme un défi qu'autre chose, tu peux dire à Alec et Harry que je n'irai nulle part tant que nous ne serons pas allés au fond des choses. Je ne laisserai rien lui arriver.

Drake sembla peser ses mots pendant quelques instants.

— Alec dit que tu es le meilleur.

— En effet.

Roman n'était peut-être pas fier de certaines choses qu'il avait faites dans sa vie, mais il l'était de la manière dont il dirigeait son entreprise. Personne n'avait jamais été blessé sous sa garde. Personne ne le serait jamais.

— Je te promets qu'elle sera en sécurité avec moi.

* * *

Quand ils quittèrent l'appartement de Drake et Rosa, Suzanne était bien trop épuisée pour ne serait-ce que songer à poursuivre son rôle sexy. Elle ne prit même pas la peine de remettre ses chaussures, elle les portait à la main tout en tâchant de rester éveillée assez longtemps afin d'entrer dans le taxi.

Elle se blottit sur le siège de la voiture en frottant ses pieds et en bâillant.

— J'ai une réunion à six heures trente demain matin, alors je vais partir une heure avant.

— Est-ce que tu fais toujours les choses aussi vite ?

Ses yeux s'étaient refermés et elle n'avait pas eu la force de les rouvrir pour répondre :

— Tu veux dire la vitesse d'un paresseux ?

Elle n'entendit pas sa réplique ni ne se souvint du reste du trajet en taxi. Elle se réveilla seulement avec la main de Roman sur son bras.

— On est à la maison.

Des années plus tôt, elle avait appris à faire des petites siestes au cours de ses journées interminables. Elle venait de toute évidence de le faire dans le taxi. Cela lui prenait toujours une bonne minute pour se réveiller complètement. Elle était très contente que Roman soit là pour l'aider à sortir de la voiture et entrer dans le hall de son immeuble, la main posée sur le bas de son dos pour s'assurer qu'elle garde le cap dans son état de somnolence.

C'était un peu étrange de rentrer à la maison avec Roman comme ça. Ce n'était pas comme se faire raccompagner après un rendez-vous. Mais pas non plus comme si c'était seulement quelqu'un qui travaillait pour elle. Dans tous les cas, elle était trop fatiguée pour trouver du sens à ses sentiments pour le moment.

Alors qu'ils montaient dans l'ascenseur, elle dit :

— T'avoir avec moi aujourd'hui n'était pas aussi mal que je le pensais.

Elle était de toute évidence trop fatiguée pour garder sa bouche fermée aussi.

L'écho de son rire inattendu la traversa comme si elle avait pris une gorgée de bon vin. Comme la veille, il vérifia rapidement son appartement. Mais contrairement à la nuit précédente, elle n'était pas irritée. Une part d'elle espérait même qu'il reste un peu plus longtemps.

— Bonne nuit, Suzanne.

La manière dont sa voix prononçait son nom lui donna la même impression que son rire plus tôt, une grande vague de chaleur.

— Je t'attendrai ici demain matin.

— Tu es sûr que cinq heures trente ce n'est pas trop tôt pour toi ?

— Je serai là quand tu auras besoin de moi.

Elle comprenait qu'en tant que garde du corps, il devait dire ça. Mais une partie secrète en elle ne pouvait s'empêcher d'espérer que ça voulait dire plus. Sa famille avait toujours été là pour elle, peu importe la situation,

mais aucun des hommes avec qui elle était sortie n'avait voulu franchir le pas comme ça avec elle.

Il attendit dans le couloir, près de sa porte, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée. Après avoir posé son sac sur l'îlot de la cuisine et laissé tomber ses chaussures sur le sol, elle se dirigea tout de suite vers le canapé du salon. Le lit était bien trop loin.

Elle s'était endormie dans le taxi seulement parce qu'elle savait que Roman ne laisserait rien lui arriver sous sa garde. Maintenant qu'elle était étendue sur le canapé, toujours vêtu de sa robe violette, son esprit dérivait vers le moment dans la pizzeria où ils avaient été si proches qu'elle avait pu sentir sa chaleur irradier jusqu'à elle.

Quand elle avait touché son visage, ses yeux étaient devenus si sombres. Si sexy. Si intenses. Elle aurait pu parier qu'il l'aurait embrassée à cet instant – il semblait vouloir dévorer sa bouche autant qu'elle désirait qu'il le fasse. Mais le contrôle qu'il avait sur lui-même était trop bon, trop solide et l'instant était passé.

Elle avait perdu sa chance de mettre le point final à son plan ce soir. Mais c'était plus le fait de ne pas avoir eu la chance de sentir la caresse de ses lèvres sur les siennes qui la chagrinait.

Si elle avait été moins fatiguée, cette réalisation l'aurait secouée jusqu'au plus profond d'elle-même. Cela aurait dû la réveiller afin qu'elle mette en place un meilleur plan pour qu'il démissionne bientôt. Parce qu'elle ressentait pour Roman était fou. Et Suzanne n'avait jamais de sentiments fous pour les hommes. Après tout, après ce qui était arrivé à ses parents, quand leurs folles émotions avaient emporté le meilleur d'eux-mêmes. Sa mère s'était tuée et son père était devenu un reclus.

Mais avec toutes ses défenses tombées ce soir, Suzanne n'avait plus l'énergie de penser clairement à l'idée de se protéger d'un homme qui lui faisait ressentir tellement de choses confuses, torrides et conflictuelles. Tout ce qu'elle pouvait faire était de se laisser aller au sommeil en rêvant de ses baisers.

CHAPITRE HUIT

— Bonjour, Suzanne.

Elle s'était réveillée plus qu'horri  e par les rêves qu'elle avait faits à propos de Roman. Tous aussi torrides et acrobatiques que ceux de la nuit précédente... Mais il y avait aussi des émotions maintenant. Dans son rêve, ce n'était pas seulement un coup d'un soir. Ils avaient une *relation*.

Maintenant, tout ce dont elle avait besoin était d'entendre le vrombissement dans sa voix en prononçant son nom pour qu'elle sente de la chaleur la traverser.

Rassembler l'énergie nécessaire pour entrer dans la deuxième journée de son plan de maître pour le pousser à démissionner s'était avéré plus difficile qu'elle ne l'avait prévu. Ce n'était pas seulement à cause des longues heures qu'elle avait fait la veille. Elle était habituée à avoir ce genre d'emploi du temps.

Non, c'est seulement qu'elle n'avait pas le cœur à jouer la séductrice encore une fois. Elle était habituée à être elle-même, pas à faire semblant. C'est pourquoi elle trouva à peine la force de mettre une autre tenue sexy ce matin-là, alors que son t-shirt et ses jeans si confortables lui faisaient de l'œil.

Pourtant, même si la robe blanche aux fines rayures rouges n'était pas aussi près du corps ni aussi courte que celle de la veille, elle avait eu assez de volonté pour se forcer à mettre des talons. Sur des chaussures plates, elle pourrait filer à droite et à gauche comme elle le faisait habituellement, sans avoir à penser à son sex-appeal. En talon, elle aurait au moins un d  hanch   séduisant en marchant.

Et elle devait s'en tenir à son plan, *merde*. Peu importe comme elle aimait voir Roman dès le réveil... Et juste avant d'aller dormir.

Sachant qu'être à cran et bougon ne l'aiderait pas à atteindre son objectif, elle se força à sourire quand ils entrèrent dans l'ascenseur.

— Es-tu une personne du matin ?

— Non.

Sa réponse concise et venant du cœur la fit rire. Franchement, c'était un soulagement de le laisser l'envahir. Peut-être qu'elle pourrait se détendre ce matin, ça pourrait l'aider à faire avancer les choses dans la direction voulue plus tard. Parce qu'elle avait besoin qu'il franchisse la ligne avec un baiser...

— Tu aurais pu me faire croire le contraire, répliqua-t-elle avec un rire dans la voix. Alec tape toujours du pied et est de mauvaise humeur pendant quelques heures quand on le réveille trop tôt. Alors que tu es assez agréable ce matin.

— Je n'ai jamais entendu quiconque parler d'Alec Sullivan en mentionnant sa mauvaise humeur auparavant, commenta Roman sèchement quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et qu'ils traversèrent le hall pour attraper un taxi et se rendre à son bureau. Je n'ai jamais entendu quelqu'un vivre assez longtemps pour le faire, du moins.

— Mon frère met beaucoup d'efforts à projeter une image de quelqu'un d'intimidant, dit-elle, mais la vérité c'est qu'en dessous, c'est un gros nounours.

— Un gros nounours ?

Elle pouvait voir que Roman essayait de ne pas rire.

— Si tu le dis.

— Fais-moi confiance, Alec peut jouer le rôle du coureur de jupons à la perfection, mais quand il va enfin tomber amoureux, il va devenir sentimental. Et ce sera *génial* de regarder sa chute.

Roman laissa enfin son sourire apparaître.

— Je connais pas mal de monde qui paierait cher pour voir ça.

Il était si beau quand il souriait que d'être seulement assise près de lui dans le taxi la rendait toute chose. Franchement, si on ne le lui avait pas collé comme garde du corps contre sa volonté, elle lui aurait fait sa fête quand il voulait. Surtout que ça faisait longtemps qu'elle n'avait rien fait. *Une femme a des besoins après tout*. Quelques fois par le passé elle avait couché avec un homme qu'elle connaissait, dans une autre entreprise, au cours d'une conférence, pour avoir sa dose. Aujourd'hui, cette pensée lui faisait plisser le nez. Elle ne voulait personne d'autre. Elle voulait Ro...

Mon Dieu. *Non*.

Bientôt, si elle jouait bien son jeu, Roman allait démissionner. Et ensuite, elle serait à nouveau seule, sans avoir quiconque à l'attendre devant

sa porte tous les matins. Personne avec qui rire de ses frères. Personne avec des muscles à regarder du coin de l'œil au cours de la journée. Personne à exciter en portant les robes sexy et les talons dont ses cousines avaient rempli ses placards au fil des ans. Personne pour lui dire d'aller manger plutôt que d'aller directement à sa réunion suivante. Personne avec qui courir quand elle devait se vider la tête après une matinée de travail intense. Personne pour l'entourer de ses bras quand c'était tout ce dont elle avait besoin.

D'accord, alors peut-être que son départ ne semblait pas aussi bien quand on regardait les choses sous cet angle. Néanmoins, elle connaissait toutes les raisons pour continuer. Non seulement elle n'avait pas besoin d'un garde du corps et ne pouvait pas laisser ses frères gagner, mais aussi parce qu'elle avait toujours mis un point d'honneur à garder ses relations avec les hommes claires, nettes et sereines – tout le contraire de la relation destructrice de ses parents.

Mais Roman touchait Suzanne d'une façon qui lui était jusqu'alors inconnue. Il lui faisait ressentir des choses qu'elle n'avait jamais éprouvées auparavant. Alors elle ne pouvait le laisser rester ni prendre le risque de perdre le contrôle de ses émotions comme sa mère et son père l'avait fait ensemble. Ce qui voulait dire qu'elle devait se préparer à jouer la séductrice à nouveau.

Quand il s'agissait d'échanger sur des logiciels ou des projets de sécurité numérique, elle n'arrivait pas à faire taire son esprit. Mais essayer de trouver quoi dire pour être « sexy » lui donnait l'impression que son esprit était complètement vide.

Elle se serait moquée d'elle-même si elle n'était pas aussi irritée devant son incompetence. Mais avant qu'elle puisse rire – ou grogner – son téléphone sonna. Elle le sortit de son sac, et bien qu'elle ne connût pas le numéro, elle décrocha. Il n'y eut pas de réponse à l'autre bout du fil.

Elle savait déjà comment les choses allaient se passer au cours des prochaines heures. Un appel se transformerait en une centaine ou plus. Personne ne serait jamais à l'autre bout du fil et il n'y aurait pas de message non plus. Malheureusement, même son traceur le plus rapide n'avait pas eu de succès, parce que les numéros étaient générés de partout à travers le monde. Quand elle aurait rayé plus de choses sur sa liste des choses à faire

au travail, elle déploierait définitivement plus d'effort pour approfondir ce qu'il se cachait derrière les appels anonymes et les attaques des serveurs.

Même si elle avait déjà mis son téléphone sur vibreur, elle ne pouvait pas le ranger ou l'éteindre. Pas quand un salarié dans son entreprise – ou un membre de sa famille – pouvait essayer de la joindre en même temps, tandis que le flot de faux appels faisait rage.

— C'est ce dont parlaient tes frères ? demanda Roman d'une voix sombre.

Elle avait tant espéré que ça n'arrive pas pendant qu'il serait dans les parages. Mais puisque son téléphone vibrait comme un fou, elle répondit simplement :

— C'est agaçant, mais ce n'est pas dangereux.

Elle savait qu'elle était sur la défensive, mais elle ne voulait pas qu'il pense qu'une poignée d'appels arrivant les uns après les autres d'un numéro inconnu, signifiait qu'elle avait besoin d'un garde du corps.

— Le harcèlement commence souvent par de l'agacement, avant de monter en puissance.

Aucune trace de son rire venant de la conversation précédente ne persistait dans sa voix.

— Surtout quand la cible ne répond pas comme le voudrait le harceleur.

Elle ne prit pas la peine de cacher ses yeux levés au ciel.

— Je n'ai pas de harceleur. Je te l'ai dit, mon secteur est très compétitif. Et on ne joue pas tous selon les mêmes règles.

— Tu ne jouerais jamais selon ces règles.

— Non, lui accorda-t-elle. Et ce n'est pas parce que je suis une femme.

— Je n'ai jamais parlé de ton sexe. Je parle du fait que tu as créé une entreprise qui fait l'envie de tous, dans le monde de la technologie. Je parle de qui tu es.

La manière dont il dit cela l'interrompit. À l'entendre, il pensait l'avoir cernée. Et elle aimait le fait que Roman la comprenne – la véritable elle – un peu trop bien.

— Ce n'est pas parce que j'emprunte le droit chemin avec mon entreprise que je suis naïve avec ceux qui voguent entre la ligne du bien et du mal. Ils ne me font pas peur. Leurs tactiques sont seulement un nouveau défi à relever.

— Comment vas-tu t'y prendre pour celui-là ?

Elle n'aimait pas la réponse qu'elle s'apprêtait à donner, mais puisque c'était la vérité, elle la donna quand même.

— J'ai été tellement occupée avec le nouveau produit que je ne lui ai pas encore prêté attention.

— Et maintenant que le lancement du produit se poursuit tout seul ?

— Si ça devient un plus gros problème, je le mettrais en haut de la liste des priorités.

— À quel point le problème doit-il être gros pour être sur ta liste des priorités, Suzanne ?

Ses paroles étaient faussement calmes et douces. Mais elle savait à quoi s'en tenir. Elle avait appris il y a longtemps, en grandissant tout en étant la seule fille dans une maison d'hommes, à lire entre les lignes.

— Je sais que ton travail est de regarder dans tous les coins pour trouver le pire, répondit-elle d'un ton tout aussi faussement calme, mais jusqu'à ce que je trouve une preuve que je suis personnellement en danger, je vais laisser les choses telles quelles.

— Et si la preuve du problème était un couteau ou une balle ?

Elle ne put contenir sa surprise.

— Tu rigoles, hein ?

— J'aimerais bien.

— Mes serveurs et mon téléphone sont les seules choses qui ont subi des attaques. Pourquoi quelqu'un s'en prendrait personnellement à moi quand ce n'est pas leur mode opératoire ?

— C'est à toi de me le dire. Après tout, c'est toi qui as créé une des plus grandes entreprises de sécurité numérique. Je fais seulement la même chose de mon côté. Faire tout ce qui est en mon pouvoir pour te garder physiquement en sécurité, peu importe ce qu'il se passe.

Il était trop tôt le matin pour avoir ce genre de conversations, surtout qu'elle n'avait pas assez dormi la veille. D'autant plus qu'elle avait eu des rêves torrides et romantiques avec lui. Heureusement, le taxi se gara devant son bureau un instant plus tard.

Pourtant, quand ils entrèrent en silence, elle ne pouvait nier que ses questions l'avaient touchée d'une manière dont ses frères n'avaient pas su le faire avec leur insistance. Avec Alec, Harry et Drake, elle avait toujours été capable de se raisonner en se disant qu'ils étaient hypersensibles parce qu'ils pensaient qu'ils devaient veiller sur elle.

Même s'ils avaient rempli la tête de Roman de leurs inquiétudes, son métier était de protéger les gens. Et il le faisait certainement très bien si Alec lui faisait confiance pour la protéger, elle. Ce qui voulait dire que le radar de Roman avait détecté du danger.

Un danger qu'il pensait réel.

Elle secoua la tête, forçant ses pensées ennuyantes à s'éloigner. Elle n'avait pas de temps pour ça aujourd'hui. Ou n'importe quel autre jour, d'ailleurs. Dieu merci elle avait sa réunion de six heures trente et tout le reste de son travail jusqu'au soir pour s'empêcher de ressasser tout ça.

Une chose était certaine, elle ne pouvait pas mettre en œuvre sa tentative de séduction pour le pousser à la démission maintenant. Non, aujourd'hui elle allait avoir besoin de toute son énergie pour ignorer les doutes dans sa tête.

Et pour oublier les sentiments qu'elle commençait à avoir pour Roman, qu'elle le veuille ou non ; surtout quand il montait la garde à moins de cinq mètres d'elle toute la journée.

* * *

Roman savait que Suzanne était en colère pour lui avoir fait voir la dure réalité de sa situation. Elle était l'une des personnes les plus positives qu'il ait rencontrées. Il détestait lui retirer sa foi en la nature humaine. Mais il ne pouvait pas non plus la laisser garder la tête dans le sable. Pas si ça voulait dire qu'elle serait blessée.

Sa matinée fut une répétition de la veille, enchaînant une réunion après l'autre. La seule différence était que son téléphone continuait de vibrer. Elle le donna à son assistante et demanda à Jeannie de regarder les appels dans l'éventualité où quelque chose d'important apparaissait parmi le flot de faux appels.

Cinq heures plus tard, son téléphone cessa enfin de sonner. Et c'est à ce moment-là que le sien commença – avec une flopée de messages venant de l'un de ses enquêteurs privés, contacté la veille.

Plutôt que d'aller au lit après avoir raccompagné Suzanne la veille, Roman avait mis des indics sur le dossier pour avoir les antécédents des personnes rencontrées dans les bureaux de Sécurité Sullivan et chez Rosa et

Drake. Il avait aussi vérifié les plus grands compétiteurs de Suzanne et avait également envoyé leurs noms à ses contacts.

Sortant son téléphone, il lut les messages. Pas une fois, mais deux.

Merde. Pourquoi Suzanne ne lui en avait-elle pas parlé ?

Il savait qu'elle ne voulait pas qu'il soit là, mais elle lui avait paru sincère. Il comprenait que les femmes mentaient, mais après avoir passé du temps avec elle, il avait voulu la croire différente.

Sa mâchoire se serra de plus en plus fort pendant qu'il attendait qu'elle termine sa réunion actuelle. Dès qu'elle eut raccroché après sa téléconférence et que Jeannie eut passé la tête pour lui dire qu'elle allait retenir les autres appels jusqu'au milieu de l'après-midi pour que Suzanne puisse aller déjeuner, Roman sortit de sa position dans le coin arrière de son bureau.

— J'aimerais te parler de quelque chose que je viens d'apprendre.

Elle avait les mains posées sur l'arrière de son cou pour faire disparaître les nœuds après autant de réunions à la chaîne. Il dut repousser l'envie de le lui masser lui-même.

— Quoi, maintenant ?

Au cours des cinq dernières heures, elle avait été infailliblement polie avec toutes les personnes avec qui elle travaillait, même avec les quelques personnes qui ne lui donnaient pas les résultats qu'elle espérait. Elle avait un don pour encourager tout en étant ferme, sans les élans de colère qui faisaient la réputation de certains PDG. Mais il savait qu'il l'agaçait à tous les niveaux par sa simple présence.

C'était dommage, mais il allait le faire encore plus après ce qu'il venait d'apprendre.

— Il semble que tu aies omis de me parler de quelque chose d'important ce matin quand nous parlions de la raison pour laquelle une personne pourrait s'en prendre à toi personnellement.

Elle semblait si confuse que ça en était presque comique. Sauf que rien dans sa situation ne l'était. Pas si elle était en danger.

— J'ai omis quelque chose ?

Elle retourna son fauteuil pour lui faire face.

— De quoi tu parles ?

— Craig Boylan.

Ses yeux s'écarquillèrent et son visage se colora un peu. De toute évidence, elle savait pourquoi il lui parlait de cet homme en particulier. Peu après la surprise, vint la colère.

— Tu fouines dans ma vie privée maintenant ?

— Je ne fouine pas, clarifia-t-il. Faire des recherches sur les personnes avec qui tu travailles fait partie de mon travail.

— Un travail que je ne t'ai jamais demandé de faire.

Bien qu'il ne pût argumenter sur ce point, il devait tout de même en savoir plus.

— Parle-moi de ton association avec Monsieur Boylan.

— Craig est inoffensif, dit-elle en agitant la main.

Roman fit un pas de plus en avant.

— Craig est le cofondateur de CP Systems, un des plus grands adversaires de Sécurité Sullivan.

Il marqua une pause pour qu'elle comprenne à quel point c'était mal de lui avoir caché délibérément cette information.

— Et un ex.

Mais elle ne semblait pas coupable le moins du monde. En fait, tout ce qu'il tira d'elle fut des yeux levés au ciel.

— Je n'appellerais pas une personne avec qui j'ai couché deux fois un « ex ».

La jalousie lui retourna l'esprit avant qu'il ne pût la réprimer.

— Il pourrait ne pas être d'accord.

— Bien sûr qu'il l'est. Cela n'avait pas plus d'importance pour lui que pour moi. Nous étions à une conférence. On avait un peu trop bu. Une chose en a amené une autre. Le matin suivant on a continué notre route chacun de notre côté.

Elle était si spontanée sur tout ça, comme si elle n'avait pas repensé à cet interlude depuis que ça s'était passé. Alors que Roman savait que le mec devait toujours en pincer pour elle. Qui ne le ferait pas ?

— Tu as été avec lui plus d'une fois.

Enfin, elle se leva de sa chaise et vint vers lui. Assez près pour voir ses pupilles légèrement dilatées.

— Je n'arrive pas à croire que tu m'interroges pour avoir des détails, lui lança-t-elle. Si je ne savais pas à quoi m'en tenir, je pourrais penser que tu es jaloux.

Elle portait un autre de ses ensembles, qui aurait être illégal : une robe sexy qui épousait sa poitrine et sa taille, tout en flottant autour de ses cuisses, avec des talons rouge pompier, la cerise sur le gâteau. Elle était belle à couper le souffle, mais quand ses yeux lançaient des flammes comme ça, il lui était difficile de ne pas se laisser aller au feu qui rugissait en lui.

Néanmoins, il ne pouvait pas lui laisser voir comme elle avait vu juste en parlant de jalousie. Il n'avait aucun droit de se préoccuper des personnes avec qui elle passait la nuit. Il n'était pas son petit ami. Il n'était qu'une aide rémunérée. Malheureusement, ces faits clairs et froids n'atténuaient en rien ses sentiments.

Ignorant délibérément son commentaire, il égalsa sa voix autant qu'il le put avec son parfum qui l'entraînait toujours plus loin.

— Tu n'entraveras le travail de personne ici.

D'après sa réaction quand il avait prononcé le nom du mec, il comprenait maintenant qu'elle ne pensait pas réellement avoir gardé des informations pour elle dans le taxi ce matin-là, quand il lui avait demandé qui pourrait être une menace personnelle. Elle croyait réellement que ce mec avec qui elle avait couché deux fois était inoffensif. S'il y avait la moindre chance que ce ne soit pas le cas, Roman devait le savoir.

— Aide-moi à faire le mien.

— Je peux déjà te dire que tu cours après le mauvais lièvre, mais pour que tu ne penses pas que je te cache la moindre chose : la seconde – et dernière – fois où Craig et moi avons couché, on était à SecureCom.

Il pouvait sentir la bravade dans ses paroles, la manière dont elle essayait de faire comme si de coucher avec un mec avec qui elle n'avait pas de sentiments était normal. Mais Roman savait d'expérience comme ça pouvait créer un vide.

— Puisqu'il n'avait pas fait grand cas de la première fois, j'ai décidé de recommencer.

Dans sa fureur, elle s'était rapprochée assez près pour que sa poitrine soit contre son torse. Il pouvait sentir comme elle était douce et parfaite. Mon Dieu, il avait su que son travail ne serait pas facile, mais il n'avait aucune idée à quel point.

— C'est assez détaillé pour toi ? Ou tu veux aussi les positions ? demanda-t-elle.

L'image de Suzanne entremêlée avec un autre homme le frappa avec violence. Cela lui vrillait les tripes, alors qu'il parvenait à peine à détourner le regard de ses lèvres rouges et pleines. Des lèvres qu'il se retenait de goûter, de justesse.

De dévorer.

— J'ai tout ce qu'il me faut pour le moment, dit-il en serrant les dents.

Roman n'arrivait pas à croire qu'il avait passé vingt ans à aiguiser son contrôle sur lui-même pour laisser une femme, belle et brillante, le dénouer comme si c'était une balle de laine.

— Alors, c'est bon à savoir, dit-elle avec une bonne dose de sarcasme. Dis-le-moi si tu changes d'avis et je serai ravie de te raconter la moindre chose que nous avons faite au cours de nos deux nuits ensemble.

D'après ce que Roman avait pu voir, Suzanne ne croyait pas trop aux disputes – elle penchait plutôt pour une approche calme et rationnelle pour démontrer son point de vue. Mais quand elle décidait d'entrer sur le ring, elle était sans pitié. Son respect pour elle monta encore d'un cran même si la jalousie continuait de lui dévorer les entrailles après son coup bien placé.

Pour le moment, toutefois, il devait éclaircir le brouillard rouge de son esprit pour établir un plan et s'assurer de garder Suzanne en sécurité quelques heures, le temps de donner la frousse de sa vie à Craig.

Et pourtant, en cet instant, il ne voyait rien d'autre à faire que de franchir les derniers centimètres entre eux, comment pouvait-il éviter de l'attirer dans ses bras et poser ses lèvres sur les siennes.

Il avait presque les mains sur elle – il était à *deux doigts* de l'embrasser – quand on frappa à la porte. Elle bondit hors de ses bras presque refermés sur elle à l'instant où il se força à faire un pas en arrière.

Ils furent tous les deux surpris d'entendre la voix de Harry.

— Salut, Suz. Je peux entrer ?

Il regarda Suzanne se reprendre pour ouvrir la porte à son frère sans avoir l'air d'être sur le point d'embrasser son garde du corps.

— Bien sûr que tu peux.

Elle afficha un sourire et lui ouvrit les bras.

— Quelle belle surprise !

Harry lui rendit son accolade, mais fronça les sourcils en regardant de plus près son ensemble. Il sembla particulièrement surpris par les chaussures.

— Tu es...

Il secoua la tête comme s'il n'arrivait pas à en croire ses yeux.

— Je ne t'ai jamais vu porter de...

— Ces vêtements sont dans mes placards depuis des années.

— Désolé.

Harry sembla voir qu'il la contrariait.

— Tu es très jolie, petite sœur. Seulement un peu plus chic que d'habitude.

Devant son expression à peine adoucie, il arrêta de s'enfoncer.

— J'espérais que tu pouvais te libérer pour le déjeuner. C'est possible ?

Elle lui fit un petit sourire.

— J'adorerais ça.

Son sourire s'effaça quand elle se tourna vers Roman.

— Tu peux me faire confiance pour partager un repas seule avec mon frère, non ?

— Bien sûr. Je vais sortir pendant que vous mangez.

Il regarda Harry.

— Ce serait génial si tu pouvais rester avec Suzanne jusqu'à mon retour.

La bouche de Suzanne forma une ligne dure – tout en était toujours superbe.

— Je n'ai pas besoin d'une nounou.

— Je ne suis pas seulement venu pour manger, dit Harry cherchant de toute évidence à apaiser les choses avec sa sœur adorée. J'ai aussi besoin d'avoir ton point de vue sur une nouvelle recherche. Je voudrais trouver le meilleur moyen de la présenter à mes étudiants. Tu sembles toujours avoir le chic pour les comprendre.

Semblant un peu soulagée que son frère ait besoin de ses conseils, elle lui prit le bras et s'éloigna de Roman sans prendre le temps de lui jeter un regard.

CHAPITRE NEUF

— J’allais te demander comment ça se passe avec Roman, commença Harry en se dirigeant vers la cafétéria de son entreprise, mais d’après l’échange que je viens de voir, il semble que j’ai déjà ma réponse.

— C’est assez moche qu’il pense être responsable de ma sécurité, répondit Suzanne toujours fulminante, comme si je ne pouvais pas m’occuper de moi-même, mais maintenant il plonge dans...

Elle ravala le reste de sa phrase quand plusieurs de ses employés vinrent dire bonjour à Harry. Ses frères faisaient toujours sensation dans ses bureaux, en partie parce qu’ils étaient gentils avec tout le monde aux fêtes d’entreprise – mais elle soupçonnait que c’était principalement parce qu’ils étaient aussi très beaux. Heureusement, ses frères savaient qu’ils ne devaient pas sortir avec une personne de son personnel. Peu de choses pouvaient faire plus de dégâts que Alec ou Harry brisant le cœur d’une de ses ingénieures.

Passant devant le bar à sushis et à salades, elle se dirigea tout de suite vers les burgers et les frites. Habituellement, elle mangeait plus sainement, mais après son épreuve de force avec Roman – une confrontation qu’elle était certaine d’avoir perdue – elle devait noyer son irritation dans une assiette pleine de graisse.

Quand elle et Harry eurent leur nourriture sur leur plateau respectif, elle suggéra qu’ils retournent manger dans son bureau. Habituellement, ils mangeaient ici avec tout le monde, mais elle avait peur de ne pas pouvoir parler à voix basse en parlant de Roman.

Personne n’avait jamais mis à mal sa maîtrise sur elle comme il le faisait. Dès la soirée de leur rencontre, il l’avait rendue complètement folle. Le seul bon côté, pensa-t-elle en esquissant un sourire diabolique, c’était qu’elle était certaine de le rendre aussi fou.

De retour dans son bureau, Suzanne et Harry s’assirent à la table en verre dans le coin près de la fenêtre... après l’avoir débarrassé des ordinateurs, tablettes et téléphones qui y avaient élu résidence.

Harry, qui pouvait manger à peu près tout ce qu'il voulait sans prendre un gramme grâce aux joutes et à l'escrime qu'il aimait tant, plongea dans sa nourriture. Suzanne, d'un autre côté, ne pouvait rien manger pour le moment. Pas quand son estomac était toujours retourné face à l'attitude de Roman.

Pas quand elle était toujours bouleversée par son propre comportement.

Parce que même si elle était furieuse contre lui de l'avoir accusée de lui avoir caché une passade avec Craig, elle avait eu envie de l'embrasser.

— Dans quoi Roman fouille-t-il ? demanda Harry.

Elle se leva et commença à faire les cent pas.

— Ma vie privée.

Elle n'avait pas voulu cracher les mots à son frère. Bien que ce fût en partie sa faute si Roman était dans les parages.

Quand une pointe de douleur la frappa à la pensée de la non-présence de Roman, elle se mit encore plus en colère. Cela ne lui ressemblait pas de parler pour ne rien dire à propos d'un homme ou d'être aussi insipide. Ni de briser sa règle numéro un concernant les hommes. Elle s'était promis de les suivre dès qu'elle avait été en âge de comprendre combien le mariage de ses parents avait été destructeur.

Elle s'assurait toujours que les hommes avec qui elle sortait soient toujours dans la même catégorie. Beaux, amusants et intelligents, bien sûr, mais aussi attentifs à ne pas la brusquer pour aller trop loin trop vite. Les hommes avec qui elle avait été étaient respectueux de son désir d'avancer dans la relation à un rythme lent, soigné et civilisé.

Alors que les étincelles volant entre elle et Roman étaient presque primitives. Téméraires. Sauvages. Toutes sortes d'émotions qui avaient réduit ses parents en miettes.

— Dans quelle partie de ta vie privée fouille-t-il ?

Son ton était doux, un trait typique de Harry.

Elle n'avait pas dit à ses frères qu'elle avait couché avec un des fondateurs de CP Systems. Ce n'était pas une chose qu'elle voulait révéler à qui que ce soit. Maintenant, toutefois, elle détestait le sentiment de le leur cacher délibérément. N'était-ce pas ce que Roman avait insinué plus tôt ? Qu'elle aurait dû divulguer cette information quand ils avaient parlé de quiconque pouvant désirer lui faire du mal ? Il semblait tellement en colère. Si méfiant.

C'était dur de le voir la regarder comme ça. Plus que ça aurait dû l'être, surtout que leur relation devait être celle d'un garde du corps et de sa cliente. Elle était en plus supposée mettre en place un plan pour le pousser à démissionner et la laisser vivre sa vie comme elle le faisait avant lui. Avant que tout ce qu'elle ressentait soit électrique, chaud et...

Elle recommençait. Elle se laissait aller à des pensées et sentiments conflictuels concernant Roman. Elle força son attention à revenir à la question de son frère.

— Il a commencé à faire des recherches d'antécédents sur toutes les personnes avec qui je suis en contact. Et il a une idée folle à propos d'un gars avec qui...

Elle s'interrompt pour chercher le bon mot.

— ... je suis sortie, pouvant être à l'origine de mes problèmes.

— Quelqu'un avec qui tu es sorti ?

Harry ressassa ça.

— Qu'est-ce qui fait croire à Roman que ça puisse être personnel ?

Elle regarda le parc par la fenêtre. C'était une superbe journée. Le ciel était bleu, les arbres en feuilles et bien verts, les fleurs en pleine floraison. Si seulement elle pouvait être dehors pour courir plutôt qu'enfermée ici dans son bureau avec son frère, en ayant la conversation la plus humiliante de sa vie.

— J'étais...

Comment cela pouvait-il être aussi difficile de trouver les mots ? Bien que Harry eût tendance à être le plus raisonnable de ses trois frères, il était assez protecteur pour qu'elle se méfie. Elle avait peur d'en dire trop. Mais puisqu'il n'y avait aucun moyen de dévier la conversation maintenant, elle se força à continuer.

— Intime.

Ils grimacèrent tous les deux et elle eut envie d'enfouir son visage dans ses mains pour se cacher quand elle termina.

— Avec un des fondateurs de CP Systems.

Harry laissa tomber sa fourchette dans son assiette.

— Merde, Suz.

Il semblait presque aussi en colère que Roman.

— Comment peux-tu mentionner ça seulement maintenant ?

— Parce que, dit-elle sans pouvoir retenir un froncement de sourcils, comme je l'ai dit à Roman, Craig ne me ferait jamais de mal. Fais-moi confiance, même s'il n'avait pas aimé que je mette un terme à cette « relation » après nos deux moments passés ensemble, ce qui n'est pas le cas, il n'aurait pas ce qu'il faut pour ça.

Harry s'éloigna de la table et se dirigea vers elle près de la fenêtre.

— Je te fais confiance, Suz. C'est notre cas à tous, mais même de bonnes personnes peuvent faire des choses folles quand leur égo est anéanti.

— Ce n'est pas ce que j'ai fait. Ce n'était rien de sérieux.

— Ça ne l'était peut-être pas pour toi, mais si ça l'était pour lui ?

Suzanne se savait bornée parfois, mais elle essayait toujours de s'assurer que ça ne la mène pas aux abords de la stupidité juste pour faire valoir son point de vue. Quand Roman avait suggéré que Craig ait pu être plus en colère qu'il ne le paraissait à l'idée de la « perdre », elle avait repoussé cette idée d'un bloc. Mais maintenant que Harry disait la même chose...

Elle avait finalement accepté l'idée qu'elle portait peut-être des œillères concernant Craig. Peut-être qu'elle devrait le contacter pour s'assurer que tout allait bien entre eux, comme elle le pensait.

Oui, décida-t-elle, cette approche avait du sens. Et quand elle aurait confirmé que Craig n'était pas un problème, elle s'assurerait que Roman comprenne que le reste de sa vie privée était intouchable.

— D'accord, dit-elle en se tournant vers Harry, j'admets que tu m'as fait réfléchir. Je te promets d'étudier de plus près cette possibilité.

Mais Harry ne semblait pas content.

— Tu devrais peut-être laisser Roman s'en charger, Suz.

— Non.

Elle ne fléchirait pas sur ce point.

— Je ne vais pas marcher sur des œufs pour qui que ce soit. Si j'ai fait du mal à quelqu'un, je serai celle qui ira demander ce que j'ai pu faire. Et ensuite, j'arrangerai les choses.

Harry sembla sur le point de lui donner un autre conseil non désiré. Mais il préféra ne rien faire.

— Soit prudente, d'accord ? On t'aime trop pour laisser quelque chose t'arriver.

— Je t’aime aussi. Je vous aime tous même si vous n’arrêtez pas de mettre votre nez dans ma vie.

— Drake et Alec seront contents d’apprendre que tu nous as pardonné.

— À toi et Drake, peut-être. Par contre Alec...

Elle se renfrogna.

— Tu n’as pas à me dire que c’est lui qui a organisé toute cette histoire de garde du corps. Je peux le deviner. Et je vais te le dire, je n’aime vraiment pas la manière dont ça chamboule ma vie.

— C’est si mauvais que ça d’avoir Roman dans les parages ?

Harry leva une main avant qu’elle puisse lui crier un *oui*.

— Laisse-moi te poser la question différemment. Au vu du temps passé avec lui, il semble avoir la tête sur les épaules. Et Alec ne se serait pas porté garant pour quelqu’un qu’il ne respecterait pas réellement. Nous sommes-nous trompés tous les deux ?

Parfois, elle détestait être juste. Peu importe comme elle était énervée contre Roman en cet instant – peu importe comme elle l’était pour ses sentiments tout à fait inacceptables pour lui – elle ne supporterait pas de mentir à son frère.

— Je suppose que la tête sur les épaules est une bonne expression.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Et aussi dure qu’un bloc de ciment, toujours là quand je travaille, pars courir ou quand je suis en famille.

— Il fait son travail en d’autres mots.

— Je suppose. C’est seulement...

Elle essaya de mettre ses émotions conflictuelles en mots.

— Je n’arrive pas à me concentrer quand il est là.

— Toi ?

Harry semblait extrêmement surpris.

— Tu perds ta concentration ?

— Tu ne t’imagines pas comme c’est difficile de faire les choses quand Roman te suit partout où tu vas. Il trouve toujours un moyen de m’agacer.

— C’est intéressant.

Réalisant qu’elle en avait trop dit, elle changea rapidement de sujet.

— Tu as des nouvelles de papa ?

Plutôt que de lui répondre, son frère posa doucement ses mains sur ses épaules et la dirigea vers la table.

— Je sais comme tes journées sont occupées ici. Assois-toi et mange avant que quelqu'un frappe à la porte pour que tu résolves ses problèmes.

Après qu'elle se fut assise et eut pris son burger, il continua à parler.

— Papa est très occupé ces derniers temps sur un projet de dernière minute qui vient de lui tomber sur les bras.

— Une nouvelle maison pour quelqu'un au lac ?

Elle prit une bouchée de son burger, et il était si bon qu'elle en prit une seconde avant d'avoir terminé la première.

— Il dit qu'il pourra nous en dire plus bientôt.

— Ça semble mystérieux.

— Papa l'est toujours.

Quand la mère de Suzanne s'était enlevé la vie trente ans plus tôt, William Sullivan s'était éloigné de ses quatre enfants. Très récemment, Suzanne et ses frères avaient appris que la tristesse persistante d'avoir perdu la femme de sa vie n'était pas la seule raison de son éloignement. Il s'avérait qu'il se blâmait lui-même – ainsi que l'amour obsessionnel qu'il avait manifesté à travers des centaines de peintures d'elle –, pour la mort de Lynn Sullivan.

Suzanne lui avait assuré que jamais en un millier d'années elle ne pourrait le blâmer pour le suicide de sa mère. Bien qu'elle ne fût pas certaine qu'il l'avait cru, ou qu'il pourrait un jour s'absoudre de sa culpabilité. Ils se rapprochaient lentement de la relation père-fille qu'elle avait toujours désirée.

— Et toi ?

Puisqu'elle venait tout juste de lui divulguer la chose la plus embarrassante au monde, elle voulait obtenir quelque chose de lui.

— Tu vois quelqu'un en ce moment ?

Les femmes se jetaient sur son frère si beau, mais aucune n'avait réussi à trouver le chemin de son cœur.

Il secoua la tête.

— Tu dois sûrement avoir des vues sur quelqu'un, non ?

— Non.

Elle aurait pris son refus pour argent comptant s'il ne l'avait pas dit aussi vite et fermement. Comme s'il essayait non seulement de la persuader qu'il n'était pas intéressé par une personne en particulier – mais de s'en convaincre aussi.

Dieu savait qu'elle ne comprenait cette situation que trop bien en ce moment...

Harry fut sauvé par des coups frappés à la porte.

— Entrez, cria Suzanne.

Elle devrait seulement continuer à gratter jusqu'à ce qu'elle trouve ce que son frère essayait de lui cacher.

— Je suis désolée de vous déranger tous les deux, dit Jeannie, mais j'ai Cinthia du Brésil sur la ligne une. Je sais que tu essaies de la joindre depuis un moment.

Harry s'assit sur le canapé et prit un des blocs-notes sur la table devant lui.

— Vas-y, prends l'appel, Suz. Je veux écrire quelques pensées pour une conférence que je vais bientôt donner. Et quand tu auras fini, j'aimerais toujours avoir ton avis sur la meilleure approche pour la nouvelle recherche dont je te parlais tout à l'heure.

Elle avait le sentiment qu'il n'avait pas réellement de problèmes méritant son aide – et ils savaient tous les deux qu'il pouvait prendre ses notes n'importe où ailleurs que sur le canapé de son bureau. Mais puisqu'il avait donné sa parole à Roman de veiller sur elle jusqu'à son retour, Harry n'irait nulle part pour le moment.

— Bien sûr, dit-elle en mangeant une dernière frite avant de prendre le téléphone et repousser Roman loin dans sa tête.

Malheureusement, même sans sa présence dans un coin de la pièce ou sans voir ses yeux bruns et intenses – et même si l'affaire en question demandait toute sa concentration – elle ne pouvait cesser de penser à lui.

Peu importe à quel point elle essayait.

CHAPITRE DIX

Roman couvrit les quelques pâtés de maisons le séparant du siège social de l'entreprise de Craig Boylan en un temps record. Il savait qu'il ne devait pas laisser ses émotions prendre le dessus. Les batailles étaient toujours mieux menées dans le calme.

Mais la seule pensée de Suzanne couchant avec un homme faisait bouillir son sang. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas utilisé ses poings pour faire du sport, mais en passant les brillantes portes noires de CP Systems, il les avait serrés.

Là où le hall de Suzanne était lumineux et accueillant par sa simplicité, celui-ci essayait réellement d'impressionner avec son marbre noir partout. Il était évident que ce mec essayait de compenser quelque chose.

Et pourtant, Suzanne avait couché avec lui.

Elle n'appartenait pas à Roman. Elle ne serait jamais sienne. Mais cela ne rendait pas l'idée qu'elle couche avec quelqu'un d'autre moins douloureuse.

— J'ai besoin de voir Craig Boylan, dit-il à la femme derrière la réception. Maintenant.

Troublée par sa demande sèche, la jeune femme ouvrit et referma la bouche à quelques reprises avant qu'un son puisse sortir.

— Je suis désolée, pouvez-vous me donner votre nom ?

— Roman Huson. Je travaille pour Suzanne Sullivan. À quel étage se trouve Monsieur Boylan ?

— Si vous voulez bien me donner un instant pour que j'appelle son assistante...

Mais Roman passait déjà le portail de sécurité et entraînait dans l'ascenseur. La réceptionniste courut vers la porte, mais elle se ferma devant son nez. Roman se dit que Craig serait au dernier étage. Un siège très décoré allait de pair avec un bureau au dernier étage. Tout comme être assez amer après avoir perdu Suzanne pour l'attaquer de façon technologique. Pour commencer, du moins.

La réceptionniste du rez-de-chaussée aurait certainement appelé le bureau de Craig avant que les portes de l'ascenseur ne s'ouvrent au dernier étage. Mais Roman n'allait pas se laisser arrêter par un homme de la sécurité en uniforme noir lui disant : « Je vais devoir vous escorter en bas, Monsieur Huson ».

Un regard rapide dit à Roman que l'homme en face de lui n'était pas un garde du corps. Il faisait seulement ses horaires de neuf heures à cinq heures et avait comme travail extrêmement ennuyant de s'assurer qu'aucun des employés ne vole quoi que ce soit.

Roman dépassa cet homme et se dirigea vers une femme aux airs sévères, dans la cinquantaine, qu'il supposa être l'assistante de Craig.

— Monsieur Boylan ne m'attend pas, mais je travaille pour Suzanne Sullivan et je dois parler de sa sécurité avec lui.

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à mademoiselle Sullivan ?

Elle semblait sincèrement inquiète.

— Va-t-elle bien ?

— Oui, et en tant que son garde du corps, je prévois de m'assurer que les choses restent ainsi.

Décidant qu'il avait donné assez de temps à l'assistante de Craig pour le prévenir de sa présence, il se dirigea vers les portes fermées, pas très loin du bureau de celle-ci.

— Craig.

Il y avait trois hommes dans le bureau, mais Roman déduisit immédiatement lequel était sa cible. Malheureusement, ce n'était pas le petit homme maigre. C'était celui que la plupart des femmes auraient qualifié de *grand, beau et ténébreux*.

— Je suis ici pour notre réunion.

Boylan hésita à peine avant de se tourner vers les autres hommes.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit-il avec un fort accent irlandais, j'apprécierais si nous pouvions poursuivre cette réunion plus tard cet après-midi.

Ils furent rapidement seuls avec les doubles portes fermées derrière eux.

— J'ai compris que vous travaillez pour Suzanne Sullivan.

Il avait le culot d'agir comme s'il ne savait pas pourquoi Roman était là.

— Y a-t-il une raison en particulier pour laquelle elle ne vient pas personnellement discuter du problème ?

Roman fit délibérément un pas menaçant en avant.

— Je suis ici en guise d'avertissement, duquel j'espère, vous serez assez intelligent pour en tenir compte.

Il fut une époque où il avait régulièrement utilisé sa taille et sa force pour bousculer les gens. Pour leur faire du mal. Mais même s'il avait beaucoup travaillé pour être différent et meilleur – se battant seulement quand c'était strictement nécessaire – dans des moments comme celui-là, il était plus que content d'être intimidant physiquement. Et il n'hésiterait pas à rouer ce mec de coups s'il devait en arriver là.

— Un avertissement ?

Le froncement de sourcils de Craig devint plus prononcé mais il eut la présence d'esprit d'avoir l'air un peu effrayé.

— Gardez vos distances avec Suzanne. Ne l'appellez pas. Ne pensez même pas à elle. Et gardez vos sales pattes loin de son entreprise.

Craig le fixa, sous le choc.

— Je peux voir que vous êtes en colère. Je ne sais seulement pas pourquoi.

Il secoua la tête.

— Je n'ai rien fait à Suzanne.

Roman s'avança si près du visage de Craig, que ce dernier n'eut d'autre choix que de lever la tête.

— Nous savons tous les deux ce que vous lui avez fait, gronda Roman. Vous ne méritez pas de toucher un cheveu de sa tête. Elle a peut-être fait l'erreur de coucher avec vous, mais je ne vais pas vous laisser la faire payer pour vous avoir laissé.

Le visage de l'homme devint rouge sous sa barbe parfaitement coupée.

— Vous êtes ici parce que nous avons couché ensemble deux fois ? Je pensais que vous aviez dit être son nouveau garde du corps, pas son petit ami.

Le sang de Roman battait fort à cause de sa jalousie, et il était si investi à l'idée de repousser toutes les menaces dirigées contre Suzanne, qu'il plaqua l'homme contre le mur.

— Vous allez me promettre tout de suite que vous la laisserez tranquille.

— C'est le cas, s'étouffa Craig. Je le fais.

— Vous avez bien raison. Elle a perdu assez de temps avec vos attaques.

— Des attaques ?

L'autre homme s'étouffa sur le mot.

— Quelles attaques ?

Quand Roman était jeune, son père lui avait appris à jouer des poings d'abord et à s'arrêter seulement quand son adversaire était complètement hors-jeu. Au cours des vingt dernières années, il s'était toujours assuré de s'arrêter et de penser clairement avant d'utiliser ses poings, surtout au travail. Mais il était si investi avec Suzanne qu'il ne parvenait pas du tout à penser clairement. Il n'avait pas voulu voir pendant tout son interrogatoire que Craig paraissait plus abasourdi et confus qu'en train de lui cacher des choses.

Baissant brusque les mains, Roman recula.

— Vous ne savez vraiment rien de ce qui lui arrive, hein ?

Posant une main sur sa gorge, Craig secoua la tête.

— Vraiment pas, mais je peux voir que ça doit être vraiment sérieux puisque vous pensiez devoir m'agresser dans mon propre bureau. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne peux pas vous le dire. Mais je tiens à m'excuser pour mon comportement. Je vois maintenant que j'ai fait de fausses hypothèses basées sur votre ancienne relation avec Suzanne.

— Je ne vais pas vous mentir, il y a eu une époque où j'attendais plus d'elle que quelques nuits ensemble. Beaucoup plus. Alors je comprends pourquoi vous êtes ici.

L'autre homme alla derrière son bureau et s'assit, étonnamment posé et maître de lui-même à nouveau.

— Mais peu importe ce qui lui arrive, je ne suis pas responsable.

Il pointa une photo encadrée de lui avec un bras entourant une jolie blonde, que Roman aurait dû remarquer auparavant.

Mon Dieu. Il avait réellement merdé sur ce coup. Suzanne était déjà furieuse contre lui quand il avait quitté son bureau. Quand il rentrerait et lui dirait où il avait été, elle serait complètement livide. Tant pis pour les efforts pour la convaincre que l'avoir en garde du corps n'aurait aucune incidence dans sa vie.

Il sortit une carte et la posa sur le bureau de Craig.

— Si vous pensez à quiconque pourrait lui vouloir du mal, j'aimerais avoir leur nom.

À cet instant, un autre homme passa la porte. Là où Craig avait une apparence un peu rude, l'autre homme était impeccable de la tête jusqu'à la pointe de ses chaussures polies valant au moins un millier de dollars.

— Craig, il y a un problème ? Éloïse a dit que tu avais un visiteur inattendu.

Roman pouvait entendre la pointe d'accent irlandais dans la voix de l'homme. D'après les recherches qu'il avait faites sur les antécédents des adversaires de Suzanne, il se souvenait que ces deux hommes s'étaient rencontrés à l'université en Irlande, avant de venir en Amérique pour faire fortune dans la technologie. Ils ne créaient pas seulement des logiciels de sécurité numérique, ils s'étaient aussi aventurés avec succès dans l'automatisation des maisons. Leurs unités étaient dans la plupart des maisons chic de la ville.

— Roman, dit Craig, je vous présente mon associé, Patrick O'Conner. Patrick, Roman travaille pour Suzanne Sullivan. Il avait des questions pour moi à propos de quelques conférences auxquelles Suzanne et moi avons assisté l'an dernier.

Patrick regarda Roman d'un air suspicieux, voulant de toute évidence poser plus de questions. Mais quand son téléphone sonna, peu importe qui appelait, c'était de toute évidence assez important pour qu'il parte prendre l'appel.

Quand Roman se retourna pour partir, il fut surpris d'entendre Craig dire :

— Hé, Roman. Si jamais j'ai besoin de quelqu'un pour veiller sur ma future épouse, je vous appellerai. Malgré les bleus que j'aurais certainement demain, j'apprécie le fait que vous fassiez tout ce qu'il faut pour protéger votre cliente.

Craig avait raison. Roman ferait tout ce qu'il fallait pour protéger Suzanne. Et pas seulement parce qu'elle était sa cliente.

Mais parce que, malgré lui, il commençait à se soucier d'elle.

CHAPITRE ONZE

Suzanne sut que c'était Roman qui frappait à la porte de son bureau seulement au son : solide, ferme et régulier. D'accord, alors peut-être qu'un coup frappé à la porte ne pouvait pas être sexy, mais d'une façon ou d'une autre, il avait réussi l'impossible.

Une partie d'elle voulait lui dire de partir. L'autre voulait ouvrir la porte d'un coup et l'embrasser avec toute la passion refoulée qu'elle essayait de repousser sans succès.

Mon Dieu. Pour la première fois de sa vie, elle était dans tous ses états pour un homme.

Elle prit une grande inspiration pour tenter de se remettre les pieds sur Terre, mais ce fut sans succès. Et elle ne pouvait pas le laisser debout à l'extérieur plus longtemps sans que Harry se demande ce qu'il se passait entre eux. Elle avait déjà peur d'en avoir trop dit pendant le déjeuner.

— Entrez.

Son bureau était grand et spacieux. Mais à l'instant où Roman entra et referma la porte, il domina toute la pièce. Et toute son attention.

— Je suis désolé d'avoir dû partir, leur dit Roman à tous les deux avant de se tourner vers Harry. Merci d'être resté avec Suzanne jusqu'à mon retour.

— Tout le plaisir est pour moi.

Harry se leva immédiatement du canapé.

— Merci pour le déjeuner, petite sœur.

Elle se leva aussi et il la serra dans ses bras pour lui dire au revoir.

— Tes idées sur la manière d'approcher mes nouvelles recherches sont excellentes, comme prévu. Je te jure, tu pourrais presque donner un cours à ma classe au point où tu en es.

— Je serais heureuse de te prendre au mot un de ces jours.

Elle avait toujours aimé les nouveaux défis et après avoir lu autant de livres d'Harry et des articles sur l'histoire médiévale au cours des ans, elle

était presque aussi fascinée par le sujet que lui. Bien qu'elle sût que Roman écoutait, elle refusait de faire attention à ce qu'elle disait.

— Tu te souviens quand j'étais petite, comme je voulais toujours faire ce qu'Alec et toi faisiez.

Il sourit de la même manière qu'il le faisait quand elle le suivait à la partout avec ses cheveux sortant de sa queue de cheval et les ongles pleins de terre.

— Tu étais comme notre petite ombre.

— Imagine si j'avais continué comme ça. J'enverrais soit des gens sur de superbes avions comme Alec ou leur ferais des cours sur les batailles médiévales comme toi.

Elle sourit.

— En fait, les deux me semblent amusants.

— Les clients d'Alec te rendraient folle, remarqua Harry, et mes étudiants certainement aussi.

Il avait raison. Elle avait peu de patience avec les personnes très riches qui utilisaient les avions-privés d'Alec. Ils étaient trop nombreux à penser que le monde devait leur être servi sur un plateau incrusté de diamants. Et elle aurait été une très mauvaise professeure. L'enseignement n'avait jamais été son don. Elle était si impatiente de voir les résultats, qu'elle avait la mauvaise habitude d'être au bout du rouleau avec les personnes qui ne comprenait pas de quoi elle parlait.

— Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, dit Harry et il partit en faisant un signe de tête à Roman, les laissant tous les deux, seuls.

Il y avait une douzaine de choses sur lesquelles elle devait travailler au cours de l'après-midi, mais quand elle leva les yeux et vit Roman la fixer avec son regard sombre et intense, elle ne pouvait réellement plus se rappeler une seule des choses sur sa liste. Tout ce qu'elle pouvait faire était se réchauffer de l'intérieur.

Et le *désirer*.

— Je viens de parler avec Craig.

La phrase inattendue de Roman la sortit de son état de catatonie. Son corps toutefois resta axé sur son désir.

— Tu l'as appelé pendant que Harry et moi avons déjeuné ?

— Je suis allé à son bureau et je l'ai confronté en face à face.

— Tu es allé le voir ?

Le choc qu'il ait agi aussi vite après leur conversation lui donna l'impression que son esprit était rouillé, comme si ses rouages avaient besoin d'être huilés.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Après ce que tu m'as dit de votre précédente relation, il semblait évident qu'il devait être impliqué dans les attaques sur ton serveur et ton téléphone.

Elle n'avait pas réalisé qu'elle avançait vers Roman avant d'être à quelques centimètres de lui.

— Tu es fou ?

Elle devenait rarement aussi émotionnelle dans son bureau. Oui, elle était passionnée par ce qu'elle faisait, mais elle savait qu'elle ne devait pas laisser la colère l'emporter au travail. Seulement, avec Roman qui la poussait à bout tout le temps, comme jamais personne ne l'avait fait avant lui, toutes ces leçons disparaissaient.

— Je t'avais dit qu'il ne ferait jamais quelque chose comme ça seulement parce que nous avons couché ensemble deux fois. Pourquoi tu n'as pas voulu m'écouter ?

— As-tu la moindre idée de ce que ça fait à un homme de coucher avec une femme comme toi ?

La voix de Roman était basse. Crue.

— Sais-tu ce que fait ta beauté à un homme ? La manière dont ton rire le traverse de part en part. La manière dont il peut s'arrêter de respirer à l'odeur de son parfum ? Comme il peut toujours rester émerveillé devant ton intelligence et vouloir simplement voir le monde comme toi, ne serait-ce que pendant une seconde ? Parce que tu es la femme la plus brillante, la plus belle qu'il n'ait jamais rencontrée ?

Il franchit la courte distance qui les séparait encore.

— N'importe quel homme ayant la chance d'être avec toi ne voudrait pas te perdre. Sauf s'il est complètement fou, il va faire tout ce qui est en son pouvoir pour te convaincre de revenir. Et de rester.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun mot n'en sortit. Chacun des mots passionnés de Roman résonnait en elle.

Personne ne lui avait dit que son rire, son parfum et son esprit l'affectaient de cette manière. Et personne ne l'avait regardée de cette

manière non plus. Comme s'il avait plus envie de l'embrasser que de prendre sa prochaine respiration.

Quand le regard de Roman tomba sur sa bouche, elle pouvait presque sentir son baiser, seulement à le regarder. Elle pouvait presque ressentir le chaud grésillement de sa peau contre la sienne.

Jamais elle n'avait désiré plus quelque chose que de sentir ses bras autour d'elle, ses mains s'emmêler dans ses cheveux et la pression de ses muscles contre elle quand il...

— *Merde.*

Son juron sortit une fraction de seconde avant qu'il fasse un pas en arrière. La fraîcheur de la climatisation remplit l'espace entre eux... Mais ce ne fut pas suffisant pour souffler les flammes en elle.

— J'ai dépassé les bornes, Suzanne.

Chacune de ses paroles semblait prononcée entre ses dents serrées.

— Je n'aurais jamais dû te dire ça. Rien de tout ça.

Elle voulait se rapprocher à nouveau, voulait lui dire qu'elle était heureuse qu'il l'ait dit. Qu'il lui donnait l'impression d'être spéciale comme jamais auparavant. Parce que personne ne l'avait remarquée comme lui. Pas seulement comme un cerveau. Ni seulement comme une femme.

Mais les deux à la fois.

— Ne t'excuse jamais d'être honnête avec moi, préféra-t-elle dire.

Sa voix était douce, mais sérieuse.

— Si c'est ce que tu ressens, ce que tu penses, je veux l'entendre.

— Tu ne voulais pas l'entendre avant.

Il n'avait pas pris un ton accusateur, il énonçait seulement les faits.

Elle laissa échapper un long soupir.

— Je sais que je peux être bornée.

À le voir, il était évident qu'elle n'avait pas à le lui dire puisqu'il avait déjà découvert ce côté de sa personnalité tout seul.

— Mais je change habituellement d'avis quand quelque chose a du sens.

— Alors tu es d'accord sur le fait que parler avec Craig était sensé ?

Elle hocha la tête.

— J'allais lui parler ce soir.

— En ma présence ?

Elle ne pouvait pas lire l'expression de Roman. Pas quand son masque de pierre était si bien en place.

— Ou sans ?

Elle lui avait demandé d'être honnête avec elle, ce qui voulait dire qu'il méritait le même traitement.

— Sans. Ce qui, je peux le voir, aurait été la voie de mon entêtement. Mais tu m'as devancé.

Sa colère avait presque disparu maintenant.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il n'est pas derrière tout ça.

— Je te l'avais dit ! ne put-elle s'empêcher de lâcher.

— Je crois qu'il n'est pas la cause de tes problèmes, répéta Roman, mais tu avais tort quand tu pensais que tu ne représentais rien pour lui. Il voulait que tu reviennes, Suzanne. Plus qu'il ne voulait bien l'admettre.

Elle marqua un temps d'arrêt.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Il me l'a dit.

Elle n'avait pas vu ça venir, n'avait pas supposé que les sentiments de Craig pour elle avaient pu aller plus loin que quelques heures de défoulement dans le noir.

— Que lui as-tu dit pour..., commença-t-elle en cherchant les bons termes, les problèmes que j'ai ?

— Je ne lui ai pas donné de détails. Mais il se sent assez concerné pour nous aider si on en a besoin.

On.

Le petit mot sauta vers elle. Ses frères, ses amis, avaient toujours été là pour elle. Mais elle n'avait jamais eu de *nous* avec un homme. La pensée de former un *nous* avec un Roman la remplit d'un désir fou. Même si c'était vraiment la dernière chose qu'elle devait désirer.

— La prochaine fois, se força-t-elle à dire malgré ses pensées conflictuelles, j'aimerais que tu me dises ce que tu prévois de faire pour que je puisse te convaincre de ne pas le faire ou pour que je vienne avec toi. Je suppose que ta conversation avec Craig n'était pas grand-chose.

Roman semblait mal à l'aise.

— J'ai été assez dur avec lui.

— Définis *dur*.

— Je l'ai plaqué contre le mur.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

— En le tenant par le cou.

— Pourquoi ?

Elle n'arrivait pas à comprendre ce qui avait pu pousser Roman à aller aussi loin.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— J'ai besoin de te protéger.

— Tu dois bien voir que je ne suis pas fragile.

— Je sais que tu ne l'es pas. Tu es tout sauf fragile, Suzanne.

— Alors...

Elle avait l'impression de marcher sur un champ de mines, d'essayer de le traverser pour aller de l'autre côté. Et pourtant, elle ne pouvait pas rester là où elle était. Pas si atteindre l'autre côté valait le coup de prendre autant de risques.

— Pourquoi t'acharnes-tu à vouloir me protéger ?

Son téléphone sonna au moment où sa réponse aurait dû lui parvenir. Se tenant plus près de l'appareil sur le coin de son bureau, il regarda l'écran, certainement pour voir si c'était un autre des appels anonymes.

— C'est Smith, dit-il en lui tendant.

Bien qu'elle fût toujours heureuse d'avoir des nouvelles de son cousin – il était si occupé avec tous ses projets de films qu'elle déplorait de ne pas le voir assez souvent – elle ne put s'empêcher de regretter qu'il n'ait pas attendu encore cinq minutes pour appeler.

— Smith, comment vas-tu ?

— Je ne pourrais pas aller mieux, Suz. Penses-tu pouvoir venir à Summer Lake dans quelques jours ?

Elle ressentit un élan de joie quand elle supposa tout de suite la raison le poussant à lui téléphoner pour lui poser cette question de but en blanc.

— Est-ce que Valentina va enfin te retirer du marché pour de bon ?

— Je ne le suis plus depuis que j'ai posé les yeux sur elle pour la première fois.

Suzanne pouvait entendre l'amour de Smith pour sa fiancée dans sa voix.

— Et oui, nous avons enfin une date. Vendredi midi, ça marche pour toi ?

Puisque c'était déjà mercredi après-midi, elle devait boucler toutes les affaires urgentes, faire son sac et partir pour les Adirondacks à la première

heure le lendemain. Elle avait une multinationale à diriger, une longue liste de choses à faire pour la fondation de Rosa et elle commençait seulement à accepter l'idée que les attaques sur ses serveurs et son téléphone méritaient qu'elle investisse plus de son temps.

Mais rien de tout ça n'était aussi important que de célébrer avec Smith et Valentina les vœux qu'ils échangeaient pour toujours.

— Ça me semble absolument parfait. Et je ne le dirai à personne. Personne ne m'accompagnera, personne sauf mon garde du corps, Roman.

Elle pouvait imaginer facilement Smith lever les sourcils.

— Je n'aime pas beaucoup ce que ça implique. Pourquoi as-tu un garde du corps ?

— Je vais tout t'expliquer quand je te verrai. Mais jusque-là, ne t'inquiète pas, je te promets que je suis en sécurité.

Roman, commençait-elle à le comprendre, ne permettrait rien d'autre.

— Je dois te dire que tu m'inquiètes, dit Smith. Si tu as besoin de quoi que ce soit...

— Je te jure, je vais *bien*.

Ses cousins étaient aussi surprotecteurs que ses frères. Elle les aimait tous, mais parfois ce n'était pas facile de faire partie d'une aussi grande famille avec autant de mâles dominants à tous les coins de rue.

— On en reparlera quand tu seras au lac, affirma Smith, pour s'assurer qu'elle comprenne qu'ils n'en avaient pas terminé avec cette conversation, même s'il ne poussait pas plus loin pour le moment. J'ai réservé la plupart des avions d'Alec pour que tout le monde puisse arriver à temps avec si peu de préavis, alors dis-lui à quelle heure tu veux partir.

— Merci, mais je vais certainement conduire.

Les avions de son frère étaient bien pour voyager, mais elle voulait la liberté de pouvoir aller et venir au cours des prochains jours.

— Dis à Valentina que je l'aime et que j'ai hâte de voir sa robe.

— Moi aussi, répliqua Smith. J'espère pouvoir toujours faire des phrases cohérentes quand je la verrai dedans. J'ai attendu tellement longtemps pour la faire mienne...

Suzanne soupira. Smith et Valentina étaient adorables ensemble. En tant qu'une des plus grandes stars du cinéma au monde, cela ne devait pas être facile pour lui de tomber si follement amoureux de quelqu'un. Mais Valentina était spéciale – la femme parfaite pour lui. Pas du tout intéressée

par les projecteurs, mais elle voulait bien les braver pour l'homme qu'elle adorait.

Pendant quelques instants après avoir raccroché, elle savoura la douceur de savoir que Smith et Valentina allaient enfin franchir le pas. Il n'y avait rien de plus merveilleux que le véritable amour se transformant en amour pour toujours. Un jour, elle voudrait avoir la même chose.

Malgré la manière dont le mariage de ses parents avait fini, Suzanne croyait toujours en l'amour, espérait toujours trouver un homme qui la chérirait, qui l'apprécierait. Cet amour futur n'avait jamais eu de nom ni de visage. Jusqu'à aujourd'hui, quand pour une raison stupide, le visage de Roman – et toutes les choses à couper le souffle qu'il lui avait dites un moment avant – remplissait tous les espaces vides.

— Changement de plan, dit-elle à Roman. Mon cousin se marie vendredi. Puisqu'il est super célèbre, c'est super secret et fait sous l'impulsion du moment.

— J'ai deviné en entendant ta partie de la conversation.

Elle était reconnaissante que Roman ne prenne pas peur du fait qu'elle assiste au mariage de Smith Sullivan dans quelques jours. Tellement d'autres personnes avaient des étoiles dans les yeux quand il s'agissait de sa famille... Parfois, elle avait l'impression d'être seulement un tremplin pour les personnes qui espéraient avoir une partie de l'argent et de la célébrité de sa famille.

— Peu importe où tu vas, ajouta-t-il de sa voix profonde, je serai là.

Peut-être qu'elle aurait dû être irritée par le rappel que son travail était de veiller sur elle en tout temps, mais la vérité était qu'en cet instant, elle était plus rassurée qu'autre chose. Bien que *rassurée* ne fût pas le terme exact pour ce qu'elle ressentait.

Le simple réconfort de savoir que personne ne lui ferait du mal quand Roman était là était une chose. Mais les papillons dans son estomac à la pensée d'assister à un mariage dans sa famille avec lui à ses côtés, et l'anticipation de partager une danse avec l'homme le plus attirant et intrigant qu'elle ait connu, étaient complètement différents.

CHAPITRE DOUZE

Les six heures de route pour aller à Summer Lake le matin suivant, avec Suzanne assez près de lui pour l'attirer sur ses genoux et l'embrasser passionnément, fut une leçon de restrainte pour Roman. Une restrainte qu'il ne possédait pas suffisamment, comme il l'avait prouvé à maintes reprises.

Mais à quoi avait-il pensé quand il avait dit : *sais-tu ce que fait ta beauté à un homme ? Et n'importe quel homme qui a la chance d'être avec toi ne voudrait pas te perdre.*

Il n'avait pas réfléchi, là était tout le problème. Pas plus quand il avait attrapé Craig à la gorge pour le plaquer au mur. Et pas davantage quand il avait presque attiré Suzanne contre lui dans son bureau pour l'embrasser jusqu'à ce qu'elle oublie toutes les raisons pour lesquelles ils ne devraient pas être ensemble.

Elle lui avait demandé s'il était fou, et la vérité était que lorsqu'il était près d'elle, il en avait l'impression. Un de ses sourires, une remarque impertinente et tout le contrôle si difficilement acquis disparaissait comme s'il n'avait jamais existé.

Et pourtant, après l'appel de Smith, plutôt que de passer plus de temps à le confronter à propos de son comportement inacceptable, ce qu'il méritait réellement, elle avait passé quelques appels outre-mer jusqu'à tard dans la soirée. Il comprenait qu'elle devait en faire le plus possible avant de quitter la ville pour le mariage. Mais il se demanda si elle n'utilisait pas le travail pour l'éviter.

Il ne la blâmait pas pour ça. Ignorer l'attirance entre eux était la chose la plus intelligente à faire. Et Suzanne était la femme la plus intelligente qu'il avait rencontrée.

De plus, les enjeux étaient encore plus grands. Non seulement il devait trouver un moyen de cacher son attirance envers elle pendant qu'ils seraient seuls tous les deux pendant ces longues heures en voiture, mais aussi quand ils seraient au mariage, il devait s'assurer de ne pas révéler le moindre sentiment envers elle.

Si Alec apercevait ne serait-ce qu'une bouffée des pensées de Roman envers Suzanne, il serait un homme mort. Et avec raison. Aucun garde du corps ne devait franchir la limite qu'il avait été sur le point de sauter dans son bureau au cours de l'après-midi précédent.

Il devait se concentrer à devenir le meilleur garde du corps au monde. Pas sur le fait qu'elle était belle à couper le souffle, assise à côté de lui dans son chemisier en soie épousant ses formes et son pantalon noir ajusté, avec ses cheveux cascading le long de son dos. Ni à tous les endroits et les manières dont il voulait l'embrasser. Ou encore comme il voulait la revoir sourire, entendre son rire, seulement pour savoir que la journée avait pris un bon départ. Le meilleur début de journée qu'il ait eu.

Concentre-toi, Roman. Concentre-toi.

Roman avait déjà informé ses détectives que Craig était un cul-de-sac et de chercher plus loin et plus vite pour savoir qui pourrait être responsable du harcèlement sur Suzanne. Avec de la chance, il aurait plus de pistes solides quand ils seraient dans les lointaines montagnes des Adirondacks, un endroit aussi éloigné qu'il était possible de l'être ces temps-ci.

Il avait l'habitude de conduire, mais puisque Suzanne s'était immédiatement glissée derrière le volant de sa voiture et retiré ses talons, Roman fit de son mieux pour se détendre et profiter du paysage.

En grandissant en ville, il n'avait pas été dans de grands espaces verts mis à part les parcs de la ville. Toute sa vie d'adulte, il avait travaillé et vécu dans les villes – New York, Los Angeles, Chicago, Miami. Plus ils se rapprochaient de Summer Lake, plus ça devenait vert. Si vert en fait que bientôt seuls le ciel bleu, les marais et les lacs devant lesquels ils passaient créaient des contrastes. Quand Suzanne abaissa sa fenêtre, l'air était le plus frais que Roman ait respiré.

— C'est beau, non ?

Pour la première fois depuis la veille, elle sourit.

— Summer Lake a toujours été un de mes endroits préférés.

Elle était dans son élément dans son bureau et elle avait été force et énergie quand elle avait couru dans Central Park. Mais quand elle prit une grande inspiration du parfum des pins et regarda les nuages blancs dans le ciel bleu au-dessus de la route à deux voies, il la vit enfin se détendre. Presque comme si la responsabilité d'être la propriétaire d'une entreprise de sécurité numérique changeant le monde tombait de ses épaules.

Il savait qu'elle ne pouvait prendre qu'une petite pause avec ce mariage, mais puisqu'elle travaillait réellement dur, chaque pause, aussi petite soit-elle, comptait.

— Tu viens ici depuis quand ?

Plus Roman en savait sur ses clients, mieux il pouvait les protéger. Il se jura qu'il lui posait la question pour le travail plutôt que parce que tout chez elle l'intriguait.

— Depuis aussi loin que je m'en souviene. Après la mort de ma mère...

Elle marqua une pause assez longue. Il comprit qu'elle était toujours triste de cette perte. Tout comme sa mère lui manquait aussi tous les jours, même s'il essayait de se convaincre du contraire.

— Quand elle est partie, Summer Lake était l'endroit où papa voulait être, alors nous passions la plupart de nos vacances ici. Quand on était en cours en ville, il venait ici chaque fois qu'il trouvait quelqu'un pour nous emmener à nos leçons de musique et matchs après l'école, pour qu'il puisse travailler sur la maison qu'il construisait. Il s'est assez vite lié avec une petite entreprise de construction de maisons et a commencé à les aider dans leurs projets. Quand Drake est entré à l'université, il a déménagé définitivement au lac. Je pense que revenir en ville le hante encore aujourd'hui, parce que tous ses pires souvenirs liés à la perte de ma mère s'y trouvent. En tout cas, dit-elle en essayant de toute évidence de se sortir des ténèbres où son histoire l'avait menée, on va rester dans la maison qu'il a construite. Elle est très jolie, faite en pin nouveaux avec une vue sur le lac depuis chacune des fenêtres.

En faisant ses recherches sur Suzanne et son passé, Roman avait été surpris d'apprendre que son père avait arrêté de peindre alors qu'il était au sommet de sa gloire internationale et était devenu constructeur de maisons à la place.

— Il semble que ton père soit aussi doué avec un marteau qu'avec un pinceau.

— Oui, bien que la plupart des gens pensent que c'est triste qu'il ne peigne plus.

— Tu en penses quoi ?

C'était exactement le genre de questions dont il n'avait pas besoin de la réponse pour faire son travail. Mais il devait la poser quand même pour

avoir un meilleur aperçu de ce qui la dérangeait.

— Je comprends la passion. Je sais à quel point elle peut être profonde. Comme elle peut te diriger.

— C’est ce que tu ressens pour ton travail.

— Oui.

Elle garda les yeux sur la route, ce qui lui permit de boire chacune de ses expressions pendant qu’elle conduisait. Il se complut de la chance de mémoriser la courbe de ses cils, la manière dont ils se posaient brièvement sur ses pommettes quand elle clignait des yeux. Il se laissait se repaître de la légère rougeur de sa peau quand elle commença à répondre à ses questions. Il était fasciné par son poulx dans son cou, une partie de sa peau qu’il voulait désespérément goûter.

— Mais, poursuit-elle, si ma passion devient un jour une obsession, si elle commence à détruire les personnes que j’aime, je m’en éloignerai. En un claquement de doigts.

Elle soupira.

— Mon père a eu le sentiment que peindre ma mère a détruit à la fois la relation qu’il avait avec elle et sa personne aussi, alors je comprends pourquoi il est passé complètement à autre chose. De plus, il y a tellement de choses merveilleuses sur lesquelles se concentrer. Pourquoi se concentrer sur une seule ?

À chacune de ses paroles, il était de plus en plus attiré par elle, même s’il ne devait pas. Son père lui avait appris qu’on ne pouvait faire confiance à aucune femme, elles étaient en apparence toute aussi bien les unes que les autres. Mais Roman était persuadé que son père n’avait jamais rencontré une femme comme Suzanne.

— J’ai déjà vu la passion détruire des gens, se surprit-il à dire.

Quand elle détourna brièvement les yeux de la route pour le regarder, elle pouvait voir la question muette dans ses yeux. Il n’avait jamais partagé de détails sur son passé avec ses clients, mais peu importe la manière dont il essayait de tourner les choses, il lui était impossible de voir Suzanne comme n’importe quelle autre cliente.

— Ma mère nous a quittés quand j’avais dix ans.

Son passé, il ne l’avait pas seulement caché à ses clients. Il ne l’avait jamais partagé avec aucune femme non plus. Mais si quelqu’un pouvait le comprendre, c’était Suzanne.

— Mon père était aussi passionné en proclamant qu'il n'avait jamais aimé ma mère que ton père l'était dans sa passion pour la tienne. Il a nourri cette haine pour elle et elle a commencé à le détruire de la pire des manières. Tout ce que tu dis sur le fait de changer, quand les choses vont trop loin, est sensé. Mon père aurait dû le faire il y a longtemps.

La pitié qu'il s'attendait à voir sur le visage de Suzanne ne se matérialisa jamais.

— Nos enfances semblent avoir été assez similaires. Mon père et le tien ont pris des directions opposées, mais ça signifie dans tous les cas qu'aucun des deux n'était réellement là pour nous, non ?

Elle resta silencieuse un moment.

— Nous avons eu une grande avancée au niveau familial il y a quelques semaines, alors au moins mon père essaie...

— C'est bien.

Il était heureux pour elle. Néanmoins, il espérait que son père ne la décevrait pas plus qu'il ne l'avait déjà fait. Roman détestait la pensée que quelqu'un puisse faire du mal à Suzanne, peu importe la raison, que ce soit par la famille ou autre.

Elle lui lança un regard interrogateur.

— Et ton père ? Tu as une meilleure relation avec lui maintenant que lorsque tu étais enfant ?

— Non.

Le mot sortit d'un ton sec. Dur. Le seul possible.

— Tu le vois toujours ?

Il aurait pu la repousser, comme lorsqu'ils avaient couru et qu'elle avait suggéré qu'ils pourraient apprendre à mieux se connaître puisqu'ils allaient passer beaucoup de temps ensemble. Mais ça, c'était avant qu'il commence à vraiment la comprendre.

Roman n'avait jamais voulu s'éterniser sur son enfance, ni passer des heures dans le bureau d'un psychologue pour revenir dessus. Il n'avait pas non plus été tenté de se saouler avec les gars, pour plaisanter sur le fait que sa vie avait été de la merde. Maintenant, il se demandait s'il n'avait pas attendu Suzanne pour tout comprendre en un instant – parce qu'elle avait vécu une situation similaire avec ses parents.

— Il surgit de nulle part de temps en temps.

Roman laissait de côté le fait que c'était quand son père avait besoin d'argent pour parier sur des matchs de boxe.

— Et ta mère ?

Quand il ne répondit pas, elle reprit :

— Désolée. Je ne voulais pas que ça devienne le jeu des vingt questions. Je sais ce que tu penses des limites personnelles avec tes clients et tu m'en as déjà dit beaucoup.

Elle avait raison, cette conversation avait largement dépassé la frontière du professionnalisme. Mais franchir la ligne pour devenir amis n'était-ce pas mieux que de la franchir pour une autre raison ? Peut-être, se dit-il, que devenir amis avec Suzanne serait sa meilleure chance d'assouvir un désir pour elle grandissant de minute en minute.

— Je ne l'ai pas revue depuis mes dix ans. Elle a voyagé à travers tout le pays pendant quelques années, suivant le gars pour qui elle avait décidé de ressentir de l'amour et elle m'envoyait des cartes postales, mais elles ont arrêté de me parvenir à mes dix-huit ans.

— Je suis désolée, Roman.

Il l'était aussi, plus qu'il ne voulait bien l'admettre.

— J'avais l'habitude de me demander ce que ce serait de grandir dans une famille normale, dit-elle doucement. De désirer avoir une maman qui m'attendrait après les cours avec un goûter et avoir un père qui ne regarderait pas ses enfants comme un rappel de la femme qu'il avait perdue.

Il ressentit les mots douloureux de Suzanne comme un coup de poing dans le ventre. Il aurait voulu remonter le temps pour qu'elle ait ce qu'elle désirait si ardemment. Ce qu'ils désiraient tous les deux. Parce qu'elle n'était pas la seule avec des questions sans réponse. Au cours des vingt-six dernières années, il avait désiré savoir si sa mère avait regretté son départ, si son fils lui avait manqué quand elle était partie à la recherche de « l'amour »...

D'un autre côté, il connaissait déjà la réponse, non ? S'il lui avait manqué, si elle l'avait aimé, elle serait revenue le voir. Elle ne l'avait jamais fait.

— Mais peut-être, poursuivit Suzanne, qu'après avoir appris à résister, malgré toute la folie qui nous entourait enfant, nous a rendu assez fort pour nous battre pour obtenir la vie que nous voulions en tant qu'adulte.

Roman ne croyait pas devoir se plaindre. Il n'était pas surpris que Suzanne n'ait pas passé de temps à s'apitoyer sur elle-même non plus. Elle avait désiré vivement, mais elle n'avait pas laissé ce sentiment la retenir.

— Si elle était là maintenant, ta mère serait fière de toi, finit-il par lui dire.

Parce que malgré toutes les limites professionnelles qui anéantissaient cette conversation, c'était vrai. Il devait s'assurer qu'elle la connaisse.

— Vraiment fière.

— J'espère que ton père est fier de toi, dit-elle sincèrement. Il devrait l'être.

Roman aurait pu laisser les choses ainsi. Aurait dû le faire. Mais il ne pouvait supporter de lui mentir en occultant une partie de la réalité de son passé.

— Quand j'étais plus jeune, j'ai fait des choses dont je ne suis pas fier. Même maintenant. Il ne traitait pas vraiment les femmes avec qui il sortait comme un prince, du moins, pas celles qui attendaient plus de lui. Ce qui veut dire : toutes.

À un panneau-stop, elle se tourna pour le regarder dans les yeux.

— Qui n'a pas fait des choses stupides en étant enfant ? Je ne te connaissais pas à cette époque, mais Jerry à la pizzeria oui et je peux voir ce que tu représentes pour lui. Et nous savons tous les deux que mes frères ne font confiance à *personne* en ce qui me concerne, alors s'ils le font avec toi, tu dois être un mec vraiment bien.

Il leva un sourcil.

— Es-tu en train de me dire que ton opinion sur moi a changé depuis lundi soir ?

— Peut-être un peu.

Il était évident qu'elle essayait de ne pas sourire, mais la manière dont ses lèvres frémissaient la dénonça.

— Je ne t'appréciais vraiment pas il y a quarante-huit heures, alors tu ne pouvais que monter dans mon estime.

Son honnêteté le fit rire, ce qui la fit rire en retour. Il n'avait réellement jamais rencontré une femme comme elle, qui disait tout sans prétention.

Entre le doux son de son rire et son excitation de voir Summer Lake apparaître à travers les arbres, le pincement qu'il avait en lui, celui qu'il pensait faire à présent entièrement partie de lui, commença à se détendre.

Jusqu'à ce qu'il se souvienne qu'il verrait bientôt ses frères et son père – ce qui le retendit tout de suite. Les Sullivan lui faisaient confiance pour prendre soin de Suzanne, pas pour qu'il l'utilise comme toutes les femmes dans sa vie.

Être seulement amis avec Suzanne semblait bien sur le papier, et ses frères ne seraient pas en colère pour ça. Mais il savait qu'il était sur une pente glissante.

Une de celle où vouloir être amis avec Suzanne pourrait ne pas suffire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TREIZE

— Papa, ce mariage surprise, c’est merveilleux, non ?

Dès que William Sullivan ouvrit la porte, Suzanne se jeta dans ses bras, tandis qu’il venait à sa rencontre.

— Oui, lui accorda-t-il en la serrant fort. Encore mieux parce que tu as pu être de retour au lac aussi vite.

Dans la voiture, elle avait mentionné que son père essayait d’avoir de meilleures relations avec elle que pendant son enfance. Roman était vraiment heureux d’avoir des preuves sur combien son père l’aimait, simplement dans la manière dont il la serrait dans ses bras – comme s’il ne voulait pas la laisser partir.

Quand il était question de Suzanne, c’était un sentiment qu’il ne connaissait que trop bien.

— Je voulais te le dire dès que Smith m’a demandé de l’aider pour le mariage il y a quelques semaines, lui expliqua son père. Mais avec les paparazzi toujours sur ses talons, je comprends les risques de propager la nouvelle.

— Si quelqu’un peut comprendre le côté néfaste de la célébrité, c’est toi, murmura-t-elle.

Une lueur de tristesse bien ancrée traversa le visage de son père avant qu’elle poursuive.

— Ne t’inquiète pas de ne rien m’avoir dit. Je suis seulement heureuse d’être là pour le célébrer avec eux. Et, bien sûr, pour aider de toutes les manières possibles.

— Je serai ravi d’aider aussi, proposa Roman.

Et bien qu’il fût sincère, une grande part de sa proposition découlait de son désir de s’assurer que Suzanne ne gère pas un autre grand projet alors qu’elle avait besoin de temps pour se détendre et recharger ses batteries.

Quand le père de Suzanne se tourna vers Roman, elle s’écarta enfin et sortit de son étreinte.

— Bonjour, je suis Roman Huson, dit-il en posant leurs sacs pour serrer la main de son père.

— Je suis le père de Suzanne, William.

Roman fut impressionné par sa poigne ferme. Construire des maisons l'avait gardé fort. C'était un père avec qui un homme ne voulait pas faire de vagues.

— Entrez, dit William en faisant un pas sur le côté pour les laisser accéder à la maison qui était beaucoup plus impressionnante que ce que Suzanne avait laissé entendre. Les poutres de pin faisaient au moins dix mètres dans le salon et la salle à manger, et les grandes fenêtres avaient une vue directe sur le soleil se couchant sur le lac, avec les montagnes vertes derrière les eaux bleues.

— Vous avez certainement tous les deux faim et soif après cette longue route. Qu'est-ce que je vous sers ? Et vous pourrez me dire comment vous vous êtes rencontrés après, ajouta-t-il sans perdre une seconde.

Pour que je sache si tu es assez bien pour ma fille était le véritable sous-entendu.

Suzanne posa une main sur le bras de son père.

— Je ne voulais pas essayer de t'expliquer au téléphone, mais tu dois savoir que Roman est là parce qu'il travaille. En tant que mon garde du corps.

— Ton garde du corps ?

Son père parut tout de suite inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe, chérie ? Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais des ennuis et que tu avais besoin d'un garde du corps ?

— Je n'ai pas d'ennuis, répondit-elle automatiquement.

Puis, après avoir pris une seconde, elle compléta.

— Pas beaucoup du moins. Seulement des trucs techniques étranges au travail et sur mon téléphone.

— Alors pourquoi tu as eu besoin d'engager Roman ?

— Je ne l'ai pas fait.

Sa bouche devint le trait d'irritation dont Roman avait eu l'habitude au cours des deux derniers jours. Et qu'il trouvait bien trop sexy.

— Alec, Harry et Drake l'ont embauché dans mon dos. Je l'ai découvert lundi soir au vernissage de Drake.

— Toute cette situation aurait dû être gérée d'une bien meilleure façon, concéda Roman.

William n'avait pas arrêté de froncer les sourcils depuis que sa fille avait prononcé les mots *garde du corps*. Et ce n'était pas étonnant – quel parent voulait admettre que ses enfants pouvaient être en danger ?

Les souvenirs de Roman ricochèrent dans sa tête, vers l'époque où il avait quatorze ans, dans un ring de boxe contre un mec cinq ans plus vieux et avec vingt kilos de plus que lui. Un ring de boxe dans lequel l'avait mis son père pour gagner un pari. C'était drôle de songer combien mettre Roman en danger n'avait jamais semblé perturber son père.

— Même si votre fille ne m'a pas embauché elle-même, dit Roman en revenant au présent, je veux que vous sachiez que si les choses deviennent plus sérieuses, je m'assurerai qu'elle reste saine et sauve.

— Saine et sauve, répéta Suzanne d'une voix irritée. Bien sûr que je vais rester saine et sauve, comme toujours. Parce que je sais m'occuper de moi-même.

Le regard que son père lança à Roman était la réplique même de celui d'Alec. Un qui disait *Suzanne est tout pour nous. Si je te fais confiance avec sa sécurité, tu ferais bien de mériter cette confiance à chaque seconde*.

— Bien sûr que tu le peux, dit son père d'une voix douce, mais tu aurais quand même pu me dire ce qu'il se passait. Cela n'échappa pas à Roman comme William semblait un peu blessé d'avoir été exclu de la boucle familiale.

— Je ne voulais pas t'inquiéter. Je suis certaine que les gars non plus.

— Je suis ton père. M'inquiéter est mon travail. Si tu as besoin de mon aide, je veux le savoir.

Bien qu'une part de Roman fût impressionnée par la manière dont William essayait de se rattraper après son absence lorsque Suzanne et ses frères étaient enfants, une autre partie se méfiait. Roman voulait protéger Suzanne de tout, incluant la possibilité que son père puisse la blesser plus qu'il ne l'avait déjà fait.

À ce moment-là, Alec, Harry, Drake et Rosa passèrent la porte, arrivant certainement du même avion.

— Commençons la fête ! s'exclama Alec en guise de salut en posant son sac de voyage près de la porte.

Pendant que Suzanne et son père allèrent accueillir les nouveaux arrivants, Roman prit une minute pour regarder la famille entière. Ils étaient une belle bande, et ayant de toute évidence du succès, mais c'était d'autant plus impressionnant vu la proximité qu'ils se témoignaient tous. Même avec William légèrement en retrait, Roman pouvait voir le lien réel qui les unissait. Un fort. Le genre que son père et lui n'avaient jamais forgé, peu importe le nombre de bières qu'ils avaient pu boire ensemble, ou combien de matchs de boxe ils avaient gagné.

— Le timing parfait, dit William. Smith et Valentina offrent des cocktails et le dîner à l'auberge pour toutes les personnes pouvant être là ce soir. Ils ont dit de venir dès que nous sommes prêts.

— Je dois seulement mettre autre chose que mon jean, dit Suzanne, et ensuite je serai prête à partir.

Comme si son frère venait de remarquer ce qu'elle portait, Alec regarda à deux fois son chemisier en soie épousant ses formes, son jean moulant et ses talons.

— Pourquoi tu portes quelque chose d'aussi révélateur ?

Elle se renfrogna en regardant son frère.

— Tout le monde s'habille comme ça.

Il fronça aussi les sourcils.

— Pas toi.

— Maintenant oui. Alors tu ferais mieux de t'y habituer.

Après cette réplique, elle attrapa son sac et monta l'escalier. Quelque chose disait à Roman que si ses frères pensaient que son ensemble était révélateur, ils n'avaient encore rien vu. Même si c'était pour faire clairement comprendre qu'elle était réellement en colère qu'ils aient embauché Roman dans son dos.

Alec se tourna vers Roman.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Harry m'a dit qu'elle nous avait pardonné pour t'avoir embauché.

— Vous connaissez Suzanne mieux que moi, dit Roman, mais je suppose qu'elle n'a pas apprécié la manière dont tu as parlé de sa tenue. Je m'excuserais si j'étais à ta place, et vite.

— Il se passe quoi, mec ?

Alec était connu pour ses regards féroces, qui étaient maintenant dirigés vers Roman.

— Tu es de quel côté ?

— Celui de Suzanne.

Et pas seulement parce qu'Alec et ses frères l'avaient engagé pour la protéger. Parce qu'il l'aimait bien.

Plus qu'aucune autre femme qu'il ait connue.

* * *

Peut-être que Suzanne aurait dû se préoccuper de faire renvoyer Roman après la manière aberrante dont il s'était comporté avec Craig. Quand ils avaient quitté la ville plus tôt ce jour-là, c'est ce qu'elle essayait de se convaincre de faire. Tout au long de l'après-midi et de la soirée, elle avait essayé de recouvrer ses esprits. De se souvenir de toutes les raisons pour lesquelles elle ne devait pas tomber amoureuse de Roman.

Puis, après leur conversation dans la voiture et la manière dont il s'était ouvert sur son enfance, sa résolution durement gagnée avait disparu. Pour le moment, elle n'avait pas le sentiment qu'elle devait s'habiller super sexy pour pousser Roman à franchir la ligne. Mais après ce qu'Alec venait de dire ? Elle était assez en colère pour surpasser les ensembles précédents, seulement pour lui rabattre le caquet.

Et si Roman pouvait se montrer impressionné par cette robe dorée qui épousait tellement ses formes qu'on pourrait croire qu'elle ne portait rien du tout – une robe si sexy qu'elle-même avait du mal à croire qu'elle la portait –, alors, pour être franche, elle n'était pas certaine de vouloir passer inaperçue. Elle voulait être réellement remarquée, pas seulement pour faire semblant de le séduire afin qu'il l'embrasse et démissionne.

Quand il s'était ouvert en lui racontant son passé, elle avait eu le sentiment qu'ils commençaient à devenir amis. Être capable de partager des choses avec lui – et qu'il le fasse en retour – l'avait remplie de chaleur. Et de tendresse. Elle se forçait à combattre son attirance pour lui, mais elle ne savait pas le faire contre la chaleur et la tendresse.

D'accord, ses frères paniqueraient s'ils savaient que Roman la regardait avec intérêt – et qu'elle ressentait la même chose. Mais elle en avait plus que marre qu'ils essaient de contrôler sa vie de quelque manière que ce fut, sous prétexte de la protéger. Quand allaient-ils voir qu'elle pouvait le faire toute seule ?

La tête haute, elle laissa la chambre pour descendre dans le salon. Elle ne fut pas surprise de trouver Roman l'attendant devant la porte. Ce qui la surprit toutefois fut son regard émerveillé.

— Tu es à tomber par terre.

Elle eut le souffle coupé devant la chaleur dans ses mots – et son regard. Elle eut du mal à trouver assez d'oxygène pour dire :

— Merci.

Elle se regarda avant de lever les yeux vers elle.

— J'étais assez en colère contre Alec quand je suis montée. Tu ne penses pas que cette robe est un peu trop habillée ?

— Je ne peux pas nier comme tu es superbe dedans, répondit-il immédiatement. Mais ce qui importe n'est pas ce que je pense. Ni ce que tes frères pensent. C'est ce que *toi* tu penses. Si tu aimes ou pas cette robe.

Après avoir eu tellement d'hommes essayant de lui dire quoi faire toute sa vie, il ne pouvait pas savoir comme elle appréciait le soutien de sa décision – peu importe ce qu'elle était. Ils parlaient peut-être seulement d'une robe, mais elle avait le sentiment qu'ils allaient vers quelque chose de plus profond. Ou du moins, quelque chose qui pourrait être plus grand, si seulement l'un des deux décidait de le laisser grandir.

En baissant les yeux, elle passa les mains sur le joli tissu.

— Je l'aime. Et elle est en fait assez confortable, remarqua-t-elle avec une légère surprise.

Ses jeans et ses t-shirts étaient faciles à porter, mais en descendant l'escalier, elle se demanda pour la première fois si ce n'était pas une manière de se cacher. Elle ne pensait pas entretenir de problème avec le sexe. Mais elle appréciait ce que son corps pouvait faire, que ce soit de l'exercice, pour le travail ou le plaisir.

Mais peut-être que la raison pour laquelle elle n'avait jamais voulu mettre sa féminité en valeur venait d'une peur plus profonde. Bien qu'elle jurât vouloir trouver l'amour, elle ne pouvait nier que chaque fois que les choses devenaient sérieuses ou légèrement intenses avec un homme avec qui elle sortait, elle paniquait. Cela venait d'un héritage où l'amour avait mal tourné.

D'autres femmes pouvaient chercher une tempête, une romance à en perdre pied, mais le rêve de Suzanne de trouver « le bon » n'avait jamais

ressemblé à ça. Pas quand ses parents avaient vécu une histoire de rêve seulement pour le voir s'effondrer de la pire des manières.

Rosa, Drake, Harry et son père attendaient tous en bas de l'escalier alors qu'Alec était sur le porche pour passer un appel.

— Quelle robe fantastique ! dit Rosa quand elle remarqua Suzanne.

Suzanne appréciait le soutien de la petite-amie de son frère.

— J'aime aussi la tienne.

Rosa était l'une des femmes qui faisaient le plus envie sur terre, et tout ce qu'elle portait était merveilleux. Bien qu'elle portât une simple robe en lin ce soir, elle resplendissait dedans. L'amour, Suzanne avait souvent remarqué, faisait cela aux gens. Tous ses cousins qui étaient tombés follement amoureux brillaient encore plus qu'avant.

Alec revint à l'intérieur et ses yeux s'écrouillèrent quand il vit ce qu'elle portait. Suzanne se prépara pour le commentaire qui viserait à essayer de la contrôler, qu'il ne manquerait certainement pas de lui envoyer.

— J'ai dépassé les bornes plus tôt, dit-il.

Elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu me présentes tes excuses ?

Un muscle tressauta dans sa mâchoire comme s'il trouvait douloureux de l'admettre, mais il hocha la tête.

De tous ses frères, Alec était celui qui avait le plus de mal à admettre ses torts. Cela en faisait toute une histoire. Elle le serra dans ses bras.

— Merci.

Son frère lui donna un baiser sur la tête.

— Je veux seulement que tu sois heureuse, dit-il à voix basse.

— Je le sais, dit-elle doucement quand elle recula. Mais je ne suis plus une petite fille. Tu dois me faire confiance pour prendre mes propres décisions.

Bien qu'il ne semblât pas complètement convaincu, il hocha la tête.

— Je vais essayer.

— Bien, dit-elle avec le sourire, parce que je viens de me rendre compte que j'aime bien m'habiller et être jolie parfois.

— Tu es toujours jolie, Suz. Si tu penses que tu dois troquer ton jean pour impressionner un mec, il n'est pas pour toi.

Elle leva un sourcil.

— Est-ce que c'est ta version de me faire confiance ?

Il grimaça.

— Désolé. Les vieilles habitudes ont la vie dure.

— Surtout pour un vieux comme toi.

— Trente-quatre ans ce n'est pas vieux.

Elle rit en s'éloignant.

— Si tu le dis, lança-t-elle par-dessus son épaule.

Alors qu'ils quittaient la maison pour aller à l'auberge de Main Street et rejoindre le cocktail de Smith et Valentina, Suzanne et Rosa marchaient côte à côte devant les autres.

— Alec était tellement en colère contre moi avant que je monte, songea Suzanne à voix assez basse pour que ses frères ne puissent pas entendre. Je me demande ce qui l'a fait changer d'idée.

— Ton garde du corps, l'informa Rosa à voix basse.

— Roman ? C'est lui qui lui a fait remarquer qu'il dépassait les bornes en outrepassant ses droits de grand frère ?

— Il a dit à Alec de but en blanc qu'il devrait s'excuser pour avoir agi en connard.

— Waouh.

— Je sais que tu ne voulais pas de garde du corps, mais quitte à être coincée avec l'un d'eux pendant un moment, Roman ne semble pas si mal.

Suzanne rit.

— Je suis d'accord, il est agréable à regarder.

— Pas seulement ça, dit Rosa, mais il semble vraiment se soucier de toi. Comme si tu étais plus qu'une cliente, je veux dire.

De l'espoir palpita dans la poitrine de Suzanne.

— Pourquoi tu dis ça ? demanda-t-elle en essayant de rester nonchalante.

— Les gardes du corps avec qui j'ai travaillé avant étaient toujours renfermés. Ils faisaient leur travail, mais il n'y avait de connexion d'aucun côté. Alors que vous semblez être non seulement des amis, mais il est aussi évident qu'il y a beaucoup d'alchimie entre vous, si vous voulez devenir plus à l'avenir.

Comme Suzanne ne répondit pas tout de suite, Rosa se mordit la lèvre.

— Je me mêle sûrement de ce qui ne me regarde pas. Je sais qu'on ne se connaît pas depuis longtemps, mais je me sens si proche de toi, déjà.

— Tu n’as pas du tout dépassé les bornes, lui assura Suzanne. Et nous sommes proches. C’est seulement que j’essaie de comprendre ce que je ressens pour Roman. Je n’arrête pas de penser que je devrais garder mes distances, mais ensuite je veux me rapprocher, ce qui n’a aucun sens. Et je *déteste* quand les choses n’ont pas de sens.

Elle regarda Rosa.

— S’il te plaît, ne dis rien de tout ça à Drake. Surtout quand je sais que ça ne donnera rien.

— Bien sûr que je ne dirai rien. Je suis toujours fidèle au code des filles, dit Rosa avec un sourire. Et crois-moi, si quelqu’un comprend ce qu’on peut ressentir quand rien ne semble avoir de sens, c’est moi. La dernière chose à laquelle je m’attendais quand j’ai fui Miami, était ton frère. Ce n’est pas seulement que je ne cherchais pas l’amour. Je ne croyais pas que quiconque pourrait m’aimer comme il le fait. Elle regarda Drake par-dessus son épaule.

— J’ai constamment le sentiment d’avoir besoin de me pincer pour m’assurer que ma vie est réelle. Je ne peux pas imaginer ma vie sans lui. Il est tout pour moi, Suz. Tout mon cœur et mon âme sont enveloppés dans un beau, brillant, talentueux et amusant paquet.

Suzanne sourit à la femme qui, elle l’espérait, deviendrait bientôt sa belle-sœur.

— Mon frère ferait tout pour toi, Rosa. Je sais que tu ferais la même chose pour lui.

— N’importe quoi, promit Rosa d’une voix fervente.

Les mariages, Suzanne le savait, faisaient ressortir le côté romantique de tout le monde. Surtout des personnes comme Rosa et Drake, qui étaient toujours au début de leur romance.

Et elle lança un autre regard à Roman par-dessus son épaule – seulement pour le surprendre en train de faire la même chose – Suzanne ne pouvait s’empêcher de se demander ce que le mariage pourrait leur apporter à tous les deux.

CHAPITRE QUATORZE

Roman était un garde du corps parmi une douzaine travaillant au mariage. Smith Sullivan et sa fiancée, Valentina, avaient beaucoup d'amis célèbres, plus de noms et de visages de vedettes que Roman avait pu en voir réunis ensemble depuis qu'il avait vu le dernier film Marvel. Quatre des cinq Maverick étaient là aussi avec leurs enfants, femmes et fiancées. Roman ne pouvait imaginer la fortune nette de la foule. Plus que celle de certains pays, probablement.

Summer Lake était une petite ville avec tout ce dont les gens avaient besoin pour être heureux – de l'eau, du soleil, du sable et des montagnes. Néanmoins, le client précédent de Roman, qui n'avait pas la moitié de la fortune de Smith Sullivan, aurait méprisé l'idée de se marier dans un tel endroit. Ce qui était intéressant, toutefois, aucun membre de la famille Sullivan ne semblait ne pas être à sa place à Summer Lake.

Smith Sullivan était de toute évidence aussi heureux qu'un homme puisse l'être, tout cela parce qu'il était fou amoureux de Valentina. Tous les Sullivan de San Francisco, de Seattle et du Maine, à qui Suzanne l'avait présenté pour le moment, étaient absolument transis d'amour pour leur partenaire.

Étaient-ils réels ? Comment autant de Sullivan avaient-ils réussi à trouver le véritable amour, celui durant toujours, alors que pour les autres c'était n'importe quoi ? Surtout les parents de Roman. Cela ne le réconfortait pas réellement de savoir que, de toutes les familles ici présentes, les parents de Suzanne n'avaient pas fonctionné non plus. Encore une fois, il aurait souhaité qu'elle puisse n'avoir rien d'autre que du bonheur en grandissant.

En parlant de bonheur – bien qu'il eût travaillé pour assez de grandes stars dont l'égo surpassait tout, tout le monde autour de lui semblait attentif et détendu.

Et attaquer Suzanne.

Au cours des dernières heures, Roman avait dû faire preuve d'une grande maîtrise de lui pour empêcher ses mains de former des poings – et d'abîmer quelques jolis minois de star qui la draguait les uns après les autres. Il aurait dû rester dans le coin de la pièce principale à surveiller sa cliente comme les autres gardes du corps, rester hors du chemin et discret. Mais elle avait insisté pour qu'il reste au milieu avec elle.

— C'est ma famille, avait-elle dit avant qu'ils entrent dans l'auberge. Je suis en sécurité ici, ce qui veut dire que tu peux te détendre. Et puisque Alex, Harry et Drake sont tes amis, ils ne voudraient pas que tu sois aux aguets à chaque seconde pendant que tout le monde passe du bon temps.

— Bien sûr qu'ils s'y attendent, avait-il répliqué. Peu importe l'évènement, je dois quand même faire mon travail. Je dois toujours te protéger.

Elle se braqua, comme il s'y attendait.

— Comment puis-je m'amuser si tu fronces les sourcils en regardant tout le monde ? Si je te promets de ne pas disparaître en douce et de m'attirer des ennuis pendant le mariage, pourrais-tu au moins essayer de t'amuser ?

Comment pouvait-il lui refuser ça ? Comment lui refuser quoi que ce soit, quand tout ce qu'il voulait était de la voir sourire et entendre son rire ?

Merde. Il devait se reprendre. Suzanne Sullivan était faite pour être avec une star de cinéma comme Buck Elroy, qui flirtait actuellement avec elle.

Malheureusement, Roman ne savait pas comment prendre assez de recul quand l'homme lui dit :

— J'espère que vous me garderez une danse demain.

Elle pencha la tête sur le côté, de surprise, comme si elle venait seulement de réaliser qu'il flirtait avec elle.

— Vous voulez danser avec moi ?

Mon Dieu, elle l'ignorait réellement, hein ? Elle se voyait toujours comme une intello plutôt que comme une femme adorable, intrigante et attirante, faisant converger tous les regards d'hommes sans attache.

— Bien sûr que je veux danser avec la femme la plus exquise ici, répliqua Buck.

Son rire résonna, attirant encore plus l'attention des hommes. Malgré le fait que Roman ne voulait pas que quiconque soupçonne la profondeur de

ses sentiments, dépassant ceux d'un garde du corps veillant simplement sur sa cliente, il ne put s'empêcher de froncer les sourcils en les regardant tous.

— C'est gentil de votre part, dit-elle comme si elle ne croyait pas un mot de ce qui sortait de la bouche de Buck. Je suis certaine que je vais avoir assez de danses demain si vous en voulez une, c'était très agréable de parler avec vous. Je devrais aller voir Christie, la femme qui dirige l'auberge, pour voir si elle a besoin d'aide pour quoi que ce soit.

Bien que la star de cinéma semblât un peu déconcertée que Suzanne ne soit pas submergée de bonheur à l'idée de passer plus de temps avec lui, il la joua en douceur.

— Le plaisir était pour moi.

Une femme aux cheveux châtain clair fit signe à Suzanne depuis une porte qui semblait être la cuisine.

— Voilà Christie, dit Suzanne. Roman, le pensais-tu quand tu as proposé ton aide plus tôt ? Je suis certaine qu'il y a un millier de détails de dernière minute dont il faut s'occuper.

— Bien sûr que je le pensais, dit-il en s'efforçant de ne pas paraître trop content de lui en voyant que Suzanne avait déjà oublié la présence de Buck.

Le sourire qu'elle lui fit aurait pu illuminer le ciel le plus sombre. Ils quittèrent la pièce principale et se dirigèrent vers les cuisines de l'auberge où les deux femmes se firent une accolade.

— Christie, c'est bon de te revoir. Je te présente Roman. Roman, Christie dirige l'auberge avec son fiancé, Wes.

Après qu'ils se furent serré la main, Suzanne poursuivit.

— Je n'ai pas vu Wes encore. Est-il occupé à tout préparer pour demain ?

— Malheureusement, il avait des projets en dehors de la ville et il n'a pas pu les changer. Il est vraiment désolé de rater ce mariage. Il serait ici s'il le pouvait.

— C'est pourquoi je suis venu à la rescousse, plaisanta un homme aux cheveux bruns et aux larges épaules en entrant dans la cuisine par une porte de l'autre côté de la pièce.

Suzanne eut droit à une nouvelle accolade, une qui vrilla les tripes de Roman un peu plus que dans la salle principale, où les stars de cinéma avaient essayé de la faire sienne. Parce qu'il était évident qu'elle était

proche de cet homme. Et il n'entendait pas de sonneries, ce qui voulait dire qu'il pouvait concentrer toute son attention sur Suzanne.

— Roman, voici Calvin, le maire estimé de Summer Lake. Sauver les personnes en ville est son métier.

Suzanne sourit à Calvin en le présentant, le traitant comme s'il n'était rien de plus qu'un ami. Maintenant, Roman savait qu'il ne devait pas penser que les gars avec qui elle passait du temps ressentaient la même chose. Ce n'était pas parce qu'elle était aveugle devant sa propre beauté que tout le monde l'était. Roman se prépara mentalement à un second round à la Buck Elroy.

Étrangement, le sourire que lui rendit Calvin n'avait toutefois pas plus de chaleur, ni plus de désir, ni plus d'étincelles que le sien. Et il ne regardait pas Roman comme un rival potentiel.

— Je suis enchantée de faire ta connaissance, Roman. Je me suis toujours demandé quand Suzanne trouverait enfin un homme à sa hauteur.

— Oh, non, dit Suzanne en rougissant, ce qui la rendit encore plus belle. On ne sort pas ensemble.

Alors que Christie et Calvin semblaient confus, elle clarifia.

— C'est mon garde du corps.

Ils avaient eu cette conversation toute la soirée, c'était toujours aussi étrange pour Suzanne, tout en étant extrêmement inquiétant pour les personnes qui l'aimaient. Smith l'avait questionnée pendant une bonne trentaine de minutes avant d'accepter le fait que Suzanne et Roman s'occupaient de tout.

— Dites-nous ce qu'on peut faire, dit Christie.

— Comment peut-on vous aider ? demanda Calvin en même temps.

— S'il vous plaît, ne vous inquiétez pas.

Suzanne tendit les mains pour toucher les leurs.

— Tout va bien.

— Nous avons tout sous contrôle, ajouta Roman pour rassurer encore plus ses amis. Suzanne est parfaitement en sécurité.

Il voulait la toucher, poser un bras autour d'elle et la serrer contre lui. Il les mit toutefois dans ses poches tout en essayant de dévier la conversation des problèmes de Suzanne.

— On aimerait aider pour les préparatifs du mariage. Dites-nous ce qu'on peut faire.

Même si Calvin et Christie semblaient toujours inquiets, ils considérèrent heureusement les paroles rassurantes de Suzanne et Roman pour argent comptant, du moins pour le moment.

— Les fleurs viennent d'arriver pour le kiosque, annonça Christie. Le fleuriste nous a assuré qu'elles seraient belles pour les trente-six prochaines heures, alors j'essayais de trouver un moyen de m'éclipser ce soir pour commencer à décorer le kiosque.

— J'ai suivi un cours d'arrangement floral il y a quelques années, annonça Suzanne.

Calvin sembla choqué.

— Comment avons-nous pu être amis toutes ces années sans savoir que tu as une passion cachée pour les fleurs ?

— C'est une bonne chose que ton travail soit de diriger la ville, répliqua-t-elle en riant, car comme ça, tu crois tout savoir. Ce qui est le cas, la plupart du temps. Alors je suis heureuse d'avoir réussi à te surprendre avec mon secret sur l'arrangement floral.

Encore une fois, Roman fut saisi par le fait que Suzanne et Calvin semblaient être des amis de longue date et qu'aucun d'eux ne paraissait vouloir plus. Roman ne comprenait pas pourquoi Calvin n'avait pas tenté quelque chose avec Suzanne, mais il ne pouvait nier qu'il était heureux que l'autre homme se contente d'être son ami.

— En tout cas, poursuit-elle, j'ai lu quelque part que le travail créatif comme l'arrangement floral peut aider à trouver des solutions pour des problèmes analytiques. Ça m'aide vraiment quand j'ai des soucis avec mon code.

— Super, alors je sais que Smith et Valentina sont entre de bonnes mains, lança Christie avec un sourire.

— N'importe quelles mains autres que les miennes sont bonnes quand il est question de fleurs, remarqua Calvin. Merci de retirer ça de notre liste de choses à faire. Cela dit, je dois aller parler avec le personnel au bar pour qu'ils se concentrent sur le travail plutôt que de passer leur temps à flirter avec les invités.

Il secoua la tête en regardant Suzanne.

— Vous, les Sullivan, vous êtes doués pour distraire les gens.

— Pourquoi j'ai le sentiment qu'Alec compte pour la moitié du problème, avec ton personnel féminin ? demanda Suzanne.

Christie, qui semblait être une femme très gentille et tempérée, grogna presque en entendant le nom d'Alec.

— J'aime ton frère, vraiment, mais dans des moments comme celui-là, quand j'essaie de faire des choses, je suis tentée de l'enfermer dans un placard jusqu'à ce que tout soit terminé.

— Le connaissant, il aurait certainement une femme cachée là, juste au cas où, compatit Suzanne, ce qui les fit tous rire.

Christie fouilla sous le comptoir en acier inoxydable et en sortit deux grandes lanternes.

— On laisse les lumières extérieures éteintes pendant qu'on termine les préparatifs pour que tout le monde s'émerveille demain. Ce qui veut dire que vous allez devoir prendre ces choses avec vous si vous voulez voir ce que vous faites. Les fleurs que nous allons utiliser pour le kiosque sont contre ce mur. Le fleuriste a fait une esquisse rapide de la manière dont on devrait les arranger. Elle fronça les sourcils en regardant sa tablette.

— Merde, où est cette photo.

— Ne t'inquiète pas, Christie.

Suzanne se dirigeait déjà vers les fleurs.

— On va te rendre fière.

Après que Suzanne et Roman aient pris plusieurs seaux de fleurs avec eux, ils se dirigèrent tous les deux dehors, quand Christie cria.

— Au fait, superbe ta robe, Suz. Si j'étais vingt-cinq centimètres plus grande avec des jambes à perte de vue, je te demanderais où tu l'as achetée.

Suzanne rougit comme elle le faisait toujours quand on la complimentait.

— Une de mes cousines me l'a envoyée, mais tu peux l'emprunter quand tu veux.

Encore une fois, il voyait comme elle n'avait aucune idée de combien elle était belle, mais il semblait aussi que sa manière de s'habiller dernièrement n'était pas habituelle. Comme si elle essayait d'attirer un amant.

Elle n'essayait certainement pas d'attirer son regard. Parce qu'elle n'avait pas besoin de talons hauts ou de robes ajustées pour ça. Seulement un regard. Un sourire. Une journée à l'écouter être aussi brillante ou gentille, réunion après réunion.

Non, cela n'avait aucun sens qu'elle veuille qu'il se retourne sur son passage alors que tout ce qu'elle voulait depuis le début était qu'il parte.

Mais d'un autre côté... Peut-être que c'est ce qui rendait son approche aussi brillante. Parce que s'il ne pouvait cesser de la regarder, cela ne serait pas un trop grand pas à franchir pour qu'il perde le contrôle et l'embrasse. Et si cela se produisait, il n'aurait pas d'autre choix que...

— As-tu déjà travaillé avec des fleurs ?

Sa question le sortit du tourbillon de questions jaillissant dans sa tête.

— Je n'ai pas vraiment la main verte, alors je vais avoir besoin que tu me dises précisément quoi faire.

— Tu *me* demandes quoi faire ? Comme c'est bon à entendre.

— Ne t'y habitue pas.

Elle rit, ce qui le réchauffa intérieurement encore plus que le simple fait d'être près d'elle.

Quand ils commencèrent à travailler sur le kiosque, cela ne prit pas longtemps à Roman pour voir que Suzanne n'avait pas seulement un sens inné pour le placement des fleurs, elle savait exactement comment combiner les couleurs et les tailles.

— Tu n'as pas suivi le cours d'arrangement floral seulement parce que tu pensais que ça t'aiderait pour coder, hein ?

Elle s'arrêta en entourant une rose à la longue tige autour d'un pilier.

— Pourquoi tu dis ça ?

— N'importe qui avec ton instinct pour ce genre de chose serait devenu fleuriste.

Il soutint son regard sous la faible lumière des lanternes.

— Ou peintre.

— Je suis affreuse avec un pinceau à la main.

— Je parie que ce n'est pas vrai.

Il savait qu'il devait prendre du recul. Que chaque mot sortant de sa bouche se rapprochait de la ligne rouge clignotant pour signaler le danger. Il savait qu'il devait faire machine arrière et rester tristement professionnel et s'excuser d'avoir abordé ces choses avec elle. Mais, merde, il voulait connaître les réponses.

Il voulait la connaître, c'était aussi simple que ça.

— Bien que seul Drake soit devenu peintre, quelque chose me dit que Harry, Alec et toi auriez pu devenir aussi des artistes, non ?

— Drake n’a pas connu notre mère. Il ne les a pas vus ensemble. Il n’était qu’un bébé quand elle est partie.

— Tout comme toi.

— J’étais assez grande pour me souvenir.

Bien qu’elle le regardât toujours, ses yeux perdirent de leur concentration quand elle sombra dans ses souvenirs.

— Il y avait tellement de passion. Tellement d’émotion. Et d’angoisse. Et tellement de tristesse quand elle est partie.

Elle déglutit péniblement.

— Peindre signifie tout ça pour moi. Alors que les ordinateurs sont sûrs.

Dès que les mots sortirent de sa bouche, elle se raidit. Elle sembla abasourdie quand elle répéta :

— Les ordinateurs sont sûrs.

— Non seulement ils le sont et c’est évident que tu aimes tout ce qui a trait à la technologie. Je ne connais pas le coding, mais je suppose que ça pourrait figurer dans un musée quelque part.

La surprise la fit glousser.

— Je suis presque sûre que mes clauses *if:then:else* ne seront pas encadrées pour être affichées dans un avenir proche.

— D’autres personnes avec ton talent meurent d’envie d’en parler à tout va pour montrer comme ils sont géniaux de toutes les manières possibles. Mais les Sullivan que j’ai rencontrés pour le moment sont tous très modestes. Surtout toi, Suzanne. Regarde comme Buck Elroy faisait des pieds et des mains pour flirter avec toi. Tu n’avais réellement aucune idée qu’il était intéressé par toi, hein ?

Des lucioles avaient commencé à voler dans le noir autour d’eux. Une brise souffla sur le lac. Des rires et des conversations leur parvenaient de l’auberge, mais tout ce dont Roman était conscient était la femme avec lui dans le kiosque.

— Cela n’a aucun sens, répondit Suzanne. Il pourrait avoir n’importe qui. Ce n’est pas de la fausse modestie. Je connais mon visage, mon corps – ils ne sont pas si mal. Mais je ne suis pas le genre de beauté qu’était ma mère, ou que sont mes cousines, Lori, Sophie et Mia ou ma tante Mary. J’ai vu tellement de fois la façon dont tout le monde s’arrête chaque fois qu’elles entrent dans une pièce. On les fixe. Et parce qu’elles sont toutes aussi adorables, cela les rend encore plus intéressantes.

Elle eut un sourire en coin.

— Personne ne me regarde comme ça. Personne ne s'arrête. Personne ne reste bouche bée. Et franchement, j'en suis heureuse.

Son sourire s'effaça.

— Mes cousines et mes tantes sont toutes assez fortes pour laisser leur apparence les laisser de marbre, mais ma mère ne l'était pas. Elle n'en supportait pas le poids. Et...

Elle soupira.

— Je ne suis pas certaine que mon père ait pu voir derrière sa beauté. Pas complètement du moins. C'est comme s'il était tellement hypnotisé par son visage et sa silhouette qu'il ne pouvait pas réellement voir ce qu'il se cachait derrière.

Roman voulait poser les mains sur elle pour la secouer, pour lui faire comprendre qu'elle était aussi attirante que sa mère, ses cousines et sa tante. Encore plus quand un mec passait son temps à essayer d'entrer dans sa tête intense et brillante.

Mais ce n'était pas la vérité. Il voulait poser les mains sur elle, point. N'importe où. Partout. Suzanne n'était plus une simple attirance.

Elle devenait rapidement une obsession.

CHAPITRE QUINZE

— Je n’ai pas connu ta mère, et bien que je vienne tout juste de rencontrer ton père, je suis désolé de ce qui leur est arrivé. Toutes mes sympathies pour ta perte.

Il devrait arrêter de parler. Mais pour la première fois de sa vie, il ne pouvait garder ses sentiments enfermés comme il l’avait toujours fait.

— Je vois bien pourquoi tu crois que tu n’es pas aussi belle que ta mère puisque ça a causé sa chute. Mais le fait est que les gens s’arrêtent quand tu entres dans une pièce. Peu importe combien tu veux croire que tu n’es qu’une intello invisible, les faits sont là, Suzanne. Ta beauté, ta douceur, ton esprit. Tu as raison, Buck Elroy pourrait avoir qui il veut. Mais il est assez intelligent pour te vouloir, toi.

Elle se lécha les lèvres, semblant à court de mots alors que lui en avait à revendre ce soir.

— Les femmes avec qui tu es sortie ont de la chance.

C’était la dernière chose à laquelle il s’attendait de sa part et si loin de la vérité.

— Tu as tort, aboya-t-il.

Secouant la tête, elle énuméra sur ses doigts.

— Premièrement, tu m’as défendu moi et mon choix vestimentaire devant Alec. Deuxièmement, tu l’as poussé à s’excuser ce qui est presque impossible. Troisièmement, tu viens de me dire pourquoi une star de cinéma voudrait être avec moi. Je suis seulement ta cliente, alors si tu étais un tant soit peu comme ça avec tes petites amies...

— Je ne l’étais pas.

Il appuya sur chaque mot.

— Je ne le suis pas.

Et elle était loin d’être *seulement* une cliente.

Elle fit une grimace, du genre trop adorable pour sa tranquillité d’esprit.

— Je trouve ça difficile à croire.

Il aurait pu raconter un nombre incroyable d'histoires sur les femmes avec qui il était sorti et avait laissé tomber au cours des ans. La manière dont elles entraient et sortaient de sa vie les unes après les autres. Mais il ne voulait pas les lui raconter parce qu'il ne voulait pas atténuer la lumière dans ses yeux quand elle le regardait. Même s'il était peut-être un mec bien, après tout.

Il sortit une autre rose du sceau, si fort que les feuilles s'arrachèrent de la tige.

— On devrait reprendre le travail avant que Christie commence à s'inquiéter qu'on ne soit pas à la hauteur de la tâche pour décorer cette chose.

Suzanne le fixa quelques instants avant de prendre deux autres fleurs et de se remettre au boulot. Pendant qu'ils continuaient en silence, des voix et des rires s'élevèrent vers eux grâce aux brises de vent venant de la plage, qui était vide auparavant. Un couple marchait au clair de lune, enlacé. Quand ils s'arrêtèrent pour s'embrasser, quelque chose palpita dans la poitrine de Roman, dans un endroit où il était toujours resté insensible et sans émotion.

Suzanne méritait un homme qui la vénèrerait, comme l'homme sur la plage adorait de toute évidence la femme avec qui il était. Et pourtant, la pensée qu'elle puisse être avec quelqu'un d'autre le dévorait.

— Je me demande à quoi ça ressemble, dit-elle à voix basse. D'être avec quelqu'un avec qui on peut partager toutes ses peurs. À qui on peut confier ses plus sombres secrets. Quelqu'un qui te fait toujours rire. Quelqu'un avec qui on a hâte de se réveiller tous les matins. Quelqu'un qui te prend la main sur la plage la nuit et t'embrasse comme s'il ne pouvait pas vivre sans toi.

Roman avait partagé plus avec Suzanne qu'avec quiconque.

Il lui avait fait confiance avec son côté sombre, qu'il n'avait jamais révélé à personne.

Elle l'avait fait rire depuis le début.

Il avait hâte de la voir tous les matins.

Et il mourrait d'envie de lui prendre la main sur la plage et l'embrasser.

Roman avait toujours présumé que la pire erreur qu'il puisse faire était de coucher avec une de ses clientes. Mais il avait acquis en sagesse. Bien

que franchir cette limite était sans aucun doute une mauvaise chose, perdre son cœur en le donnant à Suzanne le briserait.

— Es-tu déjà tombé amoureux, Roman ? Être si fou de quelqu'un que tu ne peux penser à personne d'autre ?

Oui. Le mot lui brûlait la langue. *Avec toi.*

Mais il ne pouvait pas lui dire. Il ne pouvait pas lui avouer qu'il commettait le péché capital de tomber amoureux de sa cliente. Ce mariage, tous ses cousins si merveilleusement heureux avec leur moitié, savoir qu'elle était hors d'atteinte, être aussi près d'elle pendant de si longues heures, toutes ces choses devaient jouer avec les folles pensées qu'il avait.

Roman ne tombait pas amoureux. Il n'avait jamais été près de le faire auparavant. Alors, penser que ça pouvait arriver aussi vite ? Et avec une femme qui était tout le contraire de toutes les autres avec qui il était sorti ?

Non. Il ne pouvait pas s'aventurer sur cette voie.

Il ne se laisserait pas prendre cette direction.

Et pourtant, alors qu'il fixait Suzanne dans les yeux, il savait que tous ces mensonges envers lui-même ne changeraient rien. Parce qu'elle était tout pour lui. Quelque chose de grand qui ne partirait pas comme toutes les autres femmes ayant été de passage dans sa vie.

Voyant qu'il ne répondait pas à sa question, elle n'insista pas, il aurait dû être soulagé. Il aurait dû être heureux que les mots suivants soient :

— Peux-tu venir ici pour attacher l'autre côté de cette tige sur la poutre du toit ? Je pensais que j'étais assez grande, mais je me suis trompée.

L'espace était si réduit que pour atteindre la longue tige, il devait se caler contre elle, son torse contre sa poitrine, leurs hanches et leurs cuisses se frôlant. Il gémit presque d'être aussi près d'elle, sentant ses muscles fermes et ses douces courbes contre lui.

Quand il tendit la main vers la tige qu'elle avait partiellement attachée au toit, il avait les mains tremblantes et un désir à peine réprimé, son cœur battait fort sous des émotions dont il ne savait pas quoi faire.

— Si tu entortilles la tige autour de la poutre et la coinces dans le joint, dit-elle légèrement à bout de souffle, j'espère que ça tiendra.

Ne se faisant pas confiance pour parler à nouveau quand il avait besoin de toute sa maîtrise de lui pour ne pas abaisser ses mains sur ses courbes – et sa bouche sur la sienne – il fit ce qu'elle demandait. Rapidement, pour s'éloigner le plus vite possible.

Mais quand il eut terminé de coincer la tige entre les poutres et qu'il pensait être libre, elle souleva une poignée de fleurs.

— Peux-tu faire celles-là aussi ?

Qui aurait pu penser qu'une question totalement innocente sous les rayons de la lune serait ce qui le ferait perdre conscience de tout ? Son rôle en tant que garde du corps. Le fait que ses frères étaient des amis – des amis qui lui faisaient confiance avec leur sœur. Même s'il était loin d'être assez bien pour elle et n'avait pas ce qu'il fallait pour lui donner ce qu'elle méritait.

Un baiser.

Il en avait besoin.

Il devait savoir quel goût elle avait.

Entendre le son qu'elle faisait quand elle sombrait dans le plaisir.

Il avait envie d'elle.

— *Roman.*

Son nom n'était plus qu'un murmure entre ses lèvres. Un qui l'attira encore plus près dans le noir, conscient de rien d'autre qu'eux deux et le baiser qu'ils étaient enfin sur le point d'échanger.

— Suzanne ? Roman ?

La voix de Christie les fit sursauter loin l'un de l'autre comme deux adolescents surpris en train de s'embrasser... Même s'ils n'avaient pas atteint ce stade.

Roman se cogna la tête et les épaules contre les poutres les plus basses du kiosque, mais il méritait bien plus que cette douleur pour ce qu'il était sur le point de faire.

À quoi pensait-il, en tentant quelque chose avec Suzanne ici ? Une poignée de secondes de plus et tout aurait été terminé. En fait, n'importe qui aurait pu les surprendre comme ça. Pas seulement ses frères et son père, mais aussi ses cousins, ses amis de Summer Lake.

— On a presque fini avec les fleurs, lança Suzanne à son amie. Tu as besoin d'aide pour autre chose ?

— Oui, si ça ne vous ennuie pas.

Bien qu'elle essayât de toute évidence de le minimiser son angoisse, Christie semblait stressée.

— Et c'est assez urgent.

— On arrive tout de suite.

Plutôt que de quitter le kiosque tout de suite, Suzanne se tourna toutefois vers Roman. Et quand elle le fit, il put voir tout le désir sur son visage – et les émotions conflictuelles – qu’elle ressentait aussi. Il aurait aimé savoir quoi dire pour changer les choses, pour qu’elle soit seulement une cliente et lui un simple garde du corps. Il aurait voulu savoir comment arrêter de la désirer.

Mais aucune solution ne venait pour aucune des deux.

— On devrait aller aider, dit-il enfin.

— Oui, on devrait, acquiesça-t-elle.

Et pourtant, aucun des deux ne bougea, restant au milieu du kiosque à se fixer. Jusqu’à ce qu’une portière de voiture claque et brise le charme que le lac, la nuit et le mariage approchant avaient créé autour d’eux.

Mais Roman savait que c’était plus que le simple fait d’être ici, loin de la ville, de la vraie vie, qui avait changé les choses. C’était leur lien, tellement plus profond que ce qu’il avait connu avec toute autre femme.

En prenant silencieusement les seaux de fleurs vides et les lanternes, ils rentrèrent vers la cuisine de l’auberge pour retrouver Christie, les mains et les genoux au sol. Elle leva les yeux vers eux, en larmes.

— J’ai accidentellement renversé du comptoir les mini-cupcake que le pâtissier a livrés pour demain. *Tous* les cupcakes.

En regardant de plus près, Roman réalisa qu’il devait y avoir environ trois cents mini cupcakes écrasés sur le parquet.

— On peut en faire assez pour les remplacer, affirma Suzanne. Hein, Roman ?

Suzanne avait besoin d’une pause. De se détendre. Elle avait passé tellement de temps cette semaine à se donner à fond. Mais ses amis et sa famille étaient tout pour elle. Elle préférait préparer trois cents cupcakes dans une cuisine chaude jusqu’à minuit plutôt que d’être dans la salle principale à siroter des cocktails avec des stars de cinémas. Et elle ne semblait pas non plus se préoccuper d’être dans une robe élégante et en talons hauts quand elle remonta ses longs cheveux en un chignon sur sa tête.

Il tendit la main à Christie et la remit sur pieds.

— Laisse-moi terminer de laver le sol pendant que vous trouvez une recette et rassemblez les ingrédients.

— Merci, merci, merci !

Christie les serra tous les deux dans ses bras et ils se retrouvèrent tous les trois serrés les uns contre les autres. Il essaya de ne pas remarquer comme les courbes de Suzanne lui paraissaient douces, chaudes et parfaites, mais il perdit cette bataille.

Dès l'instant où il avait posé les yeux sur elle, il avait été mis au tapis par sa beauté. Le premier jour où il était allé avec elle au travail, il avait été ébloui par son intelligence. Sur la route en allant au lac, il avait réalisé que la perte de sa mère l'affectait toujours, tout comme lui. Cela faisait partie des raisons pour lesquelles il avait été tenté de l'embrasser sous le kiosque. Mais ce n'était que la partie immergée de l'iceberg.

Parce que pendant que tout le monde profitait de la fête, elle préparait des cupcakes pour aider une amie, la lèvre inférieure entre les dents, sous la concentration. Elle avait accepté une ancienne star de la télé-réalité comme Rosalind Bouchard dans sa famille à bras ouvert sans jugement. Non seulement ça, mais elle voulait donner à son père une autre chance d'être le parent qu'il aurait dû être depuis le départ.

Suzanne avait le plus grand cœur que Roman ait connu.

CHAPITRE SEIZE

Même quand Roman était habillé de son costume noir de la plus belle facture, tout à fait approprié pour un mariage, il ne semblait pas civilisé. C'était comme s'il était un lion en cage, faisant les cent pas derrière les barreaux, prêts à se libérer à la première occasion.

Ce matin, elle avait la même impression. Comme si son attirance pour Roman était si difficile à maintenir sous contrôle, à contenir, qu'elle était sur le point d'exploser devant toute la famille.

Elle voulait le dévorer, sauter sur ses genoux et lui retirer son costume pour sentir ses muscles, sa peau, et enfin ses lèvres contre les siennes. Elle le voulait partout contre elle.

La nuit dernière, après qu'ils eurent terminé en quelques heures de faire les cupcakes et leur glaçage, elle avait été si fatiguée qu'elle avait eu envie de se rouler en boule dans un des canapés de l'auberge. Mais lorsque Christie les avait déposés à la maison de son père, elle avait à peine pu dormir en sachant que Roman était de l'autre côté du mur. S'il n'y avait pas eu ses frères et son père dormant au bout du couloir, elle se serait certainement retrouvée en pyjama devant sa porte pour le supplier de la laisser entrer pour qu'ils puissent terminer ce qu'ils avaient commencé dans le kiosque.

Pour le mariage d'aujourd'hui, elle avait choisi une robe bleue en soie à la fois élégante et sexy. Toute la matinée, elle avait attiré les compliments de sa famille et de ses amis. Au cours de la dernière semaine, elle avait été surprise de réaliser qu'elle commençait à être à l'aise en portant des choses féminines. Assez à l'aise que pour la première fois, elle ne repoussait pas instinctivement les compliments.

Mais pour l'instant, la seule appréciation – et la chaleur – qui comptait, était celle de Roman. Une appréciation et une chaleur qu'il repoussait si rapidement, qu'elle n'était pas certaine d'avoir été réellement décelée.

La veille, il lui avait dit qu'elle était éblouissante dans sa robe dorée. Aujourd'hui, ils avaient à peine échangé un mot en privé. Oui, ils avaient

été entourés par sa famille dès les premières heures de la matinée. Mais c'était comme s'il était tous les deux au bord du précipice. Si près que même de simples mots pouvaient être trop à gérer, pour résister.

Quelque part en cours de route, son intention de le séduire pour le pousser à démissionner avait changé. Elle avait été attirée par lui dès le premier instant – une attirance chauffée à blanc contrairement à tout ce qu'elle avait pu connaître avant. Même encore plus maintenant qu'elle commençait à le connaître. Elle voulait désespérément passer outre sa cuirasse de garde du corps qu'il portait toujours, tout ce qu'il lui avait dit de son passé, de ses espoirs, de ses peurs, semblait être des pépites d'or.

Elle ne voulait pas, ni n'avait besoin, d'un garde du corps, mais si c'était le seul moyen pour qu'il reste...

Mon Dieu, elle avait réellement du mal à croire qu'elle pensait comme ça, mais franchement, elle l'acceptait. Elle prendrait tout ce que Roman voudrait bien lui offrir. Même si c'était seulement pour la possibilité d'avoir enfin ce baiser un jour – et de découvrir qu'il y avait plus, qu'il pourrait y avoir quelque chose de vrai entre eux.

Suzanne ne pouvait nier qu'une partie d'elle espérait que ce soit le cas. Après tout, en plus de la chaleur inéluctable entre eux, ils étaient liés de tellement de façons... Ils avaient tous les deux grandi sans mère. Ils aimaient tous les deux être à l'extérieur et rester actifs. Elle se sentait en sécurité avec lui – et pas seulement parce que c'était son métier.

Elle avait eu l'impression d'être spéciale à plus d'une occasion, avec rien de plus que quelques paroles adorables venant du cœur.

D'un autre côté, compte tenu de la raideur de Roman assis à côté d'elle en cet instant, gardant toujours une distance prudente pour qu'aucune partie de lui ne la touche, peut-être que sa gymnastique mentale le concernant était discutable.

Ce n'était pas parce qu'elle passait ses nuits à penser à lui qu'il en faisait de même. Elle voyait peut-être simplement trop de choses dans quelques regards, quelques paroles gentilles et ces demi-baisers. Roman avait de toute évidence l'habitude de prendre ce qu'il voulait réellement. Alors s'il voulait l'embrasser, ne l'aurait-il pas déjà fait, peu importe les limites que lui imposait sa profession ?

Toutefois, quand les premières mesures de *La Marche Nuptiale* s'élevèrent de la harpe, elle n'eut d'autre choix que d'être entraînée par la

merveilleuse histoire d'amour de Smith et Valentina. Smith était debout au milieu du kiosque, avec sa mère, ses frères et ses sœurs en éventail à côté de la structure. Il était clair qu'il était sur des charbons ardents en attendant l'apparition de Valentina dans sa robe de mariée.

Quand cette dernière arriva au bord de la plage, elle était la plus belle mariée que le monde ait portée. Elle avait une simple robe fourreau allant jusqu'au sol et un voile de trois mètres se soulevant dans la brise tandis que le soleil brillait à travers lui ; le petit soupir que laissa échapper Suzanne arriva en même temps que sa première larme. Quand elle se tourna pour voir la réaction de Smith, elle remarqua qu'elle n'était pas la seule à pleurer.

C'était aussi le cas de son cousin. Une des plus grandes stars du cinéma était complètement anéantie par la femme ayant pris son cœur.

— Suzanne.

La voix de Roman se fit doucement entendre dans son oreille gauche avec une main effleurant à peine le bas de son dos.

— Ça va ?

Plus de larmes coulèrent sur ses joues quand elle regarda dans ses yeux sombres.

— Je suis seulement tellement heureuse pour eux.

Il sembla un instant confus, comme s'il ne pouvait pas concilier l'idée des larmes avec le bonheur, mais il hocha ensuite la tête.

— Moi aussi. Ce sont des gens bien.

Pendant un long moment, le temps que Valentina remonte dans l'allée gazonnée parsemée de pétales de roses de toutes les couleurs, Suzanne oublia de reporter son attention vers la mariée. Elle pouvait seulement fixer Roman. Et il la fixait en retour, comme s'ils étaient à nouveau seuls dans le kiosque, étant attirés l'un vers l'autre par une force plus grande et plus forte que tout ce qu'elle avait connu. Ce fut seulement les *ooh* et les *aah* des invités, quand Smith attira Valentina dans ses bras pour l'embrasser, qui ramenèrent Suzanne à la réalité.

Une où elle et Roman étaient tout sauf seuls – et où elle ignorait complètement ce qu'il ressentait réellement pour elle. Pour être honnête, elle ne savait pas non plus où elle se situait réellement. Après tout, elle avait passé toute sa vie d'adulte à s'assurer que ses relations correspondent à une liste de paramètres spécifiques et clairs, tout l'opposé de la manière dont les choses s'étaient passées entre sa mère et son père. Elle ne laissait jamais ses

émotions prendre le contrôle. Aucun d’eux n’avait le droit de devenir obsédé par l’autre. Ils devaient rester rationnels en tout temps.

Ce qu’elle ressentait pour Roman brisait ces trois règles. Ses émotions étaient de vraies montagnes russes. Elle était plus qu’obsédée. Et elle avait réellement peur d’avoir perdu toute idée rationnelle lors de la première nuit, quand elle lui avait crié dessus sur le trottoir.

Elle devrait savoir à quoi s’en tenir.

Elle le savait, étant donné que de la terrible destruction de la relation de ses parents – et de leurs vies – n’était restée qu’un gros titre dans le monde des arts.

Mais savoir intellectuellement ce qu’elle devrait – ou pas – faire, ne rendait pas les choses plus faciles afin de comprendre le message de son cœur.

— Nous sommes tous réellement heureux et honorés que vous ayez pu venir à Summer Lake aujourd’hui pour assister au mariage de Smith et Valentina, dit Calvin dans le kiosque, où il officiait le mariage en tant que maire. Avant qu’ils échangent leurs vœux, ils voudraient dire quelques mots à l’assemblée.

Reculant contre la paroi arrière du kiosque, Calvin laissa toute la scène aux futurs époux.

Smith et Valentina se tenaient par la main quand ils se tournèrent vers leurs familles et amis. Ils souriaient tous les deux, ne semblant ni l’un ni l’autre anxieux devant ce qui les attendait.

Le cœur de Suzanne palpita dans sa poitrine, comme il le faisait toujours quand elle assistait à un mariage dans la famille. Quelle femme ne rêverait pas d’être à la place de Valentina un jour, debout main dans la main avec l’homme qu’elle aimait, prêt à lui faire une promesse éternelle devant les personnes ayant le plus d’importance pour elle ? L’historique familial de Suzanne l’inquiétait concernant toutes les manières dont l’amour pouvait mal tourner – pourtant ici, à Summer Lake, sous le ciel bleu avec le soleil faisant scintiller le lac derrière le kiosque, des émotions grandissaient en elle tandis qu’elle était témoin de combien l’amour pouvait réellement prendre la bonne voie.

Smith souleva la main de Valentina pour l’embrasser, leurs regards rivés l’un sur l’autre quand il embrassa sa peau. Puis, quand Valentina se tourna

vers les invités pour parler quelques instants plus tard, les yeux émerveillés de Smith demeurèrent sur elle.

— Smith et moi ne pourrons jamais assez vous remercier pour tout avoir laissé tomber et venir assister à notre mariage de dernière minute.

Tout le monde rit, y compris les futurs époux.

— C'est très important pour nous que vous soyez ici avec nous aujourd'hui, pour faire partie de la journée la plus importante de nos vies à ce j...

Quand elle s'étouffa sur le mot *jour*, Smith l'attira plus près de lui et déposa un doux baiser sur ses lèvres.

— J'espère que vous savez à quel point nous sommes reconnaissants que vous ayez fait ce passage dans les Adirondacks pour que l'on puisse être avec toutes les personnes que l'on aime et apprécie le plus, dit Smith de sa voix profonde et envoûtante.

Une voix que la plupart des gens pouvaient reconnaître les yeux fermés.

— Et maintenant, je suis certain que vous comprendrez pourquoi nos remerciements sont assez brefs, je n'ai jamais désiré autant quelque chose que d'épouser Valentina.

Il se tourna vers sa femme.

— On y va ?

Rayonnante de bonheur, Valentina sourit et acquiesça.

— Ils sont si parfaits ensemble, murmura Suzanne en s'appuyant instinctivement contre les muscles fermes de Roman.

Bien qu'elle n'eût pas prévu le contact physique, elle ne pouvait nier comme cela semblait naturel, chaleureux et bon d'être aussi près de lui – même si elle se laissait aller seulement une seconde.

Calvin revint à sa place d'officiant.

— Valentina, Smith, en l'honneur de l'engagement que vous allez faire l'un envers l'autre, vous avez chacun écrit des vœux spéciaux. Smith, si tu commençais ?

Smith regarda Valentina avec émerveillement avant de commencer à parler.

— Il y a quatre cents ans, Shakespeare a écrit :

« *Écoutez parler mon âme :*

à l'instant où je vous ai vue,

mon cœur a volé à votre service »

J'ai prononcé ces mots des douzaines de fois sur scène avant de réellement les comprendre. Parce qu'à l'instant où j'ai posé les yeux sur toi la première fois, Valentina, mon cœur n'a pas seulement volé, il s'est gonflé.

Quand les larmes commencèrent à couler sur les joues de sa future épouse, il souleva leurs mains jointes pour les essuyer doucement. Il reprit :

— J'ai grandi avec une mère et un père dont l'amour était si fort que je pensais comprendre l'amour avec un grand A. Mais le jour où tu es entrée dans ma vie, je suis tout de suite tombé sous le charme de ta langue bien pendue, de ton intelligence et de ta passion pour la famille. C'est à ce moment-là que j'ai appris combien l'amour pouvait être profond et vrai. Il n'y a rien que je ne ferais pas pour te voir sourire, t'entendre rire, te rendre heureuse. Et je n'ai jamais désiré quelque chose avec plus d'ardeur que d'être ici avec toi, sachant que tu seras bientôt mienne à jamais.

Valentina posa ses mains sur le visage de Smith, les joues ruisselantes de larmes. Elle était si radieuse sous ses émotions que le cœur de Suzanne se serra.

— Je t'aime, murmura Valentina à Smith avant de lui donner un baiser si plein d'amour que Suzanne le sentit irradier jusqu'à elle.

Quand le couple se sépara enfin, Valentina reprit les mains de Smith. Elle inspira profondément, comme pour se ressaisir.

— J'ai toujours juré n'avoir peur de rien, qu'il n'y avait rien que je ne puisse gérer si je prenais la peine de travailler et de faire des efforts. Puis, je t'ai rencontré.

Ses lèvres tremblaient sous les émotions.

— Tomber amoureuse de toi était la chose la plus effrayante au monde, et te donner mon cœur plus terrifiant que tout ce que j'aurais pu imaginer. Jusqu'à ce que je réalise pourquoi j'avais si peur. Je croyais que j'allais me perdre en toi, alors qu'en fait j'ai trouvé avec toi tout ce qui compte réellement. Par ton soutien, ta foi en moi et ta conviction inconditionnelle et inébranlable que nous étions des âmes sœurs. Ton amour était, et est, la plus belle chose que j'ai connue. Et je te promets de t'aimer pour toujours et toujours et toujours et toujours et toujours et toujours et...

Les paroles de Valentina se perdirent quand Smith glissa une main dans ses cheveux et l'embrassa si passionnément que Suzanne dut se rafraîchir pour ne pas prendre un coup de chaud. Même Roman semblait sous le choc quand il dit dans sa barbe :

— Bonté divine.

Tout le monde dans le public se leva et applaudit quand le couple échangea leurs alliances.

— Par les pouvoirs qui me sont conférés par l'État de New York, je vous déclare maintenant mari et femme, dit Calvin.

Suzanne avait entendu des douzaines de vœux touchants, au cours des dernières années quand ses cousins de San Francisco et de Seattle s'étaient mariés les uns après les autres, mais aucun d'eux n'avait eu autant de signification que ceux d'aujourd'hui. Tout ce que s'étaient dit Smith et Valentina à propos des peurs et de voler, résonnait en elle.

Parce que dès qu'elle avait posé les yeux sur Roman, quelque chose au fond d'elle s'était gonflé.

Et rien ne pouvait lui faire plus peur.

CHAPITRE DIX-SEPT

Roman se tenait près de la piste de danse pendant que Suzanne dansait un slow avec son père. Elle avait dansé sans arrêt avec des membres de sa famille et ses amis depuis que le groupe avait commencé à jouer. Bien qu'il tentât de se montrer discret, il n'avait pas pu détourner les yeux de la manière dont ses hanches remuaient comme si elle était née pour danser plutôt que de programmer des ordinateurs.

Voyant comme elle avait été sensuelle au cours de la chanson précédente, son esprit avait dérivé dans des directions interdites. Là où il serait celui qui le tiendrait dans ses bras. Où il vivrait dans un monde où il pourrait être avec elle. Où il serait assez bien pour elle. Où il mériterait de savoir si elle faisait l'amour avec autant de passion que tout ce qu'elle faisait dans la vie.

Il repoussa cette pensée pour la millième fois pour se reconcentrer sur les bonnes choses – s'assurer que les invités ne faisaient aucun geste suspicieux envers elle. Le tout en surveillant de près Buck.

Au cours des quinze dernières minutes, durant lesquelles la star de cinéma l'avait regardée, Roman ne s'était préoccupé du regard des autres hommes. Il la désirait, c'était une évidence. Après avoir appelé ses détectives privés pour Buck, Roman en savait plus qu'il ne le voulait sur les tendances sexuelles du mec. Rien d'illégal, mais rien dans quoi Suzanne avait besoin de tremper.

Buck Elroy coucherait avec Suzanne après lui avoir passé sur le corps.

Christie semblait un peu stressée tandis qu'elle traversait la piste de danse vers Suzanne et son père. Roman avait appris la veille le rôle majeur joué par William Sullivan dans la préparation de ce mariage. Non seulement il avait construit les structures temporaires sur la plage et la pelouse, mais il s'était aussi occupé de l'illumination et de l'électricité sur tout le site. Après avoir posé une main sur le bras de William pour attirer son attention, Christie pointa la rangée d'ampoules sur le porche de l'auberge. Un des câbles pendait à moitié du plafond.

Roman pouvait facilement supposer que Suzanne disait à son père qu'elle pouvait l'aider à arranger ça, alors qu'il l'encourageait à continuer de danser. À cet instant précis, Buck avança vers eux, pensant de toute évidence que c'était le moment parfait pour s'immiscer.

Jamais de la vie.

Avant que Roman puisse y réfléchir à deux fois, il se tenait devant Suzanne et son père.

— Avez-vous besoin de quelqu'un pour prendre la relève ?

— Oui, Roman.

William posa une main d'avertissement sur son épaule.

— Prends bien soin de ma fille.

Il lui adressa un sourire frôlant la menace.

— Je ne voudrais pas que tu marches accidentellement sur ses orteils.

Cela aurait dû être suffisant pour l'éloigner de Suzanne. Il devait les éloigner de la piste de danse et les emmener dans un endroit plus en sécurité où il n'y aurait aucun contact physique, rien pouvant attiser les flammes brûlant déjà en lui.

Il préféra s'abandonner au désir qu'il ne pourrait pas contenir plus longtemps et l'attira dans ses bras.

Bien qu'il sentît la surprise de Suzanne devant ses gestes impulsifs, dans la rigidité de ses épaules et le haut de son dos, il la sentit rapidement se détendre en posant ses bras autour de son cou et posant la tête sur son épaule.

Comment pouvait-il ne pas l'attirer encore plus contre lui ? Ses courbes et son parfum étaient tous les deux enivrants. Et quand ils se mouvaient ensemble, il savait qu'aucune autre femme ne pourrait être plus parfaite pour lui.

Roman aurait fait n'importe quoi pour arrêter le temps et faire durer cette danse pour toujours. Mais ces quelques précieuses minutes avec Suzanne dans ses bras étaient déjà plus que ce qu'il pouvait penser obtenir.

Quand la chanson se termina, la laisser partir était la dernière chose qu'il désirait. Il put à peine forcer ses bras à lui obéir pour desserrer l'étreinte autour de son corps et s'éloigner d'un pas.

— Reste.

Sa voix était basse dans le vacarme des autres invités, mais il la regardait avec tellement d'intensité qu'il pouvait facilement lire sur ses

lèvres. Sa peau avait rougi, ses lèvres étaient humides, elle devait les avoir léchées pendant leur danse.

— Danse encore avec moi, Roman. *S'il te plaît.*

Tout dans sa vie était clair et net. Il y avait un temps pour tout, le travail et le jeu, et son cœur n'avait jamais été impliqué, il ne s'était jamais attaché. Mais ces lignes précises avaient commencé à devenir floues quand il avait rencontré Suzanne. Et maintenant, même s'ils se trouvaient au milieu d'une piste de danse bondée et entourée de toute sa famille, avec tout le monde comptant sur lui pour la protéger, il pouvait à peine penser assez clairement pour se souvenir qu'ils n'auraient pas dû danser du tout.

Ils ne pouvaient rien avoir du tout.

Il devait s'éloigner de tous ces couples romantiques, de la musique sexy, du cadre à couper le souffle. Il ne pouvait prendre le risque de danser à nouveau avec elle. Pas quand la première l'avait presque brisé au point de le faire devenir amoureux.

— Tu as à peine touché à ton repas et tu dois avoir soif après toutes ces danses.

Il pouvait entendre à quel point il était ridicule en répondant à sa requête en lui disant qu'elle avait l'air assoiffée.

— Pourquoi on n'irait pas attraper quelque chose sur les plateaux d'un des serveurs ?

— Pourquoi tu fais toujours ça ?

Ses joues étaient encore plus rouges maintenant, mais pas après l'effort cette fois-ci.

— Pourquoi recules-tu chaque fois que nous nous rapprochons ? demanda-t-elle un peu plus fort.

Une autre danse, un autre moment de rapprochement comme celui qu'ils avaient partagé sous le kiosque serait tout ce qu'il faudrait pour que Roman fasse plus que l'attirer dans ses bras.

Il la *dévorait* sur place.

Il n'avait jamais été aussi près de perdre le contrôle de lui-même et sur ses émotions qu'il avait pris soin de garder sous bonne garde pendant toute sa vie d'adulte. Mais Suzanne le poussait au bord de la folie.

La dernière chose qu'il souhaitait était la blesser, mais il devait enfermer cette attirance et atténuer les étincelles une bonne fois pour toutes.

À travers ses dents serrées, il se força à dire à voix basse pour qu'elle soit la seule à l'entendre.

— Parce que je suis ton garde du corps, pas ton petit ami.

* * *

Aïe.

La dernière fois où Suzanne avait eu aussi mal était la fois où elle avait accidentellement heurté un lampadaire. Elle pensait à un problème sur son code plutôt que de regarder où elle allait et elle n'avait pas réalisé qu'elle était tombée avant de se retrouver sur le dos sur l'asphalte. Elle ne s'était rien cassé ce jour-là, mais elle avait eu de belles contusions.

Elle n'aurait aucune marque sur son corps cette fois-ci, mais la blessure que les paroles de Roman avaient faite s'immisçait plus profondément que les bleus qu'elle avait pu avoir lors de sa chute dans le parc.

Elle savait déjà qu'elle entendrait *parce que je suis ton garde du corps, pas ton petit ami* en boucle quand elle fermerait les yeux. Il l'avait dit comme s'il ne pouvait même pas imaginer être avec elle. Comme si elle n'était rien d'autre qu'une cliente agaçante refusant de comprendre qu'elle dépassait les bornes.

Quand il l'avait pris si soudainement dans ses bras pour danser, elle avait eu l'impression que c'était la chose la plus romantique qui lui soit arrivée. Il semblait submergé par la passion, comme un héros sortit tout droit d'un des films romantiques qu'elle regardait tard le soir après une dure journée, lorsqu'elle avait du mal avec son code.

Maintenant, toutefois, en regardant dans ses yeux sombres et ne pouvant lire aucune trace d'émotion en eux, elle pouvait voir qu'il avait transformé la moindre chaleur qu'il pouvait ressentir pour elle en glace.

Comme tout le monde, elle avait craqué pour des hommes qui eux ne l'aimaient pas au fil des années. Mais elle avait toujours pu repousser ces rejets parce qu'ils venaient d'hommes qui ne signifiaient rien pour elle.

Quand il était question de Roman, par contre, elle ne savait pas comment passer outre le rejet. Elle ne pouvait empêcher ses tripes de faire des nœuds quand elle repensait à la manière dont il s'était éloigné d'elle, sautant dans la direction opposée, pas une seule fois, mais plusieurs fois depuis leur rencontre.

— Suzanne, j’espère que je n’interromps rien.

Elle ne s’était pas rendu compte que Buck était venu vers eux.

— Tu es la danseuse la plus populaire ici, mais maintenant qu’il y a une petite pause dans la file de tes admirateurs, j’espérais pouvoir te voler à ton garde du corps et te convaincre de danser avec moi.

La dernière chose qu’elle voulait était de continuer à danser. Elle voulait retourner dans la maison de son père et se rouler en boule dans son lit.

Non. Non. Elle n’était pas comme ça. Elle n’était pas le genre de femme à s’effondrer à cause de l’amour. Elle n’était pas comme ça mère, *merde*.

Se forçant à sourire à la star de cinéma, Suzanne dit :

— J’adorerais danser avec toi, Buck.

Elle espérait que ses mots et ses mouvements, en prenant la main tendue de Buck, n’étaient pas aussi rigides qu’elle en avait l’impression. Il était sympa, et il ne méritait pas d’être un pion pendant qu’elle essayait de récupérer de l’estime pour elle-même. Mais parfois, peu importe à quel point on veut être rationnel, juste et gentil, on n’y parvient pas. Elle ne regarda pas Roman et quand elle laissa Buck les entraîner plus profondément dans la foule de danseurs. Elle ne voulait pas lui donner la satisfaction de voir à quel point il l’avait blessée.

CHAPITRE DIX-HUIT

Suzanne ne dansa pas une fois avec Buck, mais dix. Peut-être plus, Roman avait perdu le compte dans les brumes de la jalousie qui l'enserrait de plus en plus chaque fois que Buck la touchait ou la faisait rire. Pendant plus d'une heure, Roman se battit contre lui-même pour ne pas surgir sur la piste de danse et l'éloigner de ce mec. Mais il ne pouvait pas faire ça. Pas parce qu'il avait peur des retombées sur sa carrière avec des clients potentiels au mariage, mais parce qu'il avait suffisamment blessé Suzanne. Il ne voulait pas l'embarrasser non plus.

En l'état actuel des choses, il n'oublierait jamais son regard quand il lui avait dit, *je suis ton garde du corps, pas ton petit ami*. Chaque fois qu'il lui faisait du mal, cela renforçait sa conviction qu'il devait garder ses distances. Elle méritait l'amour véritable qu'avaient Smith et Valentina, sans la dévastation émotionnelle que Roman avait vue entre sa mère et son père.

Encore et encore, il se rappela que Suzanne et Buck ne faisaient que danser. Puisqu'il était hors de questions que Roman laisse la star de cinéma pousser les choses plus loin, il devrait repousser sa jalousie irrationnelle pour le reste de la soirée et se concentrer sur le travail pour lequel on l'avait embauché.

Enfin, Suzanne et Buck n'enchaînèrent pas directement avec la danse suivante. Elle pointa les toilettes, alors que Buck indiqua le bar, espérant de toute évidence qu'elle le rejoigne pour boire un verre. Quand elle hocha la tête pour montrer son accord, Roman grogna – assez fort pour surprendre un des invités près de lui.

— Il y a un problème, demanda-t-elle de toute évidence inquiète qu'un des gardes du corps soit aussi contrarié.

— Non, m'dame.

Et il n'y en aurait pas tant que Buck ne tenterait pas de faire plier Suzanne avec de l'alcool pour qu'il puisse tenter sa chance.

Roman laissa un bon trois mètres entre eux quand elle sortit de la piste de danse tout en s'assurant ne pas la perdre de vue jusqu'à ce qu'elle entre

dans les toilettes des dames. Même si elle devait désirer s'éloigner de lui plus que tout, il savait qu'elle ne reviendrait pas sur sa promesse de ne pas fuir pendant le mariage.

Pendant qu'il attendait sous l'érable, plusieurs femmes lui sourirent. Mais Suzanne était la seule femme lui faisant envie.

Suzanne le remarqua tout de suite quand elle quitta les toilettes. Elle n'avait pas regardé dans sa direction depuis qu'elle avait accepté l'invitation à danser de Buck, donnant à Roman l'ignorance qu'il méritait largement. Mais plutôt que de partir pour aller boire un verre avec la star de cinéma, elle se dirigea directement vers lui.

— Dois-tu me suivre *partout* ?

Elle connaissait déjà la réponse et il savait qu'elle évacuait simplement, ce qui voulait dire que la réponse professionnelle était seulement de laisser courir. Mais elle n'était pas la seule à avoir besoin d'évacuer.

S'assurant que personne ne pourrait les entendre, il répondit.

— Oui. C'est pourquoi tu devrais me dire si tu as l'intention de coucher avec une star de cinéma ce soir, que je puisse faire mes recherches d'antécédents avant que tes vêtements ne volent partout.

Les yeux de Suzanne s'écarquillèrent comme si elle ne pouvait pas croire ce qu'il disait. *Merde*, il ne le croyait pas lui-même. Il n'avait jamais parlé à un client de cette manière auparavant. Loin de là.

— Viens-tu réellement de me demander si j'ai prévu de coucher avec Buck ce soir ?

Sa question était assez forte.

— Sauf si tu veux que les gens jasant, on ferait bien de poursuivre cette conversation dans un lieu un peu plus intime, proposa Roman.

— J'ai hâte d'en finir.

Il la suivit derrière le bâtiment et dans un bosquet de bouleaux. Bientôt, les branches autour d'eux furent si épaisses que le son du groupe et des invités n'était plus qu'un lointain bourdonnement.

Elle se retourna pour lui faire face.

— Je te l'ai déjà dit, je coucherai avec qui je veux quand je veux. Et seulement pour que tu le saches, je n'ai pas la moindre envie de coucher avec Buck. Mais maintenant que tu m'y fais penser...

Elle haussa les épaules et montra les dents dans une tentative de sourire.

— Peut-être que ça serait une bonne idée de libérer les tensions avec quelqu'un qui ne me repousse pas tout le temps et semble me désirer.

Il savait qu'il aurait dû compter jusqu'à dix avant de répondre. Qu'il aurait dû laisser redescendre son rythme cardiaque. Qu'il aurait dû essayer de rassembler les moindres éclats de professionnalisme restants. Mais il n'avait aucun moyen de se retenir.

Pas quand il avait l'impression de le faire depuis une éternité avec elle.

— Combien de fois je dois te dire que *tous les hommes ici te désirent* !

— Pas toi !

Roman n'avait jamais crié sur un client auparavant. Mais Suzanne avait cessé d'être seulement une cliente presque depuis le début. Et qu'il le veuille ou non, il n'était pas seulement son garde du corps non plus. Il avait toujours été trop près des limites avec elle. Plus près de passer de l'autre côté que jamais auparavant.

Il devait se retirer. Trouver un autre garde du corps pour le remplacer. Partir sans jamais se retourner. Sortir toute pensée de Suzanne de sa tête – et le désir hors de son corps – pour toujours.

Mais il ne le pouvait pas. Pas quand la femme la plus intelligente au monde semblait croire quelque chose d'aussi stupide. Complètement idiot.

— Tu rigoles ? Bien sûr que je te désire. C'est le cas depuis que j'ai posé les yeux sur toi. Ta bouche, ton esprit, ton corps... Tout chez toi est irrésistible.

Il ne pouvait empêcher les mots d'affluer.

— C'est pourquoi je m'acharne à rester ton garde du corps. Parce que tu as besoin de quelqu'un pour veiller sur toi, quelqu'un pour s'assurer que tu ne finisses pas avec le mauvais mec. Un comme moi qui ne te mérite pas.

Il était à bout de souffle comme s'il avait fait un tour de piste.

— Mais ne pas t'embrasser est la chose la plus difficile que j'ai faite.

Il n'avait pas réalisé à quel point elle était devenue immobile avant de se taire. N'avait pas compris avant qu'il ne soit trop tard que ses aveux avaient transformé la lueur dans ses yeux, passant de la colère au désir.

— Fais-le.

Alors que lui n'avait pas pu moduler sa voix pour qu'elle ne soit pas un rugissement, la sienne était à peine plus qu'un murmure.

— Embrasse-moi, Roman.

Elle se lécha les lèvres et se rapprocha.

— Pour que je puisse en connaître les sensations.

Elle baissa son regard vers ses lèvres.

— Connaître le goût que tu as.

À chaque instant depuis le soir dans la galerie d'art où il avait commencé à travailler pour elle, il s'était battu. Contre son désir pour elle. Pour se rappeler toutes les raisons pour lesquelles il ne pouvait pas l'avoir. Pour se convaincre qu'il ne devait pas franchir les limites entre un garde du corps et son client.

Mais ce soir, après un mariage chargé du genre de romance qu'il pensait impossible, après avoir vu Suzanne si proche de sa famille, après avoir été dévoré par la jalousie en la regardant danser avec un autre homme, il ne pouvait plus continuer.

Pourtant, alors qu'une de ses mains se glissait dans les cheveux de Suzanne et que l'autre enveloppait ses hanches, il se laissa aller à tenter une dernière chose.

— Tu vas le regretter.

— Non, ça ne sera pas le cas.

Elle était à bout de souffle. Excitée.

— Tout ce que je veux, c'est que tu m'embrasses.

Comme il le voulait aussi. Et pourtant, maintenant qu'elle était enfin dans ses bras et qu'il la touchait, il ne put que lui caresser la joue. Il voulait mémoriser les accrocs dans sa respiration quand cette dernière s'accélérait.

— Tu es magnifique, Suzanne.

Il respira son parfum doux et épicé.

— Si belle que je ne peux arrêter de te regarder ni arrêter de vouloir te toucher alors que je sais que je ne le devrais pas.

Elle le toucha aussi, posa ses mains sur ses biceps, puis les laissa courir sur ses épaules et son dos. Ses muscles frémissaient sous son contact.

— C'est toi qui es beau.

Elle posa une main sur ses abdos qui se tendirent sous ses doigts.

— Une œuvre d'art.

Elle se lécha les lèvres.

— Je n'ai jamais désiré quelqu'un comme je te désire. Je n'ai jamais fait ce genre de rêve avec quiconque, sauf toi. Fous. Sexy. Tu ne sais pas à quel point je te désire ardemment le matin, et savoir que je ne peux pas te traîner dans ma chambre et rendre ces rêves réels...

Son gémissement en entendant qu'elle avait des rêves érotiques avec lui fut étouffé quand il caressa sa joue de la sienne. Elle était si douce. Si chaude. Comme si d'être simplement dans ses bras comme ça, était plus que suffisant pour la réchauffer partout.

Il n'avait jamais été aussi fasciné par quiconque, jamais aussi à l'écoute de chacun des battements de cœur d'une femme, à chacune de ses respirations, à la manière dont son corps fort et agile tremblait contre le sien quand elle pressait ses courbes appétissantes encore plus contre lui.

Enfin, il posa ses lèvres sur elle, déposant le plus léger des baisers contre la courbe de son oreille. Elle ronronna et elle posa ses mains autour de ses hanches pour attraper la laine noire de son pantalon et sentir les palpitations de son excitation contre son ventre.

Le petit bois s'enflamma quand il se saisit enfin de sa bouche avec la sienne et la dévora. Et elle le dévora en retour, deux âmes affamées prenant enfin le baiser dont ils avaient tellement envie.

Elle avait le goût des rayons du soleil.

Du péché.

De la plus douce des gourmandises au monde.

Roman n'avait jamais cru que le temps puisse s'arrêter, que la Terre pourrait changer son axe, que toute sa vie pouvait changer en un instant. Pas avant ce baiser, quand le plaisir d'être avec Suzanne était la seule chose qui comptait. Il avait enfin trouvé sa raison d'être. Toutes les douleurs, les limites qui avaient été entre eux s'effaçaient complètement tandis qu'ils se rapprochaient le plus possible l'un de l'autre.

Roman ne pouvait plus penser. Prévoir. S'arrêter. Rien d'autre que s'abandonner au plus grand plaisir qu'il ait connu, avec rien de plus qu'un baiser de cette femme dans ses bras.

Sa bouche était un cadeau, un qu'il voulait passer des heures à explorer. Des jours. Des semaines. Il ne put s'empêcher de laisser courir ses lèvres sur sa mâchoire pour y lécher la peau sensible de son cou.

La toucher, la goûter comme si elle représentait bien plus que ce qu'il pensait pouvoir vivre. Mais maintenant que son désir refoulé commençait enfin à jaillir des fissures de sa maîtrise de lui-même, les digues étaient sur le point de rompre. Une poignée de baisers parfaits n'étaient pas suffisants pour satisfaire sa faim d'elle. Il en voulait plus. Avait *besoin* de plus.

Tellement plus quand elle dit :

— Je ne serai jamais rassasiée de toi.

Il perdit définitivement le contrôle et tendit les mains pour atteindre l'arrière de sa robe.

Trouvant facilement la fermeture éclair, il la sentit frissonner quand il la fit descendre le long de son dos, le bout de ses doigts effleurant sa peau douce. Puis la robe tomba, et elle fut nue devant lui. Il y avait assez de rayons de lune passant à travers les arbres pour qu'il puisse voir qu'elle portait à peine une culotte.

Des talons.

Rien d'autre.

Suzanne ne se montra pas timide quand il dévora son corps nu des yeux et elle ne se mit pas à prendre la pose comme tant d'autres femmes. Elle resta simplement là, le laissant la dévorer des yeux.

Elle le laissa tendre les mains vers ses seins comme un homme possédé.

Le laissa prendre les doux renflements de son corps dans ses grandes mains.

Laissa le bout de ses doigts rugueux effleurer ses mamelons tendus.

Le laissa abaisser sa bouche et sa langue pour la parcourir.

Le laissa faire pleuvoir des baisers sans fin sur un sein puis l'autre, pendant qu'elle s'arquait sous ses mains et sa bouche. Elle murmurait son nom et emmêlait ses doigts dans ses cheveux pour le maintenir près d'elle.

Il voulait se mettre à genoux devant elle. Voulait vénérer chaque centimètre de son corps. Voulait retirer les derniers morceaux de tissus qui lui cachaient le reste de son corps. Voulait presser des baisers torrides entre ses cuisses jusqu'à ce qu'elle ne fasse pas seulement que murmurer son nom, mais le crie.

Il était parti si loin et était déjà à moitié engagé dans cette voie, déposant des baisers sous ses seins, ses côtes et la peau délicieuse au-dessus de son nombril, les genoux presque au sol, une branche craqua sous un de ses pieds. Assez fort pour percer le désir qui l'avait rendu aveugle à toute raison, à tout bon sens.

Mais que faisait-il ?

La question se répercuta en lui et il revint enfin à la raison. Assez pour se rendre compte que non seulement il embrassait Suzanne, mais qu'il lui avait retiré ses vêtements à l'extérieur, juste à côté d'un mariage de célébrités où n'importe qui pouvait sortir et les surprendre.

Il avait dit à ses frères : *elle est en sécurité avec moi. Je ne laisserai rien lui arriver.* Mais il venait seulement de tourner en dérision ses promesses.

Il avait promis de la protéger.

Au lieu de ça, il avait presque ruiné sa réputation.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DIX-NEUF

Les meilleurs baisers au monde.

Suzanne ne s'était jamais sentie aussi bien. Si vivante. Elle se pinça presque pour s'assurer qu'elle ne vivait pas un autre de ses rêves torrides.

Elle avait pensé que ce serait bon d'embrasser Roman. Mais la réalité se rapprochait plus de « à couper le souffle ». Même ça n'était pas assez fort pour exprimer la manière dont elle se sentait sous ses baisers.

Tout était arrivé si vite. Ils avaient commencé par se crier dessus. Puis il lui avait dit des choses merveilleuses sur la manière dont il la désirait. Puis un baiser était devenu des douzaines sur son visage, son cou et ses épaules. Puis sa robe était tombée... Et il lui avait fait des choses incroyables avec ses mains et sa bouche.

Il l'avait embrassée, touchée avec un désespoir à l'état pur. Elle le désirait tellement. Encore plus avec chaque caresse, chaque baiser. Elle voulait que Roman soit doux. Dur. Qu'il y aille doucement. Et vite.

Elle le voulait de toutes les manières possibles.

— Suzanne, nous ne devrions pas faire ça ici.

Elle n'aurait pas été contre faire l'amour exactement là où ils étaient, mais il avait raison. Ce serait mieux de trouver un endroit plus intime. Une chambre qu'ils n'auraient pas à quitter pendant de longues heures.

— Je connais un endroit, lui dit-elle. Il y a un chalet à côté de la maison de mon père que personne n'utilise.

Elle était sur le point de lui prendre la main et le guider là-bas quand elle se rendit compte tardivement que sa robe était étendue sur le sol. Cela montrait à quel point ses baisers lui avaient fait perdre toute notion du monde réel – elle n'avait pas réalisé qu'elle portait seulement ses sous-vêtements.

— Je devrais peut-être remettre ça d'abord, dit-elle en riant tout en se penchant pour récupérer sa robe.

Elle se sentait grisée, comme si elle ne pouvait plus être triste à nouveau, comme si elle ne pouvait plus jamais s'arrêter de sourire.

Il l'aida silencieusement à remettre sa robe, tenant le tissu pour ne pas le coincer accidentellement dans un de ses talons. Elle aimait la douceur de ses mains quand il remonta la robe sur sa peau nue, puis la referma.

Voulant désespérément l'embrasser à nouveau, elle enveloppa son cou de ses bras, ferma les yeux et se pencha en avant quand elle sentit ses mains fermes sur ses avant-bras.

— Suzanne, arrête.

Sa bouche effleura la sienne quand les mots sortirent. Mais ce ne fut pas tellement ce qu'il lui dit qui l'arrêta, mais plus la manière dont il la toucha. Au cours des dernières minutes, il faisait tout pour l'attirer plus près de lui.

Soudain, elle avait l'impression qu'il essayait de la repousser.

— Non.

Elle ne le laisserait pas recommencer.

— Tu ne vas pas me dire que tout ça est une énorme erreur.

Mais en voyant comme il serrait les dents, elle pouvait deviner *précisément* ce qu'il était sur le point de dire.

— Je n'aurais jamais dû te parler comme ça. Ni t'embrasser comme ça.

Ses dents se serrèrent avant qu'il puisse les desceller assez pour grogner.

— Je n'aurais pas dû défaire ta robe et te toucher comme ça. Ni avoir été sur le point de me mettre à genoux pour...

Il s'interrompit en jurant.

Plus tôt, quand il s'était éloigné sur la piste de danse, elle avait présumé que ce devait être parce qu'elle n'était pas assez jolie, sexy ou féminine pour lui. Mais maintenant, elle savait que rien de tout ça n'était la véritable raison.

Roman la désirait. Avec une passion profonde à lui en couper le souffle. Et pas parce qu'elle l'avait séduit pour qu'il franchisse les limites professionnelles comme elle l'avait prévu au départ.

L'attirance entre eux, la chaleur était réelle. Inévitable. Indéniable.

— J'ai perdu le contrôle avec toi, sa culpabilité transpirait dans chacun de ses mots.

— J'aime quand tu perds le contrôle.

Comment pouvait-elle lui faire voir qu'ils étaient deux adultes pouvant briser toutes les règles qu'ils voulaient ? Ce n'était pas parce qu'il était

entré dans sa vie en tant que son garde du corps que cela voulait dire qu'ils devaient s'en tenir à une relation professionnelle maintenant.

— J'aime t'embrasser. J'aime tout ce que nous avons fait.

Elle n'avait jamais été aussi audacieuse avec un amant auparavant, mais elle voulait qu'il sache.

— J'en veux plus.

Elle ne le laisserait pas reculer maintenant.

— Je veux tout faire. Avec toi. Ce soir.

* * *

Roman se battait vigoureusement avec le désir qui envahissait chacune de ses cellules. Il devait se forcer à faire ce qui était juste, plus que souhaiter continuer à embrasser Suzanne. Il devait arrêter de fantasmer sur le fait de lui retirer sa robe à nouveau pour qu'ils puissent terminer ce qu'ils avaient commencé sous les rayons de la lune et les milliers de branches d'argent.

Mais alors qu'elle était debout en face de lui dans sa robe froissée, les cheveux emmêlés après le passage de ses mains, sa bouche gonflée après ses baisers, elle était... éblouissante. Il la désirait ardemment seulement à la regarder. Et maintenant qu'il savait quelles étaient les sensations dans ses bras. Qu'il connaissait le goût de ses baisers. Qu'il avait entendu ses gémissements de plaisir.

Non. Il ne pouvait pas se laisser entraîner dans cette voie. Il devait garder sa bouche et ses mains pour lui et aller tout avouer à ses frères.

De la douleur se répandit dans sa poitrine en sachant que ce soir serait la dernière soirée qu'il passerait avec elle.

Depuis qu'il était adulte, Roman avait toujours fait ce qu'il fallait, peu importe les difficultés. Mais rien n'avait été aussi dur que de dire :

— Je dois te ramener à l'intérieur et m'assurer que ton père puisse rester avec toi. Et je vais aller voir tes frères.

Elle secoua la tête, assez fort pour que ses longs cheveux ondulent comme si une brise venait de passer sur ses épaules.

— Ne fais pas ça.

— Je le dois.

— Ils vont insister pour que tu démissionnes.

Les nœuds dans ses tripes se resserrèrent.

— Oui.

— Et tu partiras, non ? Tu vas sortir de ma vie aussi vite que tu y es entré. Sans te retourner, comme si rien de ce qui s'est passé entre nous n'avait d'importance ?

— *Suzanne.*

Il ne pouvait retenir les émotions dans sa voix. Pouvait à peine s'empêcher de la toucher.

— Ça en a. *Tu* en as.

De l'espoir naquit à nouveau dans ses yeux.

— Alors, reste.

Comme il aimerait pouvoir.

— Nous savons tous les deux que ce n'est pas une bonne idée.

— Tu veux entendre de mauvaises idées ? Les vêtements que je portais, les robes ajustées et les talons. Ce n'est pas moi. Mais au cours des premiers jours, j'ai voulu te séduire, expliqua-t-elle en mimant les guillemets, pour que tu m'embrasses et démissionnes.

Avant qu'il puisse dire quoi que ce soit devant ses aveux – donnant du sens aux réactions de tout le monde devant ses tenues, elle poursuivit :

— Je sais que c'était stupide. Et porter des talons aussi hauts ce n'est pas génial, mais en fait, les robes n'étaient pas si mal. Mais j'étais si en colère devant la manière dont mes frères m'avaient imposé un garde du corps, et comme tu étais déterminé à prendre le boulot, je n'avais rien trouvé de mieux pour m'en sortir. Seulement, maintenant que tu m'as embrassée, je ne veux pas que tu partes. Même avant que tu le fasses je ne le voulais pas. Et je ne crois pas que tu le veuilles non plus, peu importe le nombre de fois où tu as voulu me le laisser croire chaque fois qu'on se rapprochait.

— *Suzanne...*

Mais elle ne le laissait pas en placer une.

— Tu ne le vois pas, nous ne savons pas encore si nous deux c'est une bonne ou une mauvaise idée. Et si on fait les choses à ta manière, ou à celle de mes frères, et que tu démissionnes ce soir parce qu'on s'est embrassés, nous n'aurons jamais la chance de le découvrir. J'ai passé toute ma vie à écrire des codes et tu sais ce que j'ai appris des milliers de fois ? Si on abandonne dès que quelque chose ne fonctionne pas, jamais ça ne

fonctionnera. Je me suis toujours battue pour les choses les plus importantes.

Les yeux de Suzanne scintillèrent dans la nuit.

— Pour les *personnes* qui comptent le plus.

Les mots venaient à peine de quitter ses lèvres quand elle se retourna et fila à travers la forêt avec sa robe et ses talons hauts pour retourner à la réception.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT

Avec tout ce que Suzanne lui avait dit bouillonnant dans sa tête, et dans son cœur, Roman fut plus lent que d'habitude pour la poursuivre à travers les arbres.

— Où vas-tu ?

Il le savait, bien sûr, mais peut-être qu'un miracle arriverait et qu'elle lui donnerait une réponse différente de celle à laquelle il s'attendait.

— Parler avec mes frères avant que tu le fasses.

Elle lui lança un regard d'avertissement par-dessus son épaule.

— Et n'essaie pas de m'arrêter. C'est *ma* vie, pas la leur, et il est grand temps qu'ils le comprennent tous les trois.

Roman voyait ce qu'elle voulait dire, et il ne pouvait pas la contredire. En même temps, que Suzanne se défende devant sa famille ne changerait rien à ce qu'il devait faire. Elle avait besoin d'un autre garde du corps, quelqu'un de complètement professionnel qui ne serait pas constamment distrait par son attirance ou la jalousie. Quelqu'un qui ferait son travail plutôt que de passer tout son temps à apprendre les rouages de son cœur.

Elle savait exactement où trouver ses frères, deux d'entre eux du moins. Alec et Harry étaient assis sur le bord d'un quai à mi-chemin entre l'auberge en ville et la maison de leur père, une bière à la main. Roman pouvait facilement imaginer les quatre Sullivan ensemble sur le quai au fil des ans.

— Tu as de la chance de les avoir, tu sais.

Cela arrêta Suzanne sur le bord du quai.

— Je le sais.

Elle se tourna vers lui. La lune illumina alors la beauté et l'intelligence bouleversant son monde chaque fois qu'il la regardait.

— Ils se sont toujours occupés de moi, de la même manière que je me suis occupée d'eux. Mais être aimé par quelqu'un ne lui donne pas le droit de te marcher dessus.

Ses paroles l'interpellèrent réellement. Le père de Roman avait toujours dit qu'il poussait Roman à se battre plus, à gagner plus, de jouer pour les plus grosses bourses, parce qu'il l'aimait. Parce qu'il veillait sur son fils. Parce qu'il voulait que son fils ait un meilleur avenir que lui en travaillant à l'usine. Cela avait pris de nombreuses années à Roman pour comprendre que son père n'avait pas menti – c'était le meilleur moyen que Tommy Huson avait pour élever son fils après avoir été élevé par un père ayant toujours parlé avec ses poings. Malheureusement, il s'était avéré que ce que Tommy avait pensé être le meilleur pour son fils avait été le pire. Passer toutes ses soirées d'adolescent dans un ring de boxe n'avait pas rendu Roman heureux. Surtout parce qu'il ne pouvait jamais réparer les dommages causés à l'autre combattant.

Alec les entendit le premier et se tourna vers eux avec le sourire.

— On se demandait où Roman et toi étiez.

Son sourire disparut rapidement toutefois quand il remarqua la robe froissée de Suzanne, ses cheveux en désordre et son expression féroce.

— Il s'est passé quelque chose.

Alec se releva de son perchoir au bout du quai, Harry sauta sur ses pieds à côté de lui.

— Ça va, Suz ?

— Je vais bien.

Quand un de ses talons se coinça entre deux planches, elle les retira. Être pieds nus et malgré ses quinze centimètres de moins que ses frères, elle n'était toutefois pas moins impressionnante quand elle marchait vers eux.

— J'ai demandé à Roman de m'embrasser.

Elle marqua une pause pour marquer le coup.

— Il l'a fait. Et je l'ai embrassé en retour.

Un grognement sauvage sortit de la gorge d'Alec quand il sauta derrière Suzanne pour atteindre Roman. En temps normal, il n'aurait pas laissé son adversaire le prendre au cou, mais il ne méritait pas moins pour avoir fait tout le contraire de ce qu'il aurait dû avec la seule femme sur terre complètement interdite.

Harry et Suzanne se démenaient tous les deux pour faire reculer Alec.

— On t'a embauché pour protéger notre sœur.

Sa fureur résonnait dans la nuit.

— Pas pour profiter d'elle.

— Il n’a pas profité de moi, dit Suzanne en se mettant enfin entre eux, faisant ainsi glisser les doigts de Roman de son cou. Je te l’ai déjà dit. C’est *moi* qui lui ai demandé de m’embrasser.

Alec devint encore plus en colère.

— C’est ton putain de garde du corps, Suz ! Pas un mec avec qui on a voulu te caser.

— Roman est un garde du corps génial. Je n’en veux pas, et je dois toujours l’admettre. Mais il n’est pas seulement un garde du corps génial. Il est intelligent. Adorable. On peut lui parler de tout. Et...

Elle secoua la tête.

— Je ne vous dois pas d’explications. Aucun de nous deux ne vous en doit. Si nous voulons à nouveau nous embrasser, nous le referons que ça vous plaise ou pas.

Mon Dieu, elle était en feu. Une boule de feu superbe, pour qui Roman n’avait su trouver aucun moyen pour éviter d’y poser la bouche – ou ses mains.

— Non, tu ne le feras pas.

Alec lança un autre regard furieux à Roman.

— Tu es viré, connard. Et si tu te rapproches de ma sœur à nouveau, je te détruirai.

— Alec.

La voix d’Harrison était forte. Ferme. Aussi ferme que la poussée qu’il donna à son frère pour l’éloigner de Suzanne et Roman.

— Les colères sont trop remontées pour le moment. On devrait laisser les choses redescendre et revenir pour en discuter quand tout le monde sera plus rationnel.

— Je me sens parfaitement rationnelle, insista Suzanne.

Roman aurait aimé pouvoir dire la même chose. Mais pour être franc, il ne s’était plus senti rationnel à la seconde où il avait posé les yeux sur elle.

Elle se détourna de ses frères pour le regarder.

— J’ai conscience que tu es venu ici pour démissionner, et je sais avoir dit que c’est ce que je voulais depuis le début, mais maintenant je veux que tu restes.

— Tu as changé d’idée sur le fait d’avoir un garde du corps ?

— Je me sens en sécurité avec toi. Et comme je viens de le dire, je dois encore réfléchir avant de prendre des décisions définitives.

Elle soutint son regard sous les rayons de la lune.

— Mais je ne veux pas que tu partes. Pas encore.

— Si tu penses que je vais laisser ce mec travailler pour toi...

Elle se retourna d'un coup vers Alec.

— Je ne suis pas venue pour que tu me dises quoi faire ! Je suis venue parce que je vous aime assez pour vous annoncer que j'ai pris ma décision et que vous n'y changerez rien.

Encore une fois, elle revint vers Roman.

— Reste.

Il n'avait jamais rien désiré de plus. Mais ce n'était pas parce qu'il le désirait que ça voulait dire que c'était la bonne chose à faire.

— Tu as besoin de quelqu'un pouvant être parfaitement professionnel.

— Quelqu'un pour qui je ne représente rien de plus qu'un boulot, tu veux dire ?

Merde, quand elle présentait les choses comme ça...

Pourtant, il se força à dire de la voix la plus douce possible.

— Je vais passer des appels demain et je te trouverai...

— Non. C'est toi ou personne. Et tu sais que je ne bluffe pas. Je mangerai et rejetterai n'importe quel autre garde du corps que tu pourras me présenter.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Personne n'avait remarqué Drake approcher du quai.

— Je suis venu vous dire que Smith et Valentina vont bientôt partir pour que vous puissiez leur dire au revoir. On dirait que vous êtes sur le point de vous battre.

— Roman et moi on s'est embrassés, informa-t-elle son petit frère. Et maintenant, il pense qu'il doit démissionner, même si nous embrasser ne diminue en rien le fait qu'il est doué pour son travail. Même si je ne suis toujours pas certaine d'avoir besoin d'un garde du corps, c'est le meilleur. Et si nous voulons nous embrasser, nous allons le faire, peu importe ce que toi, Harry ou Alec pensez, dites ou faites.

Drake regarda Suzanne, Roman puis ses frères avant de revenir vers Suzanne.

— J'admets qu'on n'y est pas allé de main morte en embauchant Roman, mais si vous avez franchi une limite...

— Franchis une limite ?

Elle enfonça un doigt dans le torse de Drake.

— Je t’ai soutenu tout le temps avec Rosa. J’aime réellement cette femme, mais même si ce n’était pas le cas, j’aurais pris sur moi et aurais été derrière vous deux. Comment oses-tu remettre en cause ce que je peux ressentir pour Roman ?

Elle ressentait quelque chose pour lui.

Le cœur de Roman se gonfla. Peu importe qu’il sache à quoi s’en tenir, qu’elle soit complètement interdite, et qu’il ne soit jamais avec elle. Cela signifiait quelque chose d’entendre que ses sentiments n’étaient pas à sens unique. Signifiait beaucoup. Parce qu’une femme comme Suzanne ne ressentirait pas quelque chose pour un homme complètement sans valeur, non ?

Personne ne s’était battu pour lui comme elle le faisait ce soir. Personne n’avait fait face à un peloton d’exécution. Ni n’avait remis en question les relations avec sa famille pour lui. Roman aurait aimé qu’elle sache combien ça comptait pour lui. Mais en même temps, il ne se pardonnerait jamais de mettre un écart entre elle et sa famille.

— Je n’en vaux pas le coup, Suzanne. Ne te bats pas pour moi.

— Peut-être que c’est le cas, mais peut-être pas, rétorqua-t-elle. Mais je ne vais pas te laisser sortir de ma vie avant de m’en être assurée. Et, dit-elle en fusillant ses frères du regard, je ne vais laisser aucun de vous trois forcer Roman à partir non plus.

— Suz, dit Harry, ça ne te ressemble pas.

Bien que les tensions fussent plus hautes que jamais, Harry ne criait pas. Roman avait remarqué au cours des deux dernières années que quand le professeur parlait, tout le monde écoutait. Certainement parce qu’il n’élevait jamais la voix. Et aussi parce qu’il était un homme bien à tout point de vue. Quelqu’un qui ne franchissait pas les limites comme l’avait fait Roman ce soir.

— Il est évident qu’Alec a besoin de se calmer avant de rouvrir la bouche et Drake le devrait aussi.

Harry lança des regards sérieux à ses deux frères pour s’assurer qu’ils avaient compris.

— Mais demain matin, Suz, je suis certain que tu comprendras pourquoi Roman doit démissionner et te trouver un autre garde du corps.

— Non, *vous* devez comprendre quelque chose. Vous devez tous le comprendre. J'en ai fini de jouer le rôle de la pacificatrice. J'en ai fini d'être gentille avec tout le monde en gardant mes pensées, mes désirs et mes espoirs sous contrôle pour m'assurer que tout le monde ait tout ce qu'il veut et reste heureux. *Je* vais enfin faire des vagues. Et vous allez tous devoir faire avec.

Elle fusilla ses frères du regard.

— Je vous ai pardonné pour avoir embauché Roman dans mon dos. Mais ne me mettez pas au défi cette fois.

Elle passa une main dans ses cheveux et sur sa robe froissée.

— Maintenant que j'ai enfin dit ce que j'aurais dû dire depuis longtemps, je vais retourner au mariage pour aller dire au revoir à Smith et Valentina. Si Roman veut me suivre, bien. Mais pour les autres, vous feriez mieux de garder vos distances.

Sur ce, elle remonta le quai, ralentissant seulement pour récupérer ses chaussures.

Bien sûr que Roman la suivrait. Et pas seulement parce que c'était son travail. En une semaine, elle était devenue la personne la plus importante au monde pour lui. Mais avant, il devait dire certaines choses à ses frères.

— Je vous dois des excuses pour ce que j'ai fait, dit-il d'un ton grave, et je veux que vous sachiez que je ne vous demanderai pas d'argent. Je n'ai jamais voulu que ça arrive.

— Vraiment, tu n'aurais jamais dû embrasser notre sœur, siffla Alec dont la rage n'avait pas diminué. On t'a engagé pour protéger Suzanne, pas pour profiter d'elle.

Roman savait qu'il était en tort – il n'aurait jamais dû toucher Suzanne. C'était aussi simple que ça. Mais il ne pouvait laisser ses frères s'en tirer comme des idiots quand ça la concernait.

— Si vous pensez que quelqu'un pourrait pousser Suzanne à être embrassée contre sa volonté, alors vous ne la connaissez pas aussi bien que vous le pensez. Elle est trop intelligente et trop solide pour qu'on profite d'elle, peu importe à quel point elle est magnifique.

Alec avança vers lui.

— Bien sûr que je sais que Suzanne est intelligente, solide et magnifique. Elle est trop bien pour toi dans tous les sens du terme.

— Oui.

L'assentiment de Roman arrêta Alec un instant. Quelques secondes plus tard, toutefois, il laissa sa colère se déchaîner à nouveau.

— Je sais comment tu es avec les femmes. Je sais comment tu les traites.

— Je te fais la promesse que je ne traiterai jamais Suzanne comme ça.

— Nous demandes-tu de croire que tu vas changer tes habitudes ?

— Non.

— Alors que vas-tu faire ?

— Je vais faire tout ce qu'il faut pour la convaincre de prendre un autre garde du corps et ensuite je sortirai de sa vie. Pour de bon.

Roman avait commencé à rebrousser chemin pour rejoindre Suzanne à la fête quand Drake lui demanda :

— Et si elle ne te laisse pas faire ?

Les tripes de Roman se retournèrent encore plus en secouant la tête, montrant à Drake que ce n'était pas une option. Si c'était nécessaire, il révélerait son passé à Suzanne, une fois qu'elle l'aurait entendu, elle comprendrait pourquoi il ne pourrait jamais être l'homme de ses rêves. Peu importe à quel point leurs baisers étaient torrides, elle voudrait le fuir sans jamais regarder en arrière.

— Ne vous en faites pas, promit-il à ses frères, elle le fera.

* * *

— Il s'est passé quelque chose avec Suzanne.

Alec fulminait toujours.

— Elle n'a jamais agi comme ça. Ni parlé comme ça.

— Non, c'est vrai, mais ça ne veut pas dire qu'elle n'a pas raison.

Harry semblait pensif.

— Elle a toujours été la pacificatrice. Elle a toujours fait passer tout le monde avant elle pour s'assurer qu'on soit heureux.

— Il faut se rendre à l'évidence, les gars, mentionna Drake, d'après ce que je vois, Roman semble la rendre plutôt heureuse. Assez pour qu'elle ne veuille pas le laisser partir avant de savoir si ça peut marcher entre eux.

Aucun d'eux ne voulait l'entendre, mais ça ne changeait pas les faits.

— Je m'inquiète aussi pour elle, mais vous savez tous les deux que je n'ai jamais aimé le plan d'engager un garde du corps dans son dos.

— C’était le seul moyen de la protéger.

Alec serra les poings.

— Du moins, ça aurait dû être le cas.

— Pour moi, il semble faire du bon travail pour la protéger, remarqua Drake. Tout ce qu’ils ont fait c’est s’embrasser.

— C’est son putain de garde du corps !

La frustration d’Alec bouillonnait toujours.

— Je n’arrive pas à croire que je l’ai choisi pour le boulot. À quoi je pensais ?

Harry passa une main sur sa tête, laissant ses cheveux en bataille.

— Il y a deux choses qui sont claires pour le moment. Elle ne supporterait pas que Roman démissionne – ou soit licencié. Et même si ce n’était pas prévu, elle l’aime bien. Plus qu’elle a aimé un autre homme depuis longtemps.

— Jamais je n’aurais laissé un de vous se mettre entre Rosa et moi, remarqua Drake. Si Suzanne est sérieuse avec Roman, elle ne sera pas différente.

— Mon Dieu.

Alec semblait voir son monde se retourner complètement.

— Tu penses qu’elle est *sérieuse* à propos de ce connard ?

— Ce connard était ton ami il y a dix minutes, remarqua Drake.

— J’ai envie de réduire quelqu’un en pièces, grogna Alec. Ne me pousse pas trop, petit frère.

— Si tu veux une séance d’entraînement pour faire redescendre la pression, petit vieux, je suis prêt.

Drake fit un pas en avant.

Comme il l’avait fait des dizaines de fois, Harry s’interposa entre eux.

— Vous battre ce soir ne va pas aider Suzanne.

Alec serra et ouvrit les poings plusieurs fois avant de s’éloigner de Drake.

— Je vous jure, s’il lui fait du mal...

— S’il lui fait du mal, on le fera payer, acquiesça Harry. Mais pour le moment, nous devons faire ce qu’elle nous demande – prendre du recul et la laisser vivre sa vie sans intervenir.

— Je ne pourrai jamais oublier son expression quand maman est partie et qu’on a découvert qu’elle ne reviendrait jamais.

Les yeux d'Alec étaient vides en se souvenant du passé.

— Elle a pleuré si longtemps et si fort que ses yeux avaient gonflé au point d'être complètement fermés. Notre nounou l'avait emmenée chez le médecin et j'avais insisté pour aller avec elles. Le docteur avait dit que tout allait bien chez elle et que le gonflement se résorberait le jour suivant. Mais il ne savait pas de quoi il parlait – *tout* allait mal. Depuis ce jour, j'ai fait la promesse de ne jamais laisser quoi que ce soit la faire pleurer comme ça.

Il regarda ses frères.

— Si Roman la fait pleurer, je ne pourrai pas me contrôler.

Harry récupéra la bière d'Alec et la lui rendit.

— Tu as fait du bon boulot pour prendre soin de Suz. Je pense que le passage à tabac qu'elle vient de nous faire nous prouve qu'elle a appris beaucoup de choses sur la manière dont prendre soin d'elle.

— Elle a fait du bon boulot pour nous épingler au mur, non ? admit Alec à contrecœur.

— Oui, concéda Drake. J'aurais en quelque sorte aimé voir le début du feu d'artifice.

— Quelque chose me dit que tu vas pouvoir te rattraper, parce que si elle et Roman finissent par être ensemble, nous allons devoir trouver un moyen de gérer le fait qu'ils deviennent un couple. Harry donna un coup de coude à Alec.

— Surtout toi.

— Roman a dit qu'il ferait tout pour qu'elle l'oublie.

Alec semblait si plein d'espoir que Drake se sentait un peu désolé pour son frère.

— Je n'ai jamais pensé que Roman était idiot, remarqua Harry. Mais s'il croit qu'elle va le laisser sortir de sa vie, alors il vient de me prouver que j'avais tort. Et vous ne devriez pas faire l'erreur de croire que ça arrivera non plus.

La mâchoire d'Alec se serra.

— La seule idée qu'ils puissent être en couple me rend fou.

— Je suis désolé pour tes futures filles.

Seuls les membres de sa fratrie pouvaient parler à Alec comme ça. Personne d'autre n'aurait le courage.

— Si tu es aussi protecteur avec le fait que ta sœur se lie avec une personne que tu aimes, poursuivit Drake, tu ne laisseras jamais tes propres

enfants quitter leur tour d'ivoire.

Alec haussa les épaules à cette idée.

— Voilà une autre bonne raison de ne jamais me marier ou avoir des enfants. Je vous laisse ce côté de la médaille à vous deux. Et à Suz.

Il se renfrogna à nouveau, en pensant de toute évidence à Roman embrassant sa sœur.

Alec prenait de grands airs en disant qu'il resterait célibataire pour toujours, mais quand il en était question, il était complètement dévoué à la famille. Et un jour, Drake n'en avait aucun doute, une femme passerait et changerait la perception d'Alec sur absolument tout, exactement comme Rosa l'avait fait avec lui.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Quand Roman rattrapa Suzanne au mariage, il avait repris son attitude sans émotion de garde du corps, essayant de faire comme s'ils ne s'étaient jamais embrassés. Il gardait ses yeux sur elle, tout en gardant ses distances.

Elle avait toujours été fière d'être le genre de femme parlant d'une façon raisonnable pour sortir d'une situation difficile plutôt que de tempêter. Mais si elle allait vers Roman tout de suite, elle allait soit lui donner un coup de poing ou l'embrasser. Ou les deux ! Elle ne regretterait pas un autre baiser... Mais elle regretterait peut-être de le mettre au tapis devant tout le monde.

Un groupe de ses cousines de la côte ouest parlaient ensemble près de la tonnelle rose. C'était toujours amusant d'être avec elles et Suzanne se sentait aimée en leur compagnie. Elle en avait besoin plus que d'habitude ce soir. Elle se dirigeait vers elles quand Buck Elroy l'intercepta.

— Je te cherchais. Veux-tu toujours boire un verre avec moi ?

Elle l'avait complètement oublié. Elle ne lui avait pas accordé la moindre pensée depuis que Roman et elle étaient partis dans les bois.

Se sentant mal de la manière dont elle l'avait traité, elle dit :

— Je suis heureuse d'avoir appris à te connaître, et je me suis bien amusée en dansant avec toi, mais je ne voulais pas te donner une mauvaise impression. Même si je n'aurais pas la prétention de croire que je peux t'intéresser le moins du monde.

— C'est le cas.

— Oh.

Cela la souffla assez longtemps pour réaliser que Roman avait eu raison. Si elle avait été partante pour une histoire le temps du mariage, Buck était plus que partant pour la rejoindre.

— Alors le fait est...

Elle ne put s'empêcher de regarder Roman qui était debout près de la fontaine et fusillait tout le monde du regard. Surtout Buck.

— Je ne suis pas réellement sur le marché.

Parce que même si elle et Roman étaient à la croisée des chemins, elle ne se détournerait pas de ses sentiments pour lui.

— J'aimerais essayer de te faire changer d'idée, Suzanne.

Buck était adorable. Elle savait comme les relations hollywoodiennes pouvaient être difficiles, mais elle espérait qu'il trouverait une femme merveilleuse avec qui être, comme Smith avait Valentina.

— Je suis désolée, Buck.

Elle n'avait pas le sentiment qu'il laissait beaucoup de choses l'abattre, mais ce soir, il s'inclina simplement et lui donna un baiser sur la joue.

— Cet homme a de la chance.

Buck venait à peine de s'éloigner quand les membres féminins de sa famille lui firent signe d'approcher.

— Crache le morceau, dit sa cousine Lori à la seconde où Suzanne s'assit.

Elle avait retiré ses talons et se détendait sur les canapés extérieurs avec une tasse de thé pendant que la nuit défilait. La peau de Lori brillait de sa grossesse qu'elle portait si bien, comme tout le reste d'ailleurs.

La jumelle de Lori, Sophie, hocha la tête. Elles étaient belles toutes les deux, mais aussi différentes que possible. Lori était toujours en mouvement là où Sophie réfléchissait toujours avant de prononcer le moindre mot et était toujours heureuse de passer des heures avec un livre. Leur surnom – Vilaine et Gentille – leur allait à la perfection. Le mari de Sophie, Jake, avait emmené leurs jumeaux de trois ans pour les mettre au lit depuis un moment.

— Habituellement, tu sais que je dirais à Lori de la fermer, mais je meurs d'impatience de savoir ce qu'il se passe entre toi, Buck Elroy et ton garde du corps. Même maman est intriguée par ton triangle amoureux, non ?

Mary Sullivan parut un peu coupable.

— Désolée, chérie.

Mia arriva, la curiosité brillant dans ses yeux.

— Êtes-vous en train de questionner Suz sur tous les hommes qui la désirent ?

Quand Lori hocha la tête, elle se tourna vers Suzanne.

— Je n'ai pas raté la meilleure partie, hein ? Dis-nous *tout*. Sérieusement, ne laisse rien de côté.

Suzanne grogna presque à voix haute.

— Premièrement, il n'y a absolument rien avec Buck. Il est gentil, mais je ne suis pas intéressée.

— Bien sûr que tu ne l'es pas, dit Mia. Je veux dire, Buck Elroy est bel homme, mais je te jure, je pourrais tuer Ford pour ne pas avoir dit qu'il *connaissait* un garde du corps aussi exceptionnellement beau, sans parler que Roman travaille pour toi. Alors... Il se passe quoi entre vous deux ?

— Tout ce que je sais, dit Suzanne, c'est que je ne le voulais pas dans les parages, mais après j'ai comme changé d'idée, puis j'ai pensé qu'on se rapprochait, mais il n'arrêtait pas de reculer... On s'est embrassés ce soir, c'était le meilleur baiser de ma vie, et...

— Le meilleur baiser de ta vie ?

Lori s'éventa.

— Je le savais. Regarde-le.

Elle n'était pas le moins du monde subtile en le lorgnant. Mais elle se dit qu'une femme mariée et enceinte pouvait s'en tirer.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Ce qui amène la question suivante : qu'est-ce que tu fais ici avec nous quand tu pourrais échanger plus de baisers torrides avec ton garde du corps super sexy ?

— Parce que juste après m'avoir embrassée, il s'est excusé d'avoir dépassé les bornes et il a essayé de démissionner.

Suzanne essayait de ne pas laisser ses lèvres esquisser un sourire féroce.

— Je ne l'ai pas laissé faire. Et je n'ai pas laissé mes frères le licencier non plus.

— *Les frères.*

Lori, Sophie et Mia soupirèrent le mot à l'unisson.

— Ne m'en parlez pas, lança Suzanne sans pouvoir retenir son grognement.

— Quand tu étais petite, dit Mary, Alec ne te laissait jamais quitter son champ de vision. Pas pour aller jouer avec ses amis ou te laisser jouer avec les tiens. Il insistait même pour te déposer à l'école et venir te chercher tous les jours.

Elle posa une main sur celle de Suzanne, les doigts toujours élégants et forts même si elle avait plus de soixante-dix ans.

— Il souhaite tellement que tu sois heureuse.

— Je le sais.

Suzanne serra la main de sa tante bien-aimée. Si seulement elle avait pu avoir une mère comme Mary. Elle ne pouvait toutefois pas retourner en arrière et changer les choses. Personne ne le pouvait. Tout ce qu'il lui restait était d'avancer de la meilleure manière possible.

— Alec a été le meilleur grand frère qu'on puisse avoir. Tout comme Harry et Drake. Mais si Roman me rend heureuse et qu'ils refusent de le voir ?

Mary la serra contre elle comme si elle était une de ses filles.

— Depuis que je te connais, tu n'as jamais laissé quiconque se mettre sur ton chemin. Peu importe ce que tu décides pour Roman, je te garantis que nous serons tous à cent pour cent avec toi. Même tes frères. Et si les baisers de Roman sont aussi bien que tu le dis...

Suzanne porta ses doigts à ses lèvres qui picotaient au seul souvenir de ses baisers.

— Ils le sont.

— Bien, répondit Mary avec un grand sourire. À mon avis, toutes les femmes méritent un homme qui sait bien embrasser.

— Amen, tante Mary, lança Mia en levant son verre.

Et alors que les autres femmes se joignirent au toast, Suzanne remercia silencieusement le Ciel d'avoir la meilleure famille au monde.

* * *

Les cousines de Suzanne la raccompagnèrent avec Roman à la maison de son père pour qu'elle puisse offrir un hochet à Lori et des LEGO DUPLO qu'elle avait achetés pour ses jumeaux. Lori, comme c'était à prévoir, harcela Roman tout le long du chemin avec des questions invasives sur ses autres clients. Il était poli, mais ne divulgua rien.

Quand ses cousines partirent, Suzanne se rendit compte qu'elle était complètement épuisée. Trop fatiguée pour essayer de savoir ce qu'il se passait entre elle et Roman – et ce qu'elle voulait faire. Oui, elle voulait qu'il soit son amant. Mais même s'il pouvait oublier ses règles à propos des relations entre un client et un garde du corps assez longtemps pour lui faire l'amour, est-ce qu'une nuit torride avec lui pourrait être suffisante ?

Quand il l'eut raccompagnée à sa chambre, la seule chose dont elle était certaine c'était qu'elle voulait qu'il la serre dans ses bras. Elle savait

comment demander un baiser, mais pas ça. Mais quand ils s'arrêtèrent devant sa porte, et qu'elle leva les yeux vers les siens, sombres et sérieux, il le sut. Il ouvrit à peine les bras qu'elle se précipita dedans.

Être proche de lui, le toucher, était comme toujours électrisant, mais quand il lui caressait les cheveux, il y avait aussi du réconfort. Tellement de chaleur et de soulagement qu'elle aurait pu jurer pouvoir s'endormir debout s'il la tenait comme ça.

— Va te reposer, Suzanne.

Sa voix grave la caressa comme elle aurait aimé que ses mains le fassent.

— Je serai là demain matin.

Malgré la manière dont ses frères avaient toujours veillé sur elle, ou peut-être parce qu'ils restaient toujours près d'elle, elle avait passé toute sa vie à prouver qu'elle était solide. À l'épreuve des balles. Mais ce soir, il semblait que Roman voyait en elle. Elle était humaine après tout. Et parfois, on avait besoin de quelqu'un sur qui s'appuyer.

Seul le fait de savoir qu'il ne disparaîtrait pas au milieu de la nuit pouvait lui donner la force de le laisser partir. Prenant une dernière bouffée de son parfum viril, elle se força à quitter ses bras. Mais plutôt que de la laisser partir complètement, il remontra ses mains posées sur sa taille pour prendre son visage.

— Personne n'a jamais pris mon parti comme tu l'as fait ce soir. Je ne voudrais jamais m'interposer entre tes frères et toi, mais je veux que tu saches comme ça compte que tu les aies affrontés pour moi.

Comme elle aimait quand il la touchait comme ça. Quand il la regardait comme si elle l'émerveillait. Ne pouvait-il pas voir qu'il l'émerveillait aussi ?

— Ils ont tendance à oublier de rester rationnels quand ils sont en mode surprotecteur.

Elle voulait dire tellement plus. L'inviter dans sa chambre pour continuer ce qu'ils avaient commencé dans la forêt avec le baiser de toute une vie. Mais Roman ne se pardonnerait jamais de coucher avec elle dans la maison de son père avec ses frères au bout du couloir.

Il était l'une des personnes les plus respectueuses et honorables qu'elle ait rencontrées. Même si elle le désirait réellement, avait besoin de lui, ce ne serait pas juste de lui demander de franchir plus de limites ce soir. Ou de

briser plus de ses règles. Surtout quand elle n'avait pas encore bien défini ses propres limites, ses propres règles, le concernant.

Son cœur n'avait jamais été en péril auparavant. Et bien qu'elle clamât n'avoir peur de rien, elle était terrifiée en ce moment.

Il effleura son front d'un baiser quand il retira ses mains.

— Bonne nuit, Suzanne.

— Bonne nuit, Roman.

Quand elle entra dans sa chambre et alluma, elle reconnut à peine la femme qui la regardait dans le miroir de son armoire. Ses yeux avaient-ils déjà été aussi brillants ? Sa peau aussi rougie ? Son expression si pleine de désir ?

En se détournant du miroir, elle défit sa robe et se força à la suspendre plutôt que de la laisser en boule sur le sol en pin verni. Quand elle eut terminé de se brosser les dents, ses yeux étaient presque fermés. Portant seulement ses sous-vêtements, elle se glissa sous les couvertures. Mais le sommeil dont elle avait si désespérément besoin ne vint pas.

Vers trois heures, Suzanne n'en pouvait tellement plus de se tourner et se retourner dans son lit qu'elle enfila un survêtement qu'elle gardait dans l'armoire de sa vieille chambre, pour aller se faire un goûter et se poser devant un nouveau code sur l'ordinateur dans la cuisine. Si elle ne pouvait pas dormir, autant travailler.

Après avoir concocté un sandwich avec le délicieux pain de la boulangerie de Summer Lake, elle se dirigea vers la véranda surplombant le lac. Elle s'était posée sur la balançoire à deux places sous une couverture quand elle vit une ombre se déplacer sur le sable devant la véranda.

Elle se figea, le cœur battant la chamade. Ses frères avaient-ils raison ? Quelqu'un en avait-il réellement après elle ? Quelqu'un qui l'aurait traquée jusqu'au mariage de son cousin dont la nouvelle avait enfin fuité dans le reste du monde ?

Merde, non. Elle n'allait pas rester assise ainsi comme une victime. Elle allait se battre comme une lionne.

Mais avant qu'elle puisse crier ou sauter hors de la balançoire pour donner quelques coups de poing, les rayons de la lune éclairèrent le visage de son père.

— Papa, c'est toi.

Elle se réadossa, la main sur sa poitrine, comme si ça l'aiderait à faire descendre son rythme cardiaque.

— Chérie, je ne voulais pas te faire peur.

Il monta rapidement vers la véranda et se glissa sur la place à côté d'elle sur la balançoire.

— Je n'arrivais pas à dormir, alors je suis allé marcher sur la plage.

Il regarda le sandwich dont elle n'avait pas encore pris une bouchée.

— Tu n'arrivais pas à dormir non plus, hein ?

Elle secoua la tête. Elle montra son assiette.

— Tu veux la moitié ?

— Bien sûr.

Il la prit avant de poursuivre.

— Tu veux parler de ce qui te tracasse ?

Habituellement, elle dirait que tout va bien, qu'elle était debout parce qu'elle avait un souci avec son code. N'importe quoi pour s'assurer que son père ne s'inquiète pas pour elle. Mais elle ne le pouvait pas ce soir. Pas après ce *baiser*.

Et pas quand elle avait attendu un moment comme celui-là toute sa vie.

Elle posa le sandwich sur une table à côté.

— Je suis confuse.

— À propos de Roman ?

Cela ne devrait pas la surprendre qu'il ait compris, alors que toutes les personnes avec qui elle avait parlé ce soir avaient remarqué les étincelles entre eux. Même Buck, avec qui elle avait dansé la moitié de la nuit, avait immédiatement accepté l'idée qu'il ne pouvait pas se battre contre les sentiments qu'elle éprouvait pour Roman.

Quand elle hocha la tête, son père posa son sandwich sur une autre table.

— Que s'est-il passé ?

Il ne lui avait jamais posé une question aussi directe. Elle espérait que les choses étaient réellement en train de changer entre eux.

— Je ne voulais pas de Roman au début, du moins, pas en tant que garde du corps. Mais j'en suis venu à vraiment l'apprécier et le respecter. Et...

C'était assez étrange de parler comme ça avec son père, mais elle ne voulait pas se retenir maintenant qu'il semblait réellement vouloir recoller

les morceaux.

— Alors, il y a une attirance entre nous qui ne part pas, même s’il s’acharne à garder notre relation client/garde du corps strictement professionnelle. Mais bien qu’il soit l’un des hommes les plus honorables que j’ai rencontrés, il s’est passé quelque chose ce soir.

Son père se tendit à côté d’elle tandis qu’elle s’aventurait sur le chemin où elle pouvait en dire trop, mais il ne prit pas tout de suite peur ni ne commença à se mettre en colère comme Alec. Il resta plutôt silencieux, la laissant mettre de l’ordre dans ses pensées. Il lui rappelait Harry, qui n’empiétait jamais sur le silence comme elle ou Alec le faisaient si souvent.

— J’ai empêché Roman de démissionner après qu’il m’a embrassée. Et j’ai empêché les gars de le renvoyer aussi.

Elle avait le cœur au bord des lèvres.

— Je ne supporte pas l’idée qu’il parte. Ou de ne jamais le revoir.

Son père resta encore une fois silencieux pendant qu’elle essayait de comprendre tous les sentiments qui tourbillonnaient en elle.

— Toute ma vie, j’ai été si rationnelle, surtout quand il s’agissait des hommes avec qui je sortais. Mais avec Roman, je ne me suis jamais sentie *aussi peu* rationnelle. Je me demande presque si le mariage ne m’embrouille pas l’esprit. Parce que même si j’aime tous ces mariages dans la famille, chaque fois que j’assiste à l’un d’entre eux, je ne peux m’empêcher d’avoir envie d’avoir une personne spéciale dans ma vie. Quelqu’un à qui dire ces adorables vœux. Quelqu’un qui voudrait aussi me les dire.

Elle se serait moquée d’elle si elle le pouvait.

— Et si c’était tout ce qu’il y a ? Seulement des désirs post-mariages ?

Comme s’il avait compris qu’elle avait tout dit, son père parla enfin.

— Penses-tu réellement que c’est tout ce qu’il y a ?

— Je ne sais pas.

— Je suis désolé de ne pas avoir toujours été là quand tu étais enfant...

— Papa, tu n’as pas à continuer à t’excuser.

— Je le dois et je le ferai. Mais pour le moment, j’essaie d’être le père que j’aurais dû être depuis longtemps en te rappelant que les mots, je ne sais pas, ne font pas partie de ton vocabulaire. Plus que tous les autres enfants – bien plus que toutes les personnes que j’ai connues – tu ne t’arrêtes pas jusqu’à ce que tu obtiennes exactement ce que tu veux.

Cela la fit réfléchir.

— J'aimerais avoir les idées claires et rationnelles à propos de Roman comme je le suis avec tout le reste.

— L'amour ne fonctionne pas comme ça, chérie.

Elle se retourna si vite pour voir s'il était sérieux qu'elle se rompît presque le cou.

— *L'amour.*

Le mot sortit presque comme un coassement.

— Tu penses que je suis *amoureuse* de Roman ?

— Quand tu étais au lycée, tu étais la seule fille plus passionnée par les ordinateurs que les garçons. Je m'attendais à ce que ça change, mais ça n'a jamais été le cas. Pas avant que Roman entre dans ta vie. Parce que je ne t'ai jamais vu regarder comme ça un homme avec qui tu es sorti. Je ne t'ai jamais entendu parler comme ça de l'un d'entre eux. Et je n'ai jamais vu aucun d'entre eux te regarder comme il le fait.

Cela rendrait peut-être son père mal à l'aise qu'elle lui demande ça, mais elle devait savoir.

— Il me regarde comment ?

— Comme s'il ferait absolument tout pour toi. Comme si le soleil et la lune tournaient autour de toi.

Son père esquissa un sourire.

— Comme s'il t'aimait aussi.

Du désir et de la panique s'entrechoquèrent en elle quand son père lui prit les mains pour les serrer fermement.

— J'aimerais que les choses soient différentes pour tes frères et toi. J'aurais aimé que ta mère et moi ne gâchions pas tout. J'aurais aimé vous montrer comme l'amour peut être bon, doux et sain pour que vous puissiez le reconnaître quand vous le voyez.

— Je le vois chez mes cousins. Avec Drake et Rosa.

— Je suis heureux que tu puisses voir que l'amour peut fonctionner. Que tu puisses croire que c'est possible.

— J'ai toujours cru que l'amour pouvait fonctionner. C'est pourquoi j'ai toujours pris soin de m'assurer d'y aller doucement et de penser à tout avec toutes les personnes avec qui je suis sortie. Parce que je veux m'assurer que rien ne pourra aller de travers... comme entre maman et toi. Mais avec

Roman... Ce n'est pas ce qu'il se passe. Rien ne va doucement. Et je peux à peine avoir des pensées cohérentes quand il est dans les parages.

Elle ne pouvait plus nier la vérité plus longtemps.

— J'ai peur, papa. Je suis absolument terrifiée de ce que je ressens pour lui – et la vitesse à laquelle ça m'a frappée.

Son père lui serra la main.

— Je sais comme ça peut être terrifiant, mais ça ne veut pas dire que *rapide* ou *irrationnel* soit mauvais.

— Ça l'était pour maman et toi.

Elle se sentit désolée en le regardant dans les yeux.

— C'était horrible.

— Oui. Mais tu n'es pas ta mère. Oui, tu as le même grand cœur qu'elle, mais tu n'as jamais été aussi rebelle, tu as les pieds sur terre. Là où elle était anxieuse, tu es confiante. Là où elle était perdue quand elle n'avait personne pour la guider à chaque étape du chemin, tu es une brillante exploratrice, bravant toujours de nouveaux territoires pour les conquérir.

L'émotion submergea son visage et sa voix.

— Si tu aimes Roman et qu'il t'aime, j'espère sincèrement que tu ne laisseras rien ni personne vous empêcher d'être ensemble.

— Ne t'en fais pas, dit-elle avec un rire humide de larmes, je ne laisserai pas Alec me ruiner la vie.

— Je ne parle pas seulement d'Alec.

Son père prit une grande inspiration comme s'il avait peur de dire quelque chose qu'elle ne voudrait pas entendre.

— Je sais que tu aimes tes ordinateurs. Mais crois-en quelqu'un qui connaît les retombées de l'obsession, profite de ton travail. Sois fière d'être la meilleure dans ce que tu fais, mais souviens-toi toujours qu'au bout du compte, l'amour et la famille sont les seules choses qui ont vraiment de l'importance.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Il y avait un million de choses que Suzanne voulait dire à Roman durant leur trajet de retour à New York le jour suivant. Elle voulait tout lui avouer. Ses sentiments. Sa confusion. La manière dont son père lui avait tendu un miroir devant le visage pour qu'elle puisse voir la vérité : elle n'avait jamais été, et ne serait jamais, comme sa mère. Il lui avait rappelé à quel point elle était forte. Courageuse.

Elle avait toujours été partante pour prendre des risques avec ses logiciels et son entreprise. Maintenant, il était définitivement temps de prendre de plus grands risques avec son cœur. Mais Roman allait-il vouloir prendre un aussi grand avec le sien ? Surtout quand toutes les fois où ils s'étaient rapprochés, il avait toujours fini par reculer.

Malheureusement, quelques minutes après son réveil, après les trois heures de sommeil qu'elle avait réussi à voler, elle était déjà en ligne avec son équipe du Système d'Informations. Bien qu'on fût samedi, ils travaillaient à décoder un nouveau bug dans son logiciel MavG1. Elle avait promis aux Mavericks qu'ils allaient faire les bêta tests tout de suite et ils s'attendaient tous à ce qu'elle honore sa promesse.

Dans l'heure, elle était complètement dans le travail. Pourtant, quand Roman frappa à la porte de sa chambre, son cœur sauta dans sa poitrine. Elle était déjà accro à le voir à la première heure le matin.

Dès qu'il ouvrit la porte, il entra, remarqua les deux ordinateurs portables qu'elle avait ouverts – ainsi que le fait qu'elle portait seulement un sweat par-dessus ses sous-vêtements. La couette sur laquelle elle était assise en tailleur la couvrait pas mal, mais elle était tout de même consciente de toute la peau qu'elle dévoilait.

Il se racla la gorge et retira son regard de ses jambes.

— Il y a un souci ?

Elle coupa le son de son appel.

— Il y a un bug dans le nouveau code, ce qui veut dire que je vais devoir retourner au bureau tout de suite. Et je vais devoir travailler dans la

voiture si ça ne t'ennuie pas de conduire.

La voix de Suzanne était autant à bout de souffle que celle de Roman était rauque.

— Je vais prendre des provisions et du café pour la route. Concentre-toi sur ce que tu as à faire et je m'occupe du reste.

Elle savait déjà qu'avoir quelqu'un comme Roman de son côté pendant une crise serait un atout, mais à la façon dont il se déplaçait efficacement dans la chambre et la salle de bains pour remballer ses affaires lui donna envie de pleurer de soulagement.

— Merci. Je t'en dois une.

— Tu ne me dois rien. Je suis heureux de t'aider quand tu en as besoin.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

— Et pas parce que c'est mon travail.

C'était la parfaite ouverture pour parler de ce qu'elle désirait tellement avoir. Mais son personnel l'attendait pour trouver un moyen de réparer le code.

À contrecœur, elle reprit la conversation.

— Je vais avoir besoin de quinze minutes pour prendre la route et ensuite vous aurez toute mon attention.

Elle réussit à dire un au revoir rapide à son père, la seule autre personne éveillée dans la famille, et retourna tout de suite à son appel avec son équipe dans la voiture, avec seulement une partie de sa concentration sur son travail.

Elle ne pouvait arrêter de penser à Roman. Ne pouvait s'empêcher d'être distraite par sa proximité, sa chaleur, son look diaboliquement sexy. Elle ne pouvait s'empêcher de désirer qu'il l'entoure de ses bras comme il l'avait fait la veille, quand il lui avait tellement donné l'impression d'être en sécurité. Réconfortée.

Avant ce matin, elle aurait été horrifiée de ne pas pouvoir se concentrer complètement sur son travail. Mais après être restée éveillée à ressasser tout ce que son père lui avait dit, elle n'était plus certaine que ce soit une mauvaise chose.

Son obsession pour les ordinateurs et les codes était-elle si différente de celle de son père de peindre sa mère ?

Pourrait-elle réellement perdre tout ce qui comptait à cause de ça ?

Quelle ironie de se poser cette question alors qu'elle travaillait dans la voiture à cent kilomètres heure à côté de l'homme avec qui elle mourrait d'envie d'avoir une conversation à cœur ouvert.

* * *

Après cinq heures intenses de travail par téléphone et sur son ordinateur, elle retira enfin ses écouteurs, referma son ordinateur et laissa sa tête retomber sur son appui-tête.

— On est presque sûr que le problème est réglé, mais je devrais probablement aller au bureau un petit peu, juste au cas où.

Elle aurait pu dormir pendant des jours. Et elle s'endormit peut-être quelques minutes, parce que quand elle ouvrit à nouveau les yeux, Roman était déjà passé devant son bureau.

— Où vas-tu ?

— À la maison. Tu n'as pas assez dormi la nuit dernière et tu travailles sans arrêt depuis que tu es réveillé.

Il fronça les sourcils et même ça, c'était si sexy qu'elle aurait pu exploser de désir pour lui.

— Tu travailles trop.

— Dis l'homme qui est devant ma porte aux aurores et ne va pas au lit avant moi.

Il n'argumenta pas avec elle. Il préféra hocher la tête après un moment de silence.

— Tu as raison. Je dois faire quelques changements aussi.

Alors que l'espoir grandissait en elle, elle repoussa son ordinateur et son téléphone de ses genoux. Elle avait donné assez d'attention à ces appareils pour aujourd'hui. Il était temps de se concentrer sur l'être humain chaleureux et merveilleux à ses côtés. Temps d'avouer les profondeurs de ses sentiments pour lui. Mais quand elle tendit la main vers lui, il jura.

Suivant la direction de son regard furieux, elle réalisa qu'ils étaient coincés derrière une demi-douzaine de camions de pompiers. Et ces engins étaient garés juste devant l'immeuble de son appartement.

Aveuglément, elle chercha à atteindre la poignée de la porte pour sortir et courir vers l'un des pompiers pour découvrir ce qu'il s'était passé.

Roman devait avoir anticipé sa réaction parce qu'il lui prit la main et la tint fermement.

— Attends. Laisse-moi me garer et ensuite nous verrons ce qu'il se passe.

Il attendit jusqu'à ce qu'elle le regarde dans les yeux.

— Ensemble.

Ensemble. Aucun mot ne lui avait semblé plus doux auparavant.

— D'accord.

Sa voix lui paraissait étrange. Un peu aérienne et aigüe.

Il y avait peu de chance que le feu la concerne... Mais, et si c'était le cas ?

C'était ce « et si » qui faisait battre son cœur aussi vite.

— Je ne laisserai rien t'arriver.

Il laissa sa main lui caresser la joue. Elle s'appuya contre son contact.

— Je sais.

Elle prit une nouvelle grande inspiration, et elle fut prête à faire face à toutes les situations.

Une fois hors de la voiture et ayant une meilleure vue sur le champ des opérations, elle put facilement confirmer qu'en fait, c'était son appartement qui avait pris feu. Ses fenêtres étaient ouvertes et une échelle menait à celle de sa cuisine. Quand Roman lui prit à nouveau la main, elle la serra fort. Elle ne pouvait imaginer faire face à tout ça sans lui.

Elle arrêta le pompier le plus près qui s'avéra être le capitaine.

— C'est mon appartement. Que s'est-il passé ?

L'homme sembla compatissant.

— Vous êtes Suzanne Sullivan ?

Quand elle hocha la tête, il dit :

— J'essaie de vous joindre depuis une demi-heure.

— Je suis désolée, j'étais en téléconférence. Puisqu'elle n'avait pas reconnu le numéro comme appartenant à sa famille, elle l'avait ignoré, se disant que c'était certainement un autre appel anonyme.

— Avez-vous des animaux ? Des visiteurs ou des colocataires ?

— Non, seulement moi. Et j'étais hors de la ville depuis jeudi matin. Roman loge dans l'appartement voisin et il était avec moi tout le temps.

Le capitaine des pompiers remarqua leurs mains liées.

— Nos enquêteurs travaillent pour découvrir où le feu a démarré et pourquoi. J'ai peur de ne pas avoir de preuves concluantes pour l'instant.

Suzanne avait toujours une solution pour tous les problèmes qui pouvaient surgir, ou du moins, était capable de poser les bonnes questions pour trouver une solution. Mais tout ce qu'elle parvenait à faire, en cet instant, était de se demander, avec horreur, ce qui se serait passé si Roman et elle avaient été à la maison – ou si l'un de ses parents était resté à l'appartement pendant son absence. Elle ne pouvait supporter la pensée que quelqu'un d'autre aurait pu être blessé parce que quelqu'un voulait lui faire du mal.

Comme s'il pouvait lire dans son esprit, savait que sa bouche devenait sèche et que son esprit était bloqué, Roman l'attira à l'abri dans ses bras.

— Quand Suzanne pourra-t-elle retourner à l'intérieur ?

— Pas ce soir, c'est certain. Nous faisons de notre mieux pour sauver vos biens, mais il semblerait que le feu fumait depuis un moment avant de prendre. Heureusement, un voisin du bas a senti la fumée et a appelé les urgences.

Elle pouvait facilement lire l'inquiétude dans les yeux de l'homme.

— Je suis désolé que ça vous soit arrivé, mademoiselle Sullivan. Votre étage en entier sera inhabitable pour le moment à cause des dégâts causés par la fumée et l'investigation en cours. Avez-vous un endroit où dormir ce soir ?

— Elle restera avec moi, répondit Roman avant qu'elle puisse répondre qu'elle avait trois frères dans les environs.

Roman donna aussi au capitaine des pompiers son numéro de portable et de fixe.

— S'il vous plaît, appelez-moi pour me donner les nouvelles si Suzanne n'est pas disponible.

— Est-ce que ça vous va, mademoiselle Sullivan ?

Ça allait plus que bien.

— Oui. Roman veillera sur moi.

Après avoir serré la main du capitaine des pompiers, ce dernier s'éloigna pour parler à un membre de son équipe et Suzanne leva les yeux vers ses fenêtres. Un frisson la traversa malgré la chaleur de la météo en ville.

— Je supporterais d’avoir perdu mes vêtements et mes meubles. Des appels anonymes et des attaques sur les serveurs de mon entreprise sont une chose, mais si ce feu n’est pas un accident, si quelqu’un essaie délibérément de détruire les choses qui sont importantes pour moi : les peintures de mon père et mon frère, la couverture que tante Mary a tricotée pour moi, la sculpture que Vicki, la femme de mon cousin Ryan, a faite pour moi, les photos des réunions de famille qui me faisait toujours sourire quand j’étais assise au comptoir de ma cuisine...

Roman la serra plus fort contre lui, comme s’il voulait que son corps la protège de la vue des camions de pompiers et des hommes essayant d’éteindre le feu dans son appartement.

— Quand il s’agissait seulement de moi et mon travail, je savais que je pouvais m’occuper de tout ça. Mais l’appartement n’est pas à moi. Il est à mon cousin Ian. J’ai souvent des membres de la famille et des amis qui séjournent chez moi. Et si une personne que j’aimais avait été dans l’appartement pendant qu’on était parti ? S’ils avaient été blessés parce que quelqu’un voulait m’atteindre et qu’ils étaient sur le chemin ?

La colère éclata en elle à travers son choc et son épuisement.

— S’il s’avère que cet incendie n’était pas un accident, je vais me concentrer seulement à découvrir qui en a après moi et à les épingler. Ils s’en sont pris à la mauvaise femme.

— Oui, acquiesça Roman, je n’en doute pas.

Mais même si la détermination se consolidait en elle, les sentiments combinés de violation et de peur la frappèrent si fort qu’elle en eut les jambes tremblantes, le sang quitta son visage. Avant de s’en rendre compte, Roman l’avait gentiment guidée vers la voiture à nouveau et ils s’éloignaient déjà des camions de pompiers et des véhicules de police.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Roman n'avait jamais vu Suzanne comme ça. Malgré ses mots furieux, et la conviction du garde du corps sur le fait qu'elle allait l'emporter, elle était sans aucun doute en état de choc tandis qu'il les conduisait à son appartement. Il lui tint la main tout le temps sans jamais vouloir la laisser partir.

Il voulait réduire en miettes toute personne étant responsable de l'avoir rendue si pâle et silencieuse, il voulait faire payer cet individu pour avoir causé ne serait-ce qu'un moment de stress à Suzanne. Elle avait déjà plus qu'assez à gérer entre son entreprise, son travail bénévole et sa grande famille. Elle n'avait pas besoin de stress supplémentaire. Surtout pas un garde du corps qui s'était trop rapproché. S'était trop attaché.

Il avait prévu de la convaincre d'accepter un autre garde du corps pendant leur trajet de retour, mais elle avait travaillé si dur qu'il n'avait pas eu le temps de parler. Et quand ils avaient vu les camions de pompiers devant son appartement, Roman avait accepté qu'il ne pourrait pas la quitter avant d'avoir neutralisé la menace.

Il venait tout juste de la déposer sur son canapé avec un grand verre de vin quand elle dit :

— Ne dis rien à mes frères et mon père pour le moment.

— Ils doivent savoir.

— Oui. J'ai seulement besoin d'un peu de temps avant qu'ils s'empressent et deviennent encore plus surprotecteurs et dominateurs que jamais. En plus, ils vont insister pour que je reste chez l'un d'eux. Je ne veux pas te laisser, Roman. Pas ce soir.

Bien que son instinct lui dictât dès le départ d'appeler Alec pour lui parler de l'incendie, Roman comprenait pourquoi Suzanne voulait une nuit pour accepter ce qu'il s'était passé. Non seulement elle devrait être sur le pied de guerre pour gérer les quatre Sullivan – mais il était impossible pour Roman de la laisser dormir chez quelqu'un d'autre ce soir. Et pas seulement parce que son appartement était aussi sécurisé qu'une forteresse.

Il avait besoin de pouvoir la regarder, la toucher, s'assurer qu'elle était en sécurité.

Parce qu'elle était devenue tout pour lui.

— Demain. On leur dira demain.

Bien que ce fût contre ses principes, il ne put pas prendre une autre décision.

— Merci de m'héberger ce soir, dit-elle doucement.

— Plus de mercis, lança-t-il de sa voix bourrue pour mettre de la distance entre eux plutôt que de se rapprocher. C'est ce que font les amis.

Le regard d'espoir sur son visage en entendant le mot *amis* lui donna envie de la toucher. Mais il savait que s'il le faisait, ça ne s'arrêterait pas à une accolade. Ni à un baiser.

S'il la prenait dans ses bras ce soir, il ne serait plus jamais capable de la laisser partir.

Une ancienne cliente lui avait dit qu'il était un superhéros. Mais Roman ne s'était jamais senti plus héroïque avant cet instant, tandis qu'il utilisait chaque once de maîtrise de lui pour s'éloigner d'elle et entrer dans la cuisine.

Ils ne s'étaient pas arrêtés pour manger sur le chemin du retour et elle avait travaillé avec trop d'ardeur pour grignoter une des collations qu'il avait apportées pour elle. Elle avait besoin de quelque chose pour absorber le vin qu'elle buvait déjà, mais il ne lui demanderait pas si elle avait faim. Après le choc qu'elle venait de subir, elle dirait probablement non, mais s'il pouvait poser de la nourriture devant elle, il pourrait d'une façon ou d'une autre la convaincre de manger.

Roman envoya plusieurs messages à ses enquêteurs pour leur demander de fouiller dans les canaux souterrains de la ville pour voir s'ils pouvaient trouver des informations sur le feu dans l'appartement de Suzanne, puis il sortit de la farine et des œufs pour faire des pâtes fraîches, des tomates et des herbes pour la sauce. Quand il se retourna, il fut surpris de la voir sortir une planche à découper.

— Je m'occupe de préparer le dîner, lui dit-il. Pourquoi ne vas-tu pas t'asseoir et te détendre ? Voire même faire une sieste en attendant que ce soit prêt ?

Le regard entêté sur son visage l'aurait fait sourire s'il n'avait pas été aussi furieux – et aussi terrifié – pour elle. Si elle avait été endormie dans

son appartement quand le feu était passé de la fumée aux flammes...

Non. Il ne pouvait pas s'aventurer sur cette voie. Il ne pouvait même pas imaginer un monde sans son rire, son intelligence et sa beauté.

— J'ai toujours géré les choses de front, expliqua-t-elle en attrapant une tomate et un couteau à dents. Mais après la dispute avec mes frères hier soir sur le quai et avoir trouvé des pompiers chez moi aujourd'hui...

Elle arrêta de faire des tranches.

— J'ai seulement besoin de quelques heures pour être normale, tu vois. Préparer le repas avec toi. Peut-être regarder un film avec un bol de pop-corn. Tu en as, non ? Oh, attends, de la glace au chocolat serait encore mieux.

Il serra si fort le rebord du comptoir pour s'empêcher de la serrer dans ses bras qu'il fut étonné qu'il ne craque pas.

— Je peux faire en sorte que tu aies de la glace *et* du pop-corn.

Il ne la laisserait pas seule une seule seconde, bien sûr.

— Il y a un gamin au coin de la rue qui fait des courses pour moi parfois.

Eddie était le fils de quinze ans dont le Roman adolescent avait tellement réduit en bouillie le père qu'il en avait perdu un œil. Roman aidait sa famille de toutes les manières possibles depuis, ce qui incluait de garder un œil sur lui et s'assurer qu'il n'avait pas d'ennuis.

— Je vais lui envoyer un message pour lui dire qu'on a besoin de pop-corn allant au micro-ondes...

— Avec une double dose de beurre.

— Tu le mangerais comment sinon ?

Il était heureux de la revoir sourire. Il était petit, mais c'était un sourire tout de même.

— Quel genre de glace ? demanda-t-il.

— Aussi ressemblant que possible à du fondant au chocolat avec des morceaux.

— Je n'avais pas remarqué que tu aimais les sucreries.

Son sourire s'agrandit.

— C'est parce que je n'étais pas encore prête à te le dire.

Elle était tellement à couper le souffle à sourire dans sa cuisine malgré sa mauvaise journée, que ses doigts cafouillèrent sur l'écran de son

téléphone quand il envoya le message à Eddie. L'adolescent répondit si vite que Roman n'eut même pas le temps de poser le téléphone.

— Il est sur le coup. Il dit qu'il sera ici avec les courses dans une dizaine de minutes.

Semblant soulagée de savoir que les gourmandises étaient en chemin, elle trouva son bol à salade en bois, mis les tranches de tomates dedans, puis elle lava le céleri et commença à le couper. Non seulement c'était la première fois qu'une femme s'installait dans sa cuisine comme si c'était la sienne, mais c'était aussi la seule fois où une femme était entrée chez lui, point. Puisqu'il n'avait jamais prévu de laisser une femme rester, il était plus facile de ne pas les laisser venir du tout. Les repas et le sexe se passaient toujours en ville ou chez elles.

Mais avoir Suzanne chez lui semblait tout à fait normal.

Réaliser ça lui rendit la tâche difficile de garder les mains fermes pendant qu'il préparait la pâte.

— Raconte-moi la chose la plus drôle ou la plus étrange qu'il se soit passé dans ton travail, demanda-t-elle.

Bien qu'elle fît de son mieux pour le cacher, il pouvait voir comme elle était toujours tremblante.

— Je promets que je ne répéterai pas cette histoire.

N'importe quel autre de ses clients aurait été en larmes ou écrasé par tout ça. Mais Suzanne n'était pas comme tout le monde. Elle était plus forte. Plus résistante. Et pourtant, en même temps, elle était aussi plus émotionnelle que toutes les personnes qu'il avait connues. Elle était si près de se briser qu'elle cherchait délibérément une chose pour la faire rire à la place.

La vie privée de ses clients était sacrée pour Roman, mais Suzanne ne répéterait rien de ce qu'il pourrait lui dire. Et elle avait besoin de se changer les idées de tout ce qu'il se passait pendant un moment.

— Par le passé, j'ai travaillé pour un prince.

— Un vrai prince ?

Elle semblait impressionnée.

— Oui, un vrai prince. C'était un mec amical, dans la vingtaine, et sa famille m'avait dit que des menaces lui parvenaient par courrier. Mon travail était de le suivre, mais aussi d'intercepter tout paquet qu'on pouvait lui envoyer ou lui donner en main propre, et de les donner ensuite au

responsable de la sécurité du palais pour inspection. Ses parents, le roi et la reine, avaient été très clairs, personne d'autre n'était autorisé à voir ce qu'il y avait dans les paquets. Pas même lui.

— Étrange.

— Vraiment étrange.

Quinze ans plus tôt, il était un vrai bleu. Un bleu, mais si heureux de se créer une nouvelle vie qu'il était prêt à prendre à peu près n'importe quel boulot se présentant à lui. Le pire des clients valait mieux que de gagner sa vie avec ses poings dans les combats illégaux où soit tu brisais... soit tu te faisais briser.

— Sa famille faisait vraiment tout son possible à cette époque pour lui trouver une épouse royale.

— Tu arrives à imaginer épouser une personne dans la monarchie ? Je veux dire... Je suis consciente qu'il y a des avantages comme les bijoux et les jolies robes, mais je ne voudrais pas être toujours en alerte.

Roman acquiesça.

— Le mariage est déjà assez difficile sans avoir ce genre de pression. Les bijoux sont assez attirants pour la plupart des gens, par contre.

Suzanne s'arrêta de couper et écarta les doigts.

— Je n'ai jamais pu porter de grosses bagues ou de bracelets parce qu'ils me gênent avec les ordinateurs. Les boucles d'oreilles par contre, c'est une autre histoire. Elle sourit. J'ai toujours été sensible aux rubis, si jamais tu te posais la question.

Roman fut frappé par une image de Suzanne portant des boucles d'oreilles en rubis et rien d'autre. Il pourrait lui en acheter sans problème, l'argent n'était pas le souci. C'était le fait que ce serait tout à fait inapproprié qu'il lui achète des bijoux. Parce que, merde, il n'était pas son petit ami.

La crise au travail et le feu dans son appartement l'avaient forcé à mettre la promesse qu'il avait faite à ses frères en attente pour le moment. Il aurait aimé pouvoir la laisser en attente pour toujours...

— En tout cas, dit-elle, je ne voulais pas interrompre ton histoire.

De quoi parlaient-ils avant qu'il soit entraîné par le rêve éveillé de Suzanne nue dans son lit portant seulement des rubis ? Ah, oui, le prince.

— J'ai intercepté une bonne demi-douzaine de paquets et les ai rendus. Personne ne me disait ce qu'il y avait dedans, mais il était évident que la

menace était du plus haut niveau. Le prince participait à différents événements tous les soirs et je le surveillais de près. Rien ne devait lui arriver sous ma garde.

— Bien sûr que non, remarqua Suzanne comme si cette idée était absurde.

La dernière nuit où j'ai travaillé pour lui, un de ses amis de l'université est venu lui rendre visite. J'ai fait une recherche d'antécédents sur le gars et quand elle est revenue irréprochable, je les ai laissés aller dans une suite privée, avec la valise de son ami.

Il secoua la tête en pensant à sa propre stupidité.

— Je n'ai pas pensé que le sac privé d'un visiteur puisse être un problème. Surtout pas venant d'un ami proche.

— C'est toujours eux qu'on soupçonne le moins, non ?

— C'est souvent le cas, concéda-t-il. Je ne me souviens pas pourquoi j'ai dû les interrompre. Un membre du personnel avait désespérément besoin d'une réponse pour la mère du prince certainement. Mais je n'oublierai jamais ce que j'ai vu.

— Je sais que tu as dit que cela allait être drôle, mais à la manière dont tu racontes cette histoire, je commence à être un peu inquiète maintenant.

— Des paillettes.

— Pardon ?

Elle riait à moitié déjà.

— Viens-tu de dire que tu as trouvé des *paillettes* dans la pièce ?

— Il s'avère que le prince était fan de paillettes. Il en aurait recouvert le chien de la famille s'il l'avait pu. Heureusement, Fido savait qu'il valait mieux éviter cette aile du palais.

Ils gloussaient tous les deux maintenant.

— Il m'a supplié de ne dire à personne ce que j'avais vu. De toute évidence, les paquets confisqués étaient pleins de paillettes. Sa famille était terrifiée à l'idée que quiconque découvre son fétichisme pour les paillettes avant de lui trouver une épouse, sinon, personne n'aurait accepté l'union.

— Un peu de paillettes entre un mari et son épouse ça peut être amusant, non ? Bien que ça doit dépendre de l'endroit où finissent les paillettes, songea-t-elle avec un petit sourire en coin.

Il grimaça.

— Je peux t’assurer qu’il y a réellement des endroits où tu ne veux vraiment pas en avoir collé.

Quand elle éclata à nouveau de rire, le son était si doux qu’il l’embrassa presque à travers l’îlot de la cuisine. Seule la pâte entre ses mains et le couteau dans les siennes pouvaient l’arrêter.

— Où ?

Son rire embellissait son monde.

— Sur ton visage ?

Il secoua la tête.

— Tes bras ? Tes mains ? Ton torse ?

Il secoua trois fois la tête.

Ses yeux s’écarrillèrent.

— Tu ne l’as pas laissé te mettre des paillettes sous la ceinture, hein ?

Il avait juré d’être six pieds sous terre avant d’admettre ce qu’il s’était passé au palais cette nuit-là. Mais il ferait n’importe quoi pour la faire rire à nouveau.

— Est-ce que j’ai mentionné comme le prince pouvait être persuasif ? Et que j’étais un jeune garde du corps stupide qui ne savait pas à quoi s’en tenir, en particulier quand son client insistait en disant que c’était le seul moyen de le sauver de son obsession ? Il s’avère que les paillettes sont assez petites pour passer même dans les plus petits interstices de tissus. J’en retrouvais encore sur moi des jours plus tard.

Elle riait encore plus fort quand on frappa à la porte. Si Eddie était arrivé seulement quelques minutes plus tôt, Roman aurait pu éviter de lui raconter l’histoire des paillettes. Mais le bonheur de Suzanne valait toutes les histoires idiotes. N’importe quoi pour s’assurer qu’elle ne soit plus en état de choc ni effrayée à nouveau.

— Roman, voilà les courses que tu as d...

L’adolescent ravala le reste de sa phrase quand il vit Suzanne dans la cuisine.

— Waouh. Tu es sexy.

— *Eddie.*

Roman avait enseigné au jeune de meilleures manières. D’un autre côté, Roman avait eu le souffle coupé aussi la première fois qu’il l’avait vue, alors il supposait qu’il ne devait pas trop en vouloir au jeune pour avoir oublié ses bonnes manières.

— Son prénom est Suzanne, mais tu peux l'appeler mademoiselle Sullivan. Après t'être excusé.

— Pas besoin d'excuses, dit-elle en agitant la main. Nous donner les courses sera plus que suffisant.

Eddie trébucha presque en allant vers elle.

— Deux paquets de pop-corn pour le micro-onde avec une double dose de beurre et le plus gros pot de glace saveur fondant au chocolat, avec éclats de brownie et pépites de chocolat.

Suzanne serra Eddie dans ses bras comme s'il venait de lui apporter la lune dans un sac en papier. Roman ne savait pas s'il devait rire devant les yeux exorbités de l'adolescent... ou l'éloigner de sa femme.

Sans remarquer comme elle avait bousculé le monde d'Eddie – et lui avoir fourni certainement assez de matière pour ses fantasmes pour les dix prochaines années – elle recula, retira le couvercle de la glace et sortit trois cuillères.

— J'ai toujours été du genre à manger le dessert d'abord. À sa première bouchée sucrée, elle ferma les yeux et elle émit un gémissement de plaisir. Mon Dieu, comme il voudrait l'entendre à nouveau – sauf que cette fois, ce serait dans son lit et pendant qu'il lui faisait l'amour.

Eddie prit plusieurs grosses bouchées à la suite et resta bouche bée devant Suzanne comme un chiot en mal d'amour, Roman posa sa propre cuillère.

— Je suis certain que ta mère t'attend pour le dîner.

— Elle me laisserait certainement manger avec vous.

— Désolé, mec, dit Roman, pas ce soir.

Quand les épaules de l'adolescent s'effondrèrent, il savait que Suzanne allait dire qu'un troisième couvert n'était pas un souci. Mais Roman souhaitait qu'elle se détende ce soir, pas qu'elle se sente obligée de faire la conversation avec un gamin de quinze ans, tombé amoureux d'elle d'un simple regard.

— Peut-être la prochaine fois.

— La prochaine fois ? Alors ça veut dire que tu vas revenir ? demanda Eddie à Suzanne. Parce que je n'ai jamais vu de filles ici.

Elle leva les sourcils.

— Jamais ? Pas même une ?

— Non. Roman a cette règle de ne pas faire venir des filles chez lui. Maman dit que c'est étrange. Elle va être super contente d'entendre parler de toi.

— Vraiment ?

Elle lança un regard interrogateur à Roman.

— Alors je suis la première femme à être entrée chez toi ?

— À l'exception de ma mère, clarifia Eddie, mais elle ne compte pas parce qu'elle est mariée à mon père.

— J'espère revenir.

Elle regarda Roman droit dans les yeux. Longtemps. Elle lécha sa cuillère, rendant par mégarde Roman et Eddie un peu plus fous, avant de recouvrir le pot de glace et le mettre dans le congélateur.

— Merci pour les courses Eddie. Et d'être un mec sympa.

— Quand tu veux. À bientôt.

Eddie lança le même regard que Jerry lui avait fait. Un disant : *Ne merde pas avec elle, mec.*

Comment les gens pouvaient penser que Suzanne était à sa portée, il ne le comprenait pas. Son frère Alec avait raison, il était loin d'être assez bien pour elle. Mais compte tenu des circonstances qui l'avaient poussé à partager son appartement, il allait devoir chercher encore plus loin dans ses ressources pour s'empêcher de l'embrasser comme il l'avait fait au lac. Chaque nuit depuis qu'il avait commencé à travailler pour elle, il avait été bien conscient de sa présence à quelques murs de là. Mais plus tard dans la soirée, quand elle serait dans son lit et lui sur le canapé...

Il ne savait vraiment pas comment il allait tenir jusqu'au matin sans la toucher, l'embrasser, la serrer contre lui.

— Désolé pour la grande gueule d'Eddie, s'excusa-t-il une fois la porte fut refermée derrière lui. Je travaille sur ses bonnes manières, mais parfois ses quinze ans ont le dessus.

— Je l'ai trouvé adorable. Et je trouve aussi adorable que tu le prennes comme ça sous ton aile. Tu dois être très proche de ses parents.

— Oui, répondit Roman en se détestant pour les choses qu'il ne lui disait pas.

Des choses qui atténueraient la lumière dans ses yeux quand elle le regarderait.

Il était sur le point d'ouvrir le tiroir près d'elle pour récupérer le laminoir, mais il fit l'erreur de la regarder dans les yeux à la place.

Leurs regards se croisèrent. Se rivèrent.

Puis avant qu'il s'en rende compte, elle passait le bout de ses doigts sur sa lèvre inférieure.

— Tu as du chocolat juste là.

Ce fut tout ce qu'il fallut pour laisser l'homme affamé en lui gagner. Il perdit le contrôle assez longtemps pour se laisser aller à lécher le chocolat sur les doigts de Suzanne.

À l'instant où sa langue entra en contact avec sa peau, tout se figea. Les rires, les histoires drôles – tout disparu en un instant.

La puissante attirance frémissant sous la surface était tout ce qui importait.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

— Je n’aurais pas dû faire ça.

Mais Roman ne s’éloigna pas sous son contact et elle ne retira pas sa main de son visage.

— Si, tu le devais, dit-elle doucement. Dès que je suis entrée dans la voiture pour rentrer à la maison, j’avais prévu de te faire parler de ce qui s’est passé la nuit dernière... Et combien je voulais que ça se reproduise.

— *Suzanne.*

Il devait rester rationnel. Même si c’était la dernière chose qu’il voulait.

— On ne peut pas. Je ne peux pas.

— Pourquoi pas ? Et tu devrais trouver autre chose que l’excuse de mes frères et le fait que tu es mon garde du corps. Ces raisons ont cessé d’être bonnes il y a longtemps. Surtout maintenant que mes frères savent déjà pour nous et que je leur ai demandé de nous laisser de l’espace, sinon... Et n’essaie pas de mettre ça sur le dos de l’incendie de mon appartement non plus. Je ne vais pas nier que ça m’a ébranlée et effrayée, mais ça ne veut pas dire que ça a quelque chose à voir avec ce qu’il se passe entre nous.

Nous. Il aimait beaucoup trop cette idée. Il le voulait tellement qu’il put à peine repousser son désir ardent quand il parvint à se mettre hors d’atteinte.

— La façon dont je traite les femmes avec qui je couche... Je ne peux pas te traiter comme ça.

— Tu veux dire au lit ?

Elle se mordit la lèvre et la laissa glisser sous ses dents.

— Parce que je suis assez certaine que je ne serais pas contre essayer tout ce dont tu as envie. Même si c’est un peu osé...

— Non, réussit-il à dire d’une voix étranglée. Pas au lit.

Mon Dieu, il pouvait à peine penser après cette image à couper le souffle dans sa tête de Suzanne coquine au lit, au point de ne pas savoir s’il pourrait formuler une phrase cohérente.

— Je parle de tout le reste.

— Tu ne blesserais pas une femme physiquement sauf si elle est une menace pour un de tes clients. Et tu le regretterais aussitôt. Alors que peux-tu faire aux femmes avec qui tu sors qui soit si terrible ?

Il ne pouvait lui mentir, même si cela voulait dire qu'il la dégoûterait une fois qu'elle connaîtrait la vérité. Surtout quand c'était supposé être son objectif, non ? Il devait lui faire comprendre qu'être avec lui ne lui apporterait rien de bon. C'était exactement la promesse qu'il avait faite sur les quais la nuit précédente.

— Je m'en moque.

— Tu t'en moques...

Elle pencha la tête.

— De quoi, exactement ?

— D'elles.

Le mot tomba comme une pierre entre eux.

— Les femmes avec qui je sors. Avec qui je couche. Je me moque d'elles. Aucune d'elles n'a d'importance.

— Es-tu en train de me dire que tu n'as jamais été amoureux d'une des femmes avec qui tu es sorti ?

— Oui, mais c'est plus que ça. Je n'ai jamais eu le moindre sentiment pour aucune d'entre elles. Depuis que je suis adolescent, les femmes sont toutes du pareil au même pour moi. Tel père, tel fils.

— Je ne comprends toujours pas. Pourquoi dis-tu que tu es comme ton père ? Et en quoi ça entre en compte avec le fait que tu ne sois jamais tombé amoureux d'une fille avec qui tu es sorti ?

Suzanne méritait tellement de choses. Tellement plus que ce qu'il avait à offrir. Cela le poussa à lui révéler encore plus la vérité.

— Mon enfance a été un défilé de femmes interchangeables. Après le départ de ma mère, mon père n'a jamais pu faire confiance à aucune autre femme. Mais ce n'est pas parce qu'il ne leur faisait pas confiance que cela l'a empêché de coucher avec autant que possible. J'ai appris il y a longtemps qu'il ne changerait jamais ses habitudes. Et moi non plus.

Ses tripes se nouaient pendant qu'il s'efforçait de lui faire comprendre exactement ses explications.

— Les femmes ont toujours été et seront toujours interchangeables pour moi. Je ne supporte pas l'idée de te faire du mal, Suzanne. C'est pourquoi toi et moi ne pourrions jamais être plus que des amis.

La dernière chose à laquelle il s'attendait fut son sourire.

— Tu n'as jamais été ami avec aucune de tes amantes précédentes, non ?

— Non, en effet.

— Alors c'est déjà une différence, parce que tu l'as dit toi-même. Toi et moi sommes amis. Elle ne laissa pas son esprit la rattraper avant d'ajouter :

— Et si tu ne veux pas me faire du mal, ça veut dire que tu tiens déjà à moi.

Elle semblait triomphante.

— Ce qui veut dire que ta raison pour garder tes distances ne s'applique pas.

Il aurait dû savoir que cette conversation ne prendrait pas la tournure qu'il avait prévue. Il aurait dû s'attendre à ce que l'esprit surpuissant de Suzanne le surpasse. Mais ça ne voulait pas dire qu'il abandonnerait l'idée d'essayer de la convaincre.

— J'essaie de te protéger.

Et il ne se pardonnerait jamais s'il laissait quelque chose se passer ce soir et finissait par lui briser le cœur.

— Tu dois m'écouter.

— Non, toi, tu dois m'écouter.

Il n'avait jamais connu une personne aussi forte, aussi puissante tout en étant si douce et gentille, enveloppée par une beauté dévastatrice.

— Je vois comme tes yeux s'adoucissent quand tu me regardes. Et quand tu m'embrasses, c'est magique. Doux et merveilleusement *magique*.

Il vit sa peau rougir au souvenir des étincelles ayant explosé entre eux et il laissa la chaleur l'envelopper aussi.

— Peu importe tes efforts, tu ne peux pas cacher tes sentiments. Pas à moi.

Elle lui prit les mains, la farine des pâtes recouvrit sa peau quand elle glissa ses doigts contre les siens d'une manière scandaleusement sensuelle.

— Cela m'a pris du temps pour réaliser que les erreurs de mon père et ma mère sont les leurs, pas les miennes. Je viens de me rendre compte que je n'ai pas à reproduire leur histoire d'amour brisée.

Elle entrelaça ses doigts avec les siens avant de faire un pas en avant.

— Et toi non plus.

Tout ce qu'il voulait était croire que ce qu'elle disait pouvait être vrai. Il était plus que désespéré de l'attirer dans ses bras et poser ses lèvres sur les siennes. Chacun de ses désirs, chaque once de passion, s'enveloppait autour de l'idée d'avoir Suzanne nue, docile et haletant de plaisir dans ses bras.

En cet instant, il lui restait seulement un recours pour la sauver du désir implacable et inassouvi les taraudant tous les deux de part en part. Il avait essayé la franchise. Mais pas la grossièreté. Il ne l'avait pas choquée pour lui montrer ce que voulait dire : être avec lui, malgré qu'il ne pourrait jamais être l'homme qu'elle pensait qu'il était.

— Je te veux. Nous savons tous les deux combien je te veux.

Il lui avait laissé voir la vérité imprudente de son désir intense pour elle.

— Mais je ne peux pas te toucher ce soir tant que tu ne seras pas capable de me dire honnêtement qu'après avoir couché ensemble, tu ne seras pas anéantie que je ne te rappelle pas.

Il se détesta des milliers de fois pour lui avoir peint une image aussi brutale et triste, malgré son honnêteté.

— Peu importe tes efforts, tu ne peux pas cacher combien tu as envie d'un amour comme celui que Drake a trouvé avec Rosa, comme celui de Smith et Valentina, dit-il en reprenant ses paroles. Je ne vais pas nier que je ne veux pas te toucher, t'embrasser de milliers de façons différentes. Ni prétendre ne pas avoir envie de te retirer tes vêtements pour te prendre ici sur le comptoir, puis dans mon lit, dans la douche, contre le mur et de toutes les manières possibles. Mais ce n'est pas parce que je ne peux pas contrôler mon désir pour toi que je pourrai être le prince charmant que tu recherches. Je ne serai jamais cet homme.

C'était le moment où elle devait partir loin de lui. Celui où elle lui demanderait comment il pouvait oser lui parler comme ça. Où elle regarderait dans ses yeux et verrait le vide, les ténèbres dans son cœur après toutes les mauvaises actions de son passé.

Elle retira ses mains des siennes et les posa sur ses joues.

— Je te promets que je ne serai pas anéantie.

— *Suzanne.*

Son nom était une supplication.

— Ne me mens pas.

— Ce n'est pas ce que je fais.

— Moi non plus.

Il avait la voix tremblante d'émotions... et d'un désir inassouvi.

— Je ne veux pas te faire mal, mais si nous faisons ça ce soir, je sais que ce sera le cas.

— Non.

Elle caressa son visage du bout des doigts avant de se mettre sur la pointe des pieds pour être à sa hauteur.

— Tu ne l'as peut-être jamais voulu, mais tu tombes amoureux de moi. Tout comme je tombe amoureuse du garde du corps, après avoir juré de ne jamais l'avoir voulu.

Elle glissa ses bras autour de son cou et pressa son corps contre le sien.

— Mais maintenant, je ne pense pas pouvoir vivre sans lui.

* * *

Le cœur de Suzanne n'avait jamais battu aussi fort. Aussi vite. Mais ce n'était pas parce qu'elle était nerveuse. Comment pourrait-elle l'être alors que Roman était celui qu'elle attendait depuis toujours ?

Elle avait presque été trop effrayée par la profondeur et la vitesse de ses sentiments pour voir ce qui était juste devant elle. Mais après que son père l'a aidée à retirer ses œillères – et après les aveux de Roman, sur combien elle comptait pour lui et combien il ne voulait pas lui faire de mal – elle était certaine qu'il était le véritable amour, celui qu'elle était sûre de trouver un jour.

Elle aurait aimé qu'il le voie aussi clairement qu'elle. Mais si elle avait appris une chose après avoir passé des heures sans fin à retravailler un code, c'était que ça prenait du temps pour voir certaines choses clairement. Du temps, ainsi que des efforts de concentration et de détermination passionnés.

Ce soir, elle allait mettre en application toutes les leçons qu'elle avait apprises en dirigeant son entreprise pour quelque chose de plus important que tous les codes qu'elle avait écrits jusque-là, ou écrirait jamais.

L'amour de Roman méritait toute sa concentration, chaque once de sa détermination et chaque instant de passion.

Une passion, elle le savait déjà, qui allait durer toute une vie.

Mais avant, elle devait se montrer courageuse comme il lui disait toujours qu'elle l'était. Assez pour rester ferme et ne pas le laisser la

repousser, peu importe les efforts mis en œuvre de son côté, peu importe ses dires. Elle ne se laisserait pas avoir peur, ne se laisserait pas fuir, peu importe à quel point son cœur battait la chamade quand elle s'ouvrait à lui. Corps, cœur et âme.

Le sexe n'avait jamais été autre chose que l'assouvissement de besoins physiques pour Suzanne. Être avec Roman ce soir changerait tout, elle en était persuadée.

Parce qu'elle ferait réellement l'amour.

— Le comptoir, ton lit, la douche, contre le mur...

Elle listait tous les endroits énumérés quelques instants plus tard.

— Je veux que tu me prennes partout, Roman. Je veux que tu m'aimes partout.

Avant de comprendre ses intentions, il la souleva dans ses bras et se dirigea vers les escaliers. Il ne parla pas en les montant quatre à quatre, et elle n'osa pas prononcer un mot non plus. Pas encore. Pas avant d'être absolument certaine qu'il ne reviendrait pas en arrière, ne tenterait pas à nouveau de s'éloigner.

En tant que femme grande et toute en courbes, elle se sentait rarement délicate. En tant que programmeuse, elle se sentait rarement féminine. Mais il était si grand, si fort... Elle avait l'impression d'être les deux ce soir. Il la transportait comme si elle était légère comme tout. Il lui donnait l'impression de ne jamais vouloir la laisser partir.

En serrant ses bras encore plus fort autour de son cou, elle respira son parfum viril. Elle frotta son nez contre le début de barbe sur son cou et son visage, ayant poussée depuis leur départ du lac au matin. Respirer son parfum n'était pas suffisant par contre. Elle devait le goûter aussi.

Elle allait lécher sa peau quand elle se sentit soudainement tomber. Au milieu de son lit.

Quand elle leva les yeux vers lui, son visage était un masque qu'elle ne pouvait déchiffrer. Toutefois, puisqu'il n'avait pas nié avoir des sentiments pour elle – n'avait pas ri quand elle avait dit : *tu tombes amoureux de moi* – en disant déjà beaucoup. Et la manière dont il s'affairait à ouvrir sa chemise boutonnée et retirait ses bottes lui disait tout le reste.

Malgré ses croyances sur sa capacité à aimer, il n'allait pas se détourner d'elle ce soir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-CINQ

Suzanne Sullivan était dans son lit.

Roman était défait par la vision de ses longs cheveux répandus sur ses oreillers, ses joues roses sous l'excitation et ses yeux brillants d'anticipation. Portant toujours le t-shirt noir et le jean qu'elle avait mis ce matin-là, elle était complètement renversante. Et tellement sexy, même si presque chaque centimètre de sa peau était recouvert.

Comment ne pas embrasser la femme la plus courageuse, la plus extraordinaire qu'il n'ait jamais connue ? Comment ne pas lui faire l'amour quand tous les événements entre eux les avaient menés à cette nuit inévitable ?

Depuis le départ, il avait pensé qu'elle était un livre ouvert, surtout quand il s'agissait des choses qu'elle aimait. Et maintenant, alors que les autres femmes auraient pu cacher leurs sentiments, elle lui avait dit qu'elle l'aimait.

Suzanne l'aimait.

Elle avait dit qu'il tombait amoureux d'elle aussi. L'avait dit si adorablement. Avec tellement de confiance. Comme si cette réalité ne lui faisait pas peur le moins du monde. Il n'avait jamais connu quiconque d'assez fort pour ouvrir son cœur de cette manière. L'ouvrir malgré la douleur potentielle de ne pas pouvoir garder ce bonheur à jamais.

Il aimerait tellement pouvoir empêcher cette douleur. Mais quand il lui aurait dit toute la vérité sur son passé...

Une nuit. Il désirait désespérément cette précieuse nuit avec elle. Une nuit où l'honneur pouvait céder le pas au désir. Une nuit où il pourrait l'aimer avec son corps de toutes les manières possibles, vu qu'il ne méritait pas de l'aimer avec son cœur. Il lui dirait tout au réveil, mais pour les prochaines heures, il ne gâcherait pas la chance d'aimer Suzanne Sullivan avec tout ce qu'il avait.

Il jeta sa chemise dans un coin de la chambre avant de s'approcher d'elle.

— Waouh, souffla-t-elle. Tu es incroyable.

Elle fixa son torse nu avec admiration et il ne put s'empêcher de ressentir de la fierté devant la béatitude de Suzanne. Toutes ces heures interminables à faire des pompes, des tractions et des abdos avaient valu le coup, ne serait-ce que pour lui plaire.

— Je ne me sens pas du tout désolée pour les femmes avec qui tu as été et que tu as rejetées avant moi. Surtout maintenant que je sais ce qu'elles ont vu.

Elle tendit les mains vers lui.

— Ce qu'elles ont pu toucher.

Il lui attrapa la main avant qu'elle ne touche son ventre, gentiment, mais fermement. Quand elle avait frotté son nez contre son cou en allant vers la chambre, il l'avait presque prise directement dans l'escalier. Mais il avait besoin que ce soit bon pour elle. Pas seulement bon – *à couper le souffle*. Il ne pouvait donc pas la laisser le toucher, l'embrasser encore. Pas quand il était prêt à exploser à la moindre provocation.

Après avoir capturé son autre poignet, il attira ses deux mains à ses lèvres. Il embrassa ses auriculaires en premier, puis le bout de ses annulaires, les majeurs, puis les index. Quand il en vint aux pouces, il les lécha tous les deux.

— *Roman*.

Sa voix tremblait en disant son nom.

— Tu ne vas pas être rapide et coquin, hein ?

Coquin ? Oui.

Rapide. Jamais de la vie.

Au lieu de lui répondre par des mots, il longea les trois traits de sa paume gauche avec sa langue. Tout le corps de Suzanne se mit à trembler, le rouge de ses joues semblait s'être répandu partout.

— Je ne savais pas que mes mains pouvaient être des zones érogènes, murmura-t-elle pendant qu'il tournait son attention vers sa paume droite.

— Chacune des parties de ton corps peut ressentir du plaisir, murmura-t-il en déposant des baisers sur la peau tendre à l'intérieur de son poignet. Et on ne se reposera pas ce soir avant de les avoir toutes découvertes. Il ponctua sa promesse avec un tournant de langue dans le creux de son coude droit.

Il n'avait jamais rencontré quiconque avec une concentration aussi indéfectible que celle de Suzanne. Il était récompensé en l'ayant tout entière pour lui et les mouvements de sa bouche. Surtout quand un effleurement de ses dents sur son biceps lui arracha un gémissement.

— Tu as seulement embrassé mes mains et mes bras et je suis déjà prête à faire quelque chose que je ne pensais jamais faire de ma vie.

— C'est quoi ? demanda-t-il en arrêtant l'assaut de ses baisers.

Elle semblait ne pas croire ce qu'elle s'apprêtait à dire.

— Supplier.

Il n'essaya même pas de cacher son sourire malicieux.

— Oh, tu vas supplier sans l'ombre d'un doute avant la fin.

— Je n'aime pas ce mot. *La fin.*

Lui non plus, il l'avait regretté tout de suite après l'avoir prononcé. Mais il n'avait pas de meilleur mot pour le remplacer, pas quand il refusait d'être le genre de connard à faire des promesses qu'il ne pourrait pas tenir. La seule manière de pouvoir effacer le souvenir du côté éphémère de cette nuit-là était le plaisir, des baisers torrides, des mordillements sur des parties de son corps dont il tirerait un plaisir insoupçonné.

Il souleva les deux bras de Suzanne au-dessus de sa tête et referma ses poings sur les barreaux en métal de la tête de lit.

— Garde tes mains là jusqu'à ce que je te le dise.

— Et si je ne le fais pas ?

Il aimait son ton de défi plus qu'il ne le devrait. Il aimait tout chez elle plus qu'il ne le devrait.

— Je t'attacherai si je le dois.

C'était à des années-lumière des choses romantiques qu'elle voulait entendre, mais jamais il n'aurait pu le deviner en regardant les étoiles dans ses yeux.

— Alors dans tous les cas, je gagne ?

Elle le faisait rire depuis le premier jour avec ses bonnes réparties.

— Ce soir, promet-il, nous allons gagner tous les deux.

Le son de son halètement de surprise devant sa promesse sexuelle était si incroyablement érotique... Et le sourire malicieux qu'elle lui lança quand elle en fit des tonnes en desserrant ses doigts des barres avant de les serrer encore plus fort, fit faire un tour à son sang au point qu'il fut surpris de ne pas voir sa peau émettre de la vapeur.

Avec ses bras au-dessus de sa tête, le t-shirt de Suzanne remontait de quelques centimètres dévoilant un peu de sa peau lisse. Se forçant à prendre son temps, pour l'exciter et la goûter plutôt que de la dévorer sur-le-champ comme il en avait terriblement envie, il glissa le bout de ses doigts sur son ventre. Ses muscles fermes dansèrent sous ses doigts pendant qu'elle cherchait à reprendre son souffle. Mais il n'avait pas prévu de la laisser faire dans un avenir proche et baissa sa tête pour déposer un baiser sur son nombril.

Elle tenait toujours la tête de lit et son corps s'arqua vers le sien, un petit son de supplication lui échappa.

— Tu es si douce, murmura-t-il contre son ventre avant de prendre le rebord de son t-shirt pour le remonter le long de ses côtés.

Il frotta ses joues rugueuses sur elle.

— C'est si bon. Prenant le coton entre ses dents, il le releva encore plus haut pour révéler un soutien-gorge délicat en dentelle jaune.

Il aurait peut-être dû être surpris par ces sous-vêtements féminins sous le t-shirt noir. Mais ce n'était pas le cas, parce que Suzanne était tout à la fois. Belle et intelligente, sérieuse et sensuelle.

Il avait passé les vingt dernières années à essayer de se rattraper pour ses erreurs d'adolescent dans les rings de boxe en gardant un contrôle parfait partout ailleurs. Mais avec elle, son contrôle ne faisait pas que de lui échapper, il éclatait en des milliers de petits morceaux. Il ne se rendit réellement pas compte d'avoir déchiré son t-shirt avant qu'il soit étalé de chaque côté d'elle.

S'il y avait eu un signal pour arrêter toute cette folie, ça aurait dû l'être. Mais au lieu de vouloir s'éloigner, Suzanne le poussa en avant.

— *Encore.*

Elle se lécha les lèvres, les laissant brillantes et plus qu'appétissantes.

— Je veux plus de toi. Plus de ta passion. Plus de *tout*.

Avec sa permission, sa demande, même, il posa les mains sur ses seins recouvert de dentelle, gémissant en remarquant qu'ils entraient parfaitement dans sa main. Il caressa sa peau douce avec ses pouces. Il aimait sentir ses mamelons pointer sous la fine couche de dentelle jaune.

Penchant la tête en avant, il recouvrit la dentelle de sa bouche, suçotant, léchant, mordillant sa chair au travers comme un homme possédé. Quant à

elle, elle s'arqua, se soulevant du matelas pour se donner complètement à lui.

Il savait depuis le début comment elle serait au lit, sans aucune honte, sans avoir peur d'aller là où la passion les guidait. Le fait qu'elle ne reculait pas devant quoi que ce soit – et trouverait du plaisir dans tout ce qu'il ferait – le rendit encore plus fou. Tellement, qu'encore une fois, il se rendit à peine compte de ce qu'il faisait quand il attrapa la fine dentelle du soutien-gorge entre ses dents et la déchira. Tout ce qu'il savait, c'était qu'aucun retour en arrière n'était possible. Définitivement pas ce soir. Peut-être jamais.

Parce qu'une fois qu'il aurait eu Suzanne, l'aurait eu complètement, rien ne pourrait être aussi bon. Il désirait déjà ardemment la dévorer, était esclave de son parfum, accro à ses gémissements de plaisir.

Ses mains et sa bouche rivalisaient déjà pour prendre possession de ses seins en se déplaçant sur elle pour prendre tout ce qu'il désirait tellement. Il ne se lassait pas d'elle, peu importe à quel point il caressait, touchait, embrassait, mordillait. Encore et encore, il aima son premier sein, puis l'autre avant de s'occuper des deux à la fois. Les hanches de Suzanne se relevaient contre les siennes tout en disant son prénom d'une voix devenant plus rauque chaque seconde.

— Roman. *S'il te plaît.*

Il n'avait jamais entendu quelque chose d'aussi beau que le son de sa supplication pour obtenir enfin la jouissance.

— Je suis si près.

La pensée de pouvoir la faire basculer sans rien de plus que ses mains et sa bouche sur ses seins le fit presque jouir lui-même.

Ce fut par instinct purement masculin qu'il appuya la barre dure et toujours recouverte de son érection vers le V entre ses jambes, tout en se saisissant de ses deux seins qu'il suça fort. Entre deux battements de cœur, tous les muscles de son corps se tendirent avant de se détendre quand elle devint flexible sous l'excitation, ondulant les hanches sous lui pour se saisir des vagues de plaisir qui la traversaient.

Quand son orgasme s'apaisa enfin, elle resta allongée sur le dos, la tête sur les oreillers avec un sourire désinvolte sur les lèvres.

— C'était *merveilleux*.

Et ce n'était que le début.

Il lui avait laissé son jean pour se forcer à prendre son temps, mais il allait perdre la raison bientôt s'il ne pouvait pas enfin voir, toucher et goûter chaque centimètre de son corps. Il lui retira ses baskets et le denim noir tomba sur le sol en quelques secondes, la laissant couverte seulement de sa culotte de dentelle jaune.

Dans un effort pour regagner une toute petite partie de sa maîtrise sur lui-même, il ferma les yeux et prit une grande inspiration. Mais l'odeur de l'excitation de Suzanne l'emmena seulement plus loin, le poussant d'autant plus aux frontières de la folie.

Avec révérence, il s'agenouilla entre ses longues jambes musclées et posa la main sur son sexe recouvert de dentelle. Elle ferma les yeux en se frottant contre sa main.

— Recommence, Roman. Fais-moi jouir encore. Avec tes mains. Ta bouche. De toutes les manières que tu veux. J'en ai envie aussi.

Il était presque déjà en train de lui faire tout ce qu'il voulait, mais il comprenait pourquoi elle le lui disait. Parce qu'après avoir passé autant de temps à se promettre de lui résister et à croire que c'était la seule voie honorable, elle s'assurait qu'il sache qu'elle était consentante pour tout ce qu'il lui faisait.

Il voulait lui dire qu'il la ferait jouir au moins d'une demi-douzaine de façons différentes au cours de la nuit, que chaque orgasme serait meilleur que le précédent, mais il ne parvenait pas à prononcer le moindre mot. Pas quand toute son attention était concentrée à glisser ses pouces sous les rebords de sa culotte pour la descendre lentement. À peine retirée, il dut reposer sa main et caresser sa peau humide et chaude.

Ses doigts glissaient sous son excitation, il faisait des allers-retours de bas en haut jusqu'à ce qu'il ne puisse plus supporter de ne pas être en elle, premièrement avec un doigt, puis un autre. En levant les yeux vers son visage, il remarqua qu'elle le regardait la toucher, se regardait se soulever contre sa main pour être capable de le prendre de plus en plus profondément en elle.

Elle montait de plus en plus haut, sa peau rougissait et ses yeux se dilataient quand un autre orgasme se montra, sa respiration devint plus rapide que la fois où ils avaient piqué un sprint dans le parc.

Elle bascula la tête en arrière et ferma les yeux en poursuivant sa jouissance, son nom s'échappant à nouveau de ses lèvres. Il n'avait jamais

été aussi dur, jamais aussi près de perdre la raison que quand elle palpita et serra ses doigts pendant son orgasme.

Mon Dieu, si c'était aussi bon de la sentir jouir, comment pourrait-il survivre en lui faisant l'amour ?

Il avait délibérément gardé les baisers sur la bouche pour la fin parce qu'une fois qu'ils s'embrasseraient à nouveau, il ne pourrait pas s'empêcher de la faire entièrement sienne. Et il voulait qu'elle sache combien elle lui était précieuse, combien elle était spéciale pour lui avant cela. Pas une simple partie de jambe en l'air se terminant beaucoup trop tôt.

Il fit courir ses mains sur ses courbes nues – le doux évasement de ses hanches coulant vers sa taille, le renflement de ses seins pleins, ses fortes épaules. Enfin, il entremêla ses doigts dans la soie brune de ses cheveux.

— Tu me rends heureuse, Roman.

Il ressentit ses mots autant qu'il les entendit. Les ressentit dans une part profonde de son cœur qu'il n'avait jamais laissé prendre vie.

— Tellement heureuse.

Comment pouvait-il faire autre chose que lui dire la vérité ?

— Tu me rends heureux aussi.

Puis, sa bouche fut sur la sienne.

Enfin.

Chaque terminaison nerveuse en Roman prit vie quand Suzanne ouvrit les lèvres pour laisser sa langue se glisser à l'intérieur pour la goûter. Rien n'avait jamais été plus doux. Et rien ne lui avait jamais paru aussi bon que de sentir sa langue glisser contre la sienne.

Lentement. Doucement. C'était comme ça qu'il voulait l'embrasser. Il voulait qu'il dure une éternité. Un baiser qu'ils n'oublieraient jamais. Mais il était impossible de nier le feu faisant rage en eux. Un qui rendit leur baiser torride, fiévreux, frénétique.

Toutes les choses qu'il souhaitait lui dire, il les lui transmit par ce baiser. La manière dont leurs langues dansaient, leurs souffles fusionnaient, leurs soupirs et leurs gémissements remplissaient la pièce – tout cela rempli d'espoir. De rêves. De souhaits. Et d'une faim dévorante.

Une faim si intense que plus il la dévorait, plus il en voulait.

Quelque part au milieu de leur baiser, les mains de Suzanne quittèrent la tête de lit pour caresser ses épaules et son dos.

— J'ai besoin de toi.

Elle chercha le bouton de son pantalon.

— En moi.

Il souleva ses hanches pour la laisser le déboutonner et descendre la fermeture éclair.

— *Maintenant.*

Elle commençait à lui retirer son pantalon quand il la distrairait avec un autre baiser. Il avait besoin de lécher ses lèvres d'une commissure à l'autre, du haut vers le bas, caresser sa langue avec la sienne, l'embrasser encore et encore jusqu'à ce qu'elle jouisse pratiquement seulement avec eux.

Mais elle était trop concentrée sur son objectif de l'avoir en elle – le meilleur au monde si on lui demandait son avis – pour se laisser distraire longtemps. Attrapant la laine noire de son pantalon de ses mains, elle le déchira comme il l'avait fait avec son t-shirt.

Il n'avait jamais été avec une femme aussi féroce, aussi déterminée, aussi captivante, aussi parfaite de toutes les manières possibles.

Puis elle lui retira son boxer et l'enveloppa de ses doigts. C'était si bon qu'il eut à peine la force de s'éloigner de sa main.

— Je savais que de te laisser les mains libres était une mauvaise idée, grogna-t-il contre sa bouche en entremêlant ses doigts avec les siens.

Si elle le touchait à nouveau comme ça, il exploserait, mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle il devait lui tenir les mains. Ses lèvres étaient un point de connexion profonde – leurs paumes unies, leurs doigts entremêlés en étaient un autre.

Jamais dans sa vie il n'avait tenu la main d'une femme, ni quand ils marchaient dans la rue et surtout pas au lit. On ne tient pas la main de quelqu'un avec qui on couche occasionnellement, seulement les personnes à qui on tient. Et comme il le lui avait avoué plus tôt ce soir-là, il n'avait jamais tenu à une femme avant.

Mais il avait *besoin* de tenir les mains de Suzanne. Il avait besoin d'être près d'elle de toutes les manières possibles. Peau à peau. Bouche contre bouche. Main dans la main. Et maintenant...

Elle souleva ses hanches contre les siennes et il glissa son érection contre son intimité moite, les faisant gémir tous les deux de plaisir.

— Encore, la pressa-t-il en s'appuyant contre sa moiteur sans être en elle.

— Oui, murmura-t-il contre sa bouche en faisant tourner ses hanches pour faire glisser sa verge dure contre elle.

— Fais-toi du bien, Suzanne.

Il aimait dire son nom, aimait sa rondeur et ses pointes sur sa langue.

— Fais-toi jouir contre moi.

De la sueur tombait de son torse sur elle alors qu'il tentait de retenir sa propre jouissance pour qu'elle trouve la sienne.

— Juste comme ça, sans rien entre nous, comme je sais que tu me veux. Comme j'ai envie de toi.

Elle gémit de plaisir sous ses paroles torrides durant le baiser suivant, puis elle haleta quand il plongea sa langue profondément dans sa bouche, alors qu'elle atteignait son orgasme suivant.

Roman ne voulait rien de plus que de plonger en elle, mais parvint d'une manière ou d'une autre à se souvenir de continuer à se frotter, l'effleurer et appuyer contre elle jusqu'à ce qu'elle se fige sous lui. La dernière chose qu'il voulait était de s'éloigner d'elle maintenant, mais il n'avait pas été assez lucide plus tôt pour préparer un préservatif.

Elle fit un son de protestation quand il retira ses mains des siennes et sauta en bas du lit. Il attrapa une poignée de préservatifs dans la boîte qu'il gardait dans son armoire, puis ressauta sur elle, éparpillant tous les petits paquets sur le lit, sauf un.

Son rire s'enroula autour de son cœur.

— Les grands esprits se rencontrent, dit-elle. Nous allons vraiment en avoir besoin de plus d'un.

Complètement captivé par son sourire, il oublia un instant d'ouvrir le paquet. Tout ce qu'il pouvait faire était de fixer la plus belle femme du monde... et s'émerveiller qu'elle soit ici dans son lit.

— Je m'occupe de ça, lança-t-elle en récupérant le petit sachet carré.

Un instant plus tard, elle jetait l'enveloppe et tendait les mains vers lui.

— Et ne t'avise pas de t'imposer. Je meurs d'envie de poser les mains sur toi.

Elle se lécha les lèvres.

— Pour commencer du moins.

Il méritait une médaille pour ne pas perdre la tête au moment où ses doigts glissèrent sur sa verge tout en imaginant ses lèvres faire de même. En

serrant les dents, il parvint à résister à son contact jusqu'à ce qu'elle termine de dérouler le préservatif sur lui.

Il lui reprit les mains, l'embrassa passionnément, et plongea en elle d'un grand coup de reins. Alors qu'elle enveloppait ses jambes autour de lui pour le prendre en elle plus profondément, ils se balancèrent, s'embarrassèrent, tout en murmurant le nom de l'autre. Le plaisir montait, montait. Si haut que Roman oublia un instant qu'ils pourraient seulement avoir cette nuit, lorsqu'il se perdit dans la femme ayant bouleversé complètement son monde depuis l'instant où il avait posé les yeux sur elle.

Enfin – *finally* – il l'aimait de la manière dont il l'avait désiré depuis le début. Pas seulement avec son corps, mais aussi avec son cœur autrefois de pierre... Et son âme perdue dans les ténèbres depuis bien trop longtemps.

Roman s'était toujours promis de ne pas faire l'erreur de rêver du véritable amour, celui durant toujours, celui qui n'existait pas. Mais quand Suzanne le regarda dans les yeux avec une émotion si pure et douce en murmurant : « je t'aime », quand un autre orgasme commença à s'emparer d'elle, il n'eut d'autre choix que de sombrer dans le rêve interdit devenu réalité. Il tomba la tête la première dans l'extase en tenant fermement Suzanne dans ses bras.

CHAPITRE VINGT-SIX

Suzanne avait toujours rêvé de trouver l'amour. Mais rien n'aurait pu la préparer à la passion, au plaisir, à la joie et l'émerveillement d'aimer Roman.

Elle voulait rester allongée dans son lit pour toujours, nue, les membres entrelacés avec les siens, leurs deux cœurs battant la chamade pendant qu'ils essayaient de reprendre leur souffle. Mais leurs ventres vides, et leurs forts gargouillements avaient d'autres projets.

Se relevant sur un de ses bras musclés, il la regarda.

— On dirait que tu as besoin des pâtes que je prévoyais te préparer.

Il abaissa son regard vers ses lèvres, le démangeant toujours après ses merveilleux baisers.

— Avant que tu me distraies.

— C'était la meilleure distraction au monde, non ?

Elle aima la manière dont ses lèvres formèrent un sourire.

— Oui.

Il ne lui avait pas fait de promesses ce soir, ne lui avait pas dit qu'il l'aimait en retour, mais elle espérait que les deux arriveraient bientôt, sa manière de lui faire l'amour lui avait déjà révélé tout ce qu'il ressentait.

Il l'avait touchée comme si elle était la femme la plus précieuse sur Terre.

Il l'avait embrassée comme s'il ne voulait jamais s'arrêter.

Et quand il lui avait fait l'amour, son cœur avait tellement gonflé qu'il avait été sur le point d'exploser dans sa poitrine.

Elle était sur le point de faire de son mieux pour le distraire encore quand son estomac gronda encore plus fort.

— Tu as besoin de manger.

Il se leva et la tira hors du lit. Il l'attira contre lui et elle se retrouva pressée contre son corps nu et ferme.

— Comme ça, tu auras assez d'énergie pour ce que je te ferai ensuite.

Humm. Ne savait-il pas que la dernière chose qu'elle voulait quand il disait des choses comme ça, était de descendre à la cuisine pour cuisiner et manger ?

Mais avant qu'elle puisse protester en disant qu'elle avait encore beaucoup d'énergie pour refaire l'amour avec lui, il l'habillait d'une de ses chemises à manches longues, son délicieux parfum l'enveloppait.

Après avoir mis une vieille paire de jeans, elle se dit qu'elle avait tort quand elle pensait qu'il ne pouvait pas être plus sexy que dans son costume noir, il glissa un préservatif dans sa poche arrière, puis il lui prit la main et la guida hors de la chambre et dans l'escalier jusqu'à la cuisine en bas.

Elle aimait lui tenir la main. Elle se sentait tellement ivre de bonheur, que même si elle avait la pire voix du monde, elle avait envie de chanter. Surtout quand elle pensait au préservatif dans sa poche arrière, comme s'il savait qu'ils ne pourraient pas s'empêcher de se toucher assez longtemps avant de retourner à l'étage.

— Je n'ai jamais fait de pâtes maison avant, dit-elle quand ils arrivèrent dans la cuisine et qu'il jeta la pâte devenue dure pendant qu'il la faisait jouir encore et encore. Montre-moi comment on fait.

Le regard qu'il lui lança quand il mit l'eau à bouillir, puis en sortant d'autres œufs du frigo et de la farine de l'armoire, lui disait qu'il savait qu'elle prévoyait de le distraire à nouveau, mais elle s'en moquait. Toutes les excuses étaient bonnes pour avoir ses bras autour d'elle pendant qu'ils cassaient les œufs et les pliaient dans la farine dont ils avaient recouvert le comptoir en marbre. Avec les mains de Roman par-dessus les siennes, ils pétrirent la pâte. Elle n'avait jamais éprouvé un réel intérêt pour la cuisine auparavant, mais maintenant elle en voyait toutes les possibilités coquines...

En tournant la tête vers lui, elle se saisit de ses lèvres pour l'embrasser. La pâte fut momentanément oubliée quand il prit son visage entre ses mains pour approfondir le baiser ; sa langue trouva tous les points sensibles de sa bouche, ses joues, sa mâchoire. Dommage que son estomac continuât de gronder comme un camion dévalant l'autoroute.

Avec un gémissement, Roman retira sa bouche de sa peau.

— La pâte est prête à être roulée et coupée en rubans.

Il lui donna le rouleau à pâtisserie, mais bien qu'elle pût le faire toute seule, elle fut heureuse qu'il ne s'éloigne pas quand elle commença à la

rouler. Il avait préféré rester le torse contre son dos et soulever ses cheveux sur le côté pour mordiller la peau sensible qu'il venait tout juste de mettre à nue.

Suzanne avait toujours été concentrée au travail. Rien ne l'intimidait. Rien ne perturbait sa concentration. Mais rien n'aurait pu la garder concentrée sur l'aplanissement de la pâte quand tout ce qu'elle voulait était de se retourner dans les bras de Roman, envelopper son cou de ses bras et l'embrasser à nouveau. Surtout maintenant qu'elle savait comme c'était bon d'être avec lui, d'avoir ses muscles fermes contre elle, ses mains et sa bouche partout sur elle pendant qu'il l'emmenait d'un pic à l'autre.

Et il y avait ce préservatif dans sa poche après tout...

— Refais-moi l'amour Roman.

Elle murmura les mots contre ses lèvres.

— Ici. Maintenant. Sur l'îlot de la cuisine. J'ai mille fois plus faim de toi que de n'importe quoi d'autre.

L'instant d'après, il avait les mains sur sa taille et la soulevait sur le comptoir. Ses fesses écrasèrent la pâte à moitié aplanie, mais elle se moquait d'attendre plus longtemps pour le dîner, peu importe les grondements de son estomac.

Tout ce qui lui importait était d'être enfin avec l'homme qu'elle avait eu si peur de ne jamais pouvoir obtenir.

— Je n'arrive pas à me rassasier de toi, dit Roman en posant ses grandes mains de chaque côté de la chemise dont il l'avait recouverte en haut et qu'il déchirait pour l'ouvrir. Il se saisit de ses seins, puis baissa la tête pour jouer avec ses mamelons avec sa langue, l'un après l'autre. Même s'ils venaient tout juste de faire l'amour, il semblait affamé d'elle. Il fit pleuvoir les baisers sur son ventre en direction de la partie d'elle mourant d'envie d'être touchée.

— Jamais je ne pourrai me rassasier de toi.

Elle posa les mains sur sa mâchoire pour qu'il la regarde dans les yeux.

— Tu n'auras jamais à le faire.

L'expression de Roman devint sombre et intense, puis il posa ses mains sur les chevilles de Suzanne, lui souleva les jambes et abaissa sa bouche sur son sexe.

— *Roman.*

Elle tomba en arrière pour s'appuyer sur le comptoir avec ses avant-bras pendant qu'il retournait son monde. Personne ne lui avait jamais donné toutes ces sensations.

Comme si elle pouvait se donner volontiers à lui, sans poser de questions et sans interruption.

Comme si elle ne lui faisait pas seulement confiance avec son cœur, mais aussi avec son âme.

Comme si elle était exactement là où elle devait être, avec la personne faite pour elle.

— *Suzanne.*

La manière dont il murmura son nom contre sa peau excitée la fit monter encore plus haut.

— Tu es si belle.

Il ponctua ses mots avec un coup de langue et un lent glissement de ses doigts dans son intimité chaude et serrée.

— J'ai besoin de toi.

Le baiser avec la langue qu'il lui donnait entre les jambes lui fit perdre toute pensée rationnelle.

— *J'ai besoin de toi.*

Entendre l'urgence dans ses mots, et la supplication prouvant qu'il ne savait pas s'il devrait être là, mais qu'il ne pouvait pas s'en empêcher, la fit éclater en mille morceaux sous sa langue et ses mains.

Puis, aussi soudainement qu'il l'avait mise sur le comptoir pour la dévorer, il la transporta dans le salon tout près et la déposa sur le canapé en cuir.

Elle ne savait pas quand il avait eu le temps de retirer son jean et de mettre le préservatif, mais elle s'en moquait. Tout ce qui importait était de pouvoir chevaucher chacun des grands, durs et épais centimètres de son érection.

— Oh, mon Dieu.

Elle avait les mains appuyées contre son torse pour prendre appui alors que celles de Roman étaient sur ses hanches pour l'aider à monter et descendre encore et encore jusqu'à ce qu'elle délire presque de plaisir.

— Rien n'a jamais été aussi bon. Elle n'avait jamais été du genre à parler pendant le sexe, mais avec Roman, elle ne parvenait pas à retenir ce qu'elle ressentait. Elle ne voulait pas le faire.

— Je ne veux jamais cesser de t’aimer.

Il souleva ses hanches pour que chaque fois qu’il s’enfonce en elle, de nouveaux éclats de plaisir la traversent.

— Je ne veux jamais que tu cesses de m’aimer.

Plus de vagues de bonheur absolu se déversèrent en elle pendant qu’ils faisaient onduler leurs hanches ensemble.

— S’il te plaît ne t’arrête pas Roman. *S’il te plaît.*

— Je n’arrêterai jamais.

Ses mains se resserrèrent sur ses hanches quand ses émotions inondèrent son visage.

— Je ne peux pas m’arrêter. Pas avec toi.

Il les fit rouler sur le canapé pour qu’elle se retrouve sous lui, la bouche sur la sienne dans un baiser émotionnel, son corps la prenant, l’*aimant*, sans restreinte.

Elle avait été éblouie par la beauté de faire l’amour avec lui dans la chambre. Maintenant, elle l’était à nouveau par le côté cru, animal, de leur passion.

Il y avait eu un temps où elle aurait eu peur d’un amour aussi sauvage, mais maintenant elle se complaisait dans chaque instant. Elle avait enfin trouvé sa moitié en Roman, un homme dont les profondeurs du désir étaient aussi sans limites que les siennes.

Son corps aurait dû être repu de leur relation sexuelle précédente, mais elle était toujours aussi affamée de lui qu’elle pouvait l’être. Elle n’avait jamais couché avec une personne dont elle était amoureuse avant. Tout l’acte était tellement plus grand, tellement meilleur – rien ne pouvait se comparer à ce qu’elle ressentait quand elle était dans ses bras.

Leurs baisers devinrent encore plus sauvages qu’ils tombèrent du canapé pour atterrir sur le tapis. Aucun des deux ne s’en soucia. Tout ce qui comptait était qu’ils essayaient d’être le plus proche possible de l’autre. Chaque moment de bonheur absolu, chaque seconde d’extase qu’il lui donnait quand elle avait un orgasme, elle ne faisait pas seulement que le prendre, elle donnait tout autant.

— Je n’avais aucune idée.

Elle pouvait à peine parler vu son essoufflement après avoir fait l’amour aussi féroce que passionnément. Sa voix était étouffée par sa large

épaule, mais elle ne voulait pas qu'il bouge dans un avenir proche. Jamais, en fait, puisqu'elle aimait la sensation de son poids sur elle.

Oui, elle resterait avec joie juste là, sur le tapis du salon, avec Roman pour toujours.

— De quoi ?

N'étant de toute évidence pas pressé de bouger, la question de Roman lui parvint au-dessus de sa tête.

— Comme le sexe pouvait être épatant.

La serrant toujours près de lui, il les fit rouler pour qu'elle soit à nouveau étendue sur son torse.

— Je suis heureux si tu l'ignoris. Et d'avoir pu être celui qui te le montre.

Elle détesta l'éclair de jalousie qui la traversa.

— Toi, tu savais ?

Il déplaça une mèche humide de ses cheveux sur sa joue.

— Je pensais le savoir. Mais avec toi... Le pouce de Roman caressa sa lèvre inférieure comme s'il ne pouvait pas s'empêcher de la toucher, et elle le lécha instinctivement, de la même manière qu'il l'avait fait quand elle avait essuyé la glace au chocolat de sa bouche.

— Tu me fais désirer des choses, Suzanne.

— Toi aussi, dit-elle en remuant coquinement ses hanches et ses seins.

— Je n'ai jamais désiré quelqu'un comme je te désire... et je ne parle pas que de sexe.

Il fit courir une main le long de ses courbes en rassemblant ses pensées et elle retint sa respiration en attendant ce qu'il dirait ensuite.

— Je parle de...

L'horreur apparue soudain sur son visage.

— Je t'ai fait mal.

Elle suivit son regard sur ses hanches. Il y avait des marques rouges là où il l'avait maintenue pendant qu'ils faisaient l'amour.

— Je savais que je ne pouvais pas me faire confiance avec toi.

— Non.

Elle posa une main sur sa mâchoire et le força à la regarder.

— Tu m'as prise sans retenue. Tu m'as donnée tout ce que tu avais. Tout ce que tu es.

Son corps bourdonnait toujours de plaisir. Comme elle s'était sentie bien en étant aussi près qu'elle le pouvait de lui.

— Et j'ai adoré ça, Roman. Tu sais que c'est le cas.

— J'aurais dû être plus doux. Je ne l'ai pas été avec toi. Je n'ai pas pu me contrôler assez pour prendre mon temps.

— La prochaine fois, tu pourras l'être, mais seulement si c'est ce dont nous avons envie. Parce que si nous devons nous lâcher à nouveau...

Elle l'embrassa, la bouche ouverte cette fois, et il l'enserra immédiatement de ses bras pour l'attirer contre lui.

Elle était plus que prête de savoir ce que *la prochaine fois* lui réservait quand son estomac gronda entre eux. Et souhaitait ardemment qu'il lui dise ce qu'il désirait en plus du sexe.

Mais plutôt que de retourner dans son état de vulnérabilité, il dit :

— Tu ferais mieux de mettre des vêtements.

Il caressa son dos de bas en haut avant de les soulever tous les deux et s'éloigner d'elle.

— Sinon, je ne pourrai jamais finir de préparer le dîner.

La seule raison pour laquelle elle alla attraper son dernier t-shirt et des sous-vêtements dans sa valise, était parce qu'elle pouvait voir qu'il avait besoin de temps pour rassembler ses pensées sur ses sentiments. Avec de la chance, quand le dîner serait prêt, il serait capable de les lui exprimer.

Se sentant satisfaite, temporairement du moins, et plus que submergée par toutes les délicieuses sensations virevoltant toujours dans son corps, plutôt que de réessayer à l'aider à cuisiner une fois habillée, elle resta avec joie sur un tabouret de bar avec un verre de vin rouge. Elle sourit quand elle vit l'étiquette des Vignobles Sullivan sur la bouteille de Zinfandel.

— Je suis heureuse que tu aies pu rencontrer Marcus et sa femme, Nicola, dit-elle après avoir pris une gorgée du délicieux vin.

— Ils semblent tous les deux être des gens bien, dit-il en mélangeant la sauce maison.

Les pâtes avaient été roulées, coupées et frémissaient dans l'eau bouillante.

Assise à l'îlot de la cuisine à le regarder cuisiner, elle se dit qu'elle pourrait s'habituer à ce genre de choses. Non seulement tout sentait réellement bon, mais pour être franche, elle avait toujours les jambes molles après leurs relations sexuelles acrobatiques.

— Ils sont vraiment gentils. Peu importe à quel point ils sont riches et célèbres, toute ma parenté est faite de gens bien. Je ne dis pas qu'ils ne peuvent pas être trop sûrs d'eux parfois, ou qu'ils ne peuvent pas te mettre en rogne, mais je ne peux imaginer l'un d'entre eux faire délibérément du mal à quelqu'un. Surtout les uns envers les autres.

— Comment est-ce arrivé ?

Il leva les yeux des plaques.

— J'ai rencontré beaucoup de familles en étant garde du corps, et la plupart se battent et se disputent.

— Alors, pour mes huit cousins de San Francisco, leur père est mort quand ils étaient tous très jeunes, alors peut-être que ça les a rapprochés. Je sais que Marcus a beaucoup aidé pour élever ses frères et sœurs, puisque Lori et Sophie étaient à peine plus que des bébés quand c'est arrivé. Pour mes cousins de Seattle, leurs parents ont toujours eu un superbe mariage, mais d'après ce que j'ai compris, ils ont eu de gros ennuis quand mon oncle Max a perdu son emploi il y a des années. Il ne voulait pas prendre d'argent de la part de ses frères, même si mon père n'arrêtait pas de lui en proposer. Mon cousin Ian, tu sais, celui qui est propriétaire de l'immeuble dans lequel je vis, a beaucoup renoncé à certaines choses pour les aider. Ils ont toujours été proches, mais je suppose que c'est ce qu'ils ont traversé qui les a aidés à l'être encore plus. Quant à mes cousins dans le Maine...

Elle se moqua d'elle-même quand elle réalisa qu'elle jacassait sans fin à propos de sa grande famille.

— Je suis presque certaine que tu comprends.

Il sourit.

— Oui. Quand la famille traverse une passe difficile, vous vous épaulez. Comme tes frères et toi quand ta mère est morte.

Son sourire s'estompa.

— Là où la plupart des familles s'effondrent.

Elle détestait voir de la douleur sur ses traits, elle aurait tant aimé la faire disparaître...

— Roman, peut-être que si tu parlais avec ton père...

Il cachait ses sentiments derrière un masque dur en servant leurs assiettes.

— Si tu le rencontres un jour, tu comprendras pourquoi ça ne sert à rien de perdre mon temps.

Roman lui avait dit quand ils faisaient l'amour qu'il ne cesserait jamais de l'aimer. Elle voulait croire qu'il le pensait, que ce n'était pas seulement sous les coups de l'orgasme. Alors, s'il le pensait, cela ne voudrait-il pas dire qu'elle rencontrerait son père un jour ?

Puisqu'ils venaient tout juste de faire l'amour pour la première fois ce soir, et qu'une seule personne sur les deux avait dit *je t'aime*, elle ne devait pas faire de plans sur la comète. Mais ce n'était pas facile de ne pas le faire quand elle poursuivait toujours ses objectifs sans revenir en arrière ni laisser la peur interférer dans sa détermination et sa concentration.

Après avoir placé une grosse plâtrée de pâtes devant elle, il apporta son verre de vin et son assiette, et prit place sur le tabouret à côté d'elle.

— Ça sent incroyablement bon.

Elle prit une bouchée et fit un son – incroyablement embarrassant – de bonheur culinaire.

— Je vais supposer que ça te plaît.

Elle lui aurait répondu si elle avait arrêté de se remplir la bouche assez longtemps pour parler. Mais entre son besoin désespéré de nourriture et le chef incroyable qu'il était, tout ce qu'elle pouvait faire était de continuer à manger. Et manger. Et manger. Jusqu'à ce que sa fourchette atteigne le fond de l'assiette et qu'elle réalise qu'elle avait englouti son repas en un temps record.

Souriant de toutes ses dents, Roman n'hésita pas à glisser son assiette entre eux pour qu'ils puissent tous les deux la manger. Ce n'était pas seulement délicieux et romantique, c'était aussi amusant d'être dans la cuisine du loft de Roman à parler, aimer et manger. Elle se sentait à sa place.

Parfaitement.

— Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai mangé quelque chose d'aussi bon.

Elle se pencha pour l'embrasser.

— Merci d'avoir préparé le dîner.

— Merci d'être une femme qui mange. Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'en ai rencontré une.

Elle regarda les deux assiettes qu'elle avait vidées.

— Si je n'étais pas aussi pleine après avoir mangé la moitié de ton assiette en plus de la mienne, je serais certainement en train de les lécher.

Alors, oui, je dirais que je suis une femme qui mange. Et maintenant que j'ai fait le plein d'énergie, que dirais-tu si on laissait la vaisselle dans l'évier pour le moment pour qu'on puisse...

La sonnette de la porte interrompit sa proposition indécente.

— Roman, c'est papa. Tu es à la maison ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-SEPT

Merde.

De toutes les soirées où le père de Roman aurait pu passer, il avait choisi ce soir.

Tout ce que Roman voulait était de ramener Suzanne à l'étage et lui faire l'amour. La dernière chose qu'il voulait était de faire face à la réalité. Malheureusement, rien ne le ramenait plus près de la réalité que Tommy Huson, un homme qui avait aimé trop profondément, au point de ne pas s'en remettre quand tout s'était mal terminé.

Roman savait qu'il ne devait pas se laisser aimer de cette manière. Et pourtant, quand il avait fait le vœu de garder son cœur enfermé dans une cage pour toujours, il ne s'était pas attendu à rencontrer une femme comme Suzanne Sullivan.

— Roman, dit son père encore une fois, devenant de toute évidence impatient, un gamin m'a dit que tu étais là. Fais-moi entrer.

Suzanne posa une main sur celle de Roman.

— Tu n'es plus seul. Tu m'as aidé avec ma famille au lac. Qu'as-tu besoin que je fasse pour t'aider à gérer ton père ?

Une partie de lui voulait qu'elle parte pour qu'elle n'ait pas à voir quel genre d'épave était le vieux M. Huson. Là d'où venait Roman. Ce que Roman aurait pu devenir s'il ne s'était pas battu aussi fort pour sortir de ce monde.

Mais une plus grande part de lui voulait du soutien. Un qu'il n'avait jamais eu auparavant.

— Reste seulement toi-même. Et ne prends rien de ce qu'il peut te dire personnellement. Il n'est pas le mec possédant le plus de tact et le plus poli de la planète.

— Ne t'en fais pas pour moi. J'ai grandi avec mes frères et leurs amis. Sans mentionner tous les étrangers qui fouillent dans les affaires privées de ma famille seulement parce que mes parents étaient célèbres. Peu importe ce que dira ton père, j'irai bien.

Elle redressa les épaules comme si elle se préparait pour une bataille. Une à laquelle elle prendrait part pour lui.

— Je vais le faire monter si tu veux aller mettre un t-shirt.

Elle avait raison, il devrait mettre plus de vêtements. Il imaginait déjà tous les commentaires grossiers que son père pourrait faire s’il savait qu’ils avaient couché ensemble. Si son père disait une chose inappropriée à Suzanne...

Roman fila à l’étage, attrapa un t-shirt noir dans son armoire et redescendit juste à temps pour entendre les coups frappés à la porte.

Suzanne ne semblait pas nerveuse. Elle semblait plutôt curieuse de rencontrer l’homme qui l’avait élevé. Curieuse et protectrice. Roman avait toujours dû se protéger lui-même. Son cœur se serra quand il réalisa qu’elle le pensait quand elle lui avait dit qu’il n’était plus seul.

Sachant qu’il ne pouvait pas repousser l’inévitable plus longtemps, il ouvrit la porte.

— Mon fils.

Son père lui donna une tape dans le dos.

— On dirait que tu as continué les entraînements.

Suzanne s’avança pour lui dire bonjour et les sourcils de son père se relevèrent, quasiment au point de toucher la racine de ses cheveux.

— Je ne m’attendais pas à trouver une jolie femme ici.

Il s’approcha et prit la main qu’elle lui tendait.

— Tommy Huson, à votre service.

— Suzanne Sullivan.

Elle lui sourit chaleureusement.

— Vous avez un fils merveilleux.

— En effet, acquiesça son père en hochant la tête. Je ne pourrais pas être plus fier de lui. Vous auriez dû le voir à l’époque, quand il régnait sur...

Heureusement, la sonnerie du téléphone de Suzanne retentit avec la chanson *He Ain’t Heavy, He’s My Brother*. Roman savait qu’elle l’avait assignée à Alec, parce qu’il avait appelé plusieurs fois les premiers jours où il avait travaillé avec elle, quand elle était toujours trop en colère pour lui répondre.

— Tu devrais parler à ton frère.

— Alec peut attendre.

Roman appréciait le fait qu'elle voulait être là pour lui, peu importe ce qu'il se passait. Mais si sa famille avait entendu parler du feu dans son appartement, ils étaient certainement morts d'inquiétude. Il aurait déjà dû les contacter pour les avertir qu'elle était en sécurité avec lui, mais il avait été trop occupé à lui faire l'amour pour se rappeler comment bien faire son travail.

— Il a peut-être entendu parler de l'incendie.

Son visage s'obscurcit.

— Je fais vite, promit-elle en prenant son téléphone et se dirigeant vers la porte-fenêtre menant à son balcon.

Pour Roman, son père la regarda s'éloigner avec une trop grande lubricité.

— Tu t'es trouvé un beau brin de fille. J'espère que tu te la tapes.

Roman attrapa l'épaule de son père avant de se rendre compte de ce qu'il faisait.

— Ne reparle jamais de Suzanne comme ça.

Quand son père grimaça, Roman se força à relâcher sa prise sur son épaule.

— Tu as oublié les règles, hein, Roman ?

Son père avait remonté et abaissé ses épaules à quelques reprises comme pour s'assurer qu'aucune blessure grave ne lui avait été faite.

— Ne jamais faire confiance à une jolie femme.

— Je t'ai dit de ne pas reparler d'elle, l'avertit Roman.

Son père et lui partageaient peut-être le même sang, mais Suzanne avait commencé à être profondément importante pour Roman. S'il devait choisir entre un sombre passé et la promesse d'un brillant avenir, le choix serait vite fait.

— Tout ce que je dis c'est que tu dois être prudent avec une femme chic comme elle. Je peux dire par sa manière de bouger qu'elle a de l'argent, elle est d'un meilleur milieu que nous. Regarde ce qui est arrivé entre ta mère et moi. Elle avait juré qu'elle se moquait de s'encanailler avec moi, mais elle ne le pensait pas. Elle m'a arraché le cœur et celle-ci fera pareil avec toi si tu la laisses faire.

— *Ça suffit*, lança Roman à voix basse.

La dernière chose qu'il voulait entendre était combien il n'arrivait pas à la cheville de Suzanne. Il le savait déjà, l'avait su avant même de tomber

sous son charme.

— Je sais que tu ne veux pas l’entendre, insista son père, mais je t’aime, mon fils. Trop pour te laisser emprunter la même route que moi.

— De combien tu as besoin cette fois ?

Roman en avait fini avec les badinages, il porta la main à son portefeuille. Plus vite ils régleraient leur affaire, plus vite son père partirait. Avec de la chance, avant que Suzanne en finisse avec son appel.

— Mille dollars.

Son père se renfrogna.

— Les arbitres ont dû recevoir des pots-de-vin pour le match d’hier soir. Mais je vais gagner ce soir.

— Voilà.

Roman ajouta quelques centaines de plus au montant, espérant acheter un peu plus de temps avant la prochaine visite parentale.

Son père mit l’argent dans sa poche, mais ne fit pas mine de partir. Il avait ce regard calculateur dans les yeux, montrant qu’il voulait plus qu’un peu d’argent pour le dépanner.

— Tu es sûr que tu ne veux pas revenir sur le ring ?

— Oui.

Après avoir laissé le père d’Eddie sur un brancard, saignant tellement au niveau de son orbite qu’ils n’avaient pas pu sauver son œil – tout ça pour que leurs pères puissent se faire quelques dollars en pariant sur le match – Roman n’était jamais remonté sur un ring. Bien qu’il se fît toujours de l’argent avec ses poings quand il devait protéger un client, il utilisait la force brute seulement quand c’était absolument nécessaire. Pour être garde du corps, on devait être assez intelligent pour déjouer les menaces en approche. Pour lui, s’il en venait aux mains, il n’avait pas bien fait son travail.

— À l’époque, il y avait beaucoup de public quand tu te battais.

Son père adorait parler de ce qu’il considérait comme ses jours de gloire.

— Il n’y a jamais eu d’autres personnes comme toi sur le ring, Roman.

— Je ne savais pas que tu avais fait de la boxe professionnelle.

Suzanne revint à la cuisine et posa son téléphone sur le comptoir.

Roman n’avait pas entendu la porte-fenêtre se rouvrir. Merde, pourquoi Alec ne l’avait pas gardée plus longtemps au téléphone ?

— Ce n'est pas le cas.

— Il aurait pu, par contre. Il était le meilleur boxeur amateur de la ville. Son père rayonnait en regardant Suzanne.

— Si on pouvait le ramener dans un ring, je parierais jusqu'à mon dernier dollar sur mon fils. Il gagnait toujours, peu importe ce qu'il fallait faire. Même s'il devait se salir les mains, ajouta-t-il avec un rire indiquant qu'il ne se souciait pas le moins du monde de ce qu'il pouvait advenir à l'autre personne sur le ring tant que Roman gagnait.

Suzanne fronça les sourcils en regardant Roman.

— Je ne te vois pas te salir les mains.

— Oh, oui, insista son père avant qu'il puisse le mettre à la porte. N'importe quoi pour s'assurer que son père reviendrait à la maison avec plus d'argent qu'à son arrivée. Le meilleur fils qu'un père puisse avoir.

Il tapota la liasse dans sa poche arrière.

— Il l'est toujours. Toujours là pour me donner un coup de pouce quand la chance est d'humeur changeante.

Roman pouvait voir les rouages dans la tête de Suzanne s'activer. Il avait su dès le départ que s'il la laissait venir aussi près, s'il perdait assez le contrôle pour l'emmener dans son lit – il allait devoir lui dire toute la vérité pour lui montrer qu'il ne la méritait pas. Mais il avait espéré avoir le reste de la nuit, au moins, avant de lui montrer la racaille qu'il était.

— Ça a été une longue journée, papa. Il est temps de partir.

Son père semblait vouloir rester pour apprendre à mieux connaître Suzanne, et le reste de la demi-bouteille de vin rouge sur le comptoir l'appelait certainement aussi. Heureusement, il était plus intéressé par parier l'argent qui lui brûlait les poches.

Se dirigeant vers Suzanne, Tommy lui prit une main et embrassa ses doigts.

— Rien de mieux qu'une jolie femme pour rendre les pas d'un vieil homme plus légers.

Après l'avoir laissée, il fit un signe de tête à Roman.

— Merci pour le prêt, mon fils.

Roman ne s'agaçait plus sur tous les « prêts » qu'il avait faits à son père au cours des quinze dernières années. Son père était seulement une personne à surveiller. Roman ne pourrait jamais le sauver de son addiction

pour les paris – ou les femmes repoussantes avec qui il se mettait – mais il ne pouvait pas l’abandonner non plus.

La porte était à peine fermée derrière son père que Suzanne prit la parole.

— Il pariait sur tes matchs de boxe ?

Il était temps que Roman pose cartes sur table.

Pourtant, ce n’était pas facile de changer ses habitudes de dévier les personnes cherchant à en savoir trop.

— C’est de l’histoire ancienne.

— Les histoires comptent. Surtout quand il s’agit de la famille. Si quelqu’un le sait, c’est moi.

Elle posa ses bras autour de sa taille.

— Aimais-tu faire de la boxe ?

— Ça n’avait pas d’importance que j’aime ou pas.

— Que se passait-il si tu perdais ?

Ses questions étaient trop précises. Trop près des parties de lui qu’il détestait regarder.

— Ce n’était pas le cas.

— Tout le monde perd au moins une fois.

— On n’aurait pas eu d’argent pour payer le loyer si c’était le cas.

Ses yeux s’écarrillèrent de désarroi.

— Il pariait autant ?

— Il m’a entraîné pour que je sois une valeur sûre.

Il ne lui dirait pas combien l’entraînement avait été douloureux. Surtout après le départ de sa mère, qui avait laissé son père tellement en colère. Roman avait été la personne parfaite pour la faire passer.

— Alors oui, les paris étaient toujours plus importants.

Ça avait été un cercle vicieux duquel Roman n’avait pas vu d’échappatoire pendant très longtemps.

Quand elle resta silencieuse, il essaya de changer de sujet avant qu’elle puisse poser plus de questions.

— Alec voulait te dire quoi ? Savait-il pour l’incendie ? Il est sur le chemin du retour ?

— Ian a été averti par le concierge et il nous a appelés, moi et Alec. Il semblerait que Ian m’ait laissé un message il y a une demi-heure.

Mais ils avaient été trop occupés l'un envers l'autre pour entendre la sonnerie.

— J'ai dit à Alec que j'allais bien et que je restais avec toi, alors ils n'ont pas à s'en faire et n'ont pas à se précipiter pour rentrer du lac ce soir. Mais on pourra parler de tout ça quand ils seront là demain de bonne heure. Pour l'instant, ce que je veux savoir, c'est à quel point tu as été blessé lors de tes combats quand tu étais adolescent ?

Raté pour la tentative de distraction avec l'appel de son frère. Roman n'avait jamais laissé personne le connaître autant, n'avait jamais prévu de révéler à quiconque ce qu'il gardait caché dans son âme. Mais Suzanne en savait déjà assez et se préoccupait de lui suffisamment – elle pensait même l'aimer – cela ne servait à rien de tenter de la distraire à nouveau.

— Certains soirs étaient pires que d'autres, admit-il d'une petite voix. Mes blessures pouvaient toujours guérir. Mais certains des gars que j'ai combattus...

Il déglutit péniblement, posa sa main sur son cou et le frotta tandis que ses sombres souvenirs lui revenaient en mémoire.

— Ils ne sortaient pas toujours du ring en un seul morceau.

— *Roman.*

Sa voix ne recelait aucune pitié. Aucun jugement non plus. Mais de la compréhension.

— Il n'aurait pas dû faire ça. Utiliser son fils comme ça.

Son empathie le toucha profondément dans un endroit où il ne laissait personne entrer. En réalisant combien il avait besoin de se soulager de ce poids avec quelqu'un qui le comprenait, cela rendit ses mots encore plus durs quand il essaya de compenser ce besoin. Se dégageant des bras de Suzanne, il marcha comme un robot vers le canapé où ils venaient de faire l'amour et s'effondra dessus.

— Le père d'Eddie, Darrell, est le dernier mec que j'ai combattu.

Refusant de se laisser repousser, Suzanne s'approcha du canapé, se pelotonna sur ses genoux et l'enserra de ses bras pendant qu'il parlait. Elle était la planche de Salut dont il n'avait jamais voulu, mais dont il avait besoin. Plus que toute autre chose au monde.

— Nous allions à l'école ensemble. C'était un mec sympa. Plus grand que moi, mais plus lent. Je savais que son père avait des problèmes de drogue, qu'il devait de l'argent à des mecs. Son père avait plus besoin

d'argent que le mien. Mais ce que j'avais appris de mon entraînement, de gagner, peu importe ce qu'il se passait, ne m'abandonnait pas. Même quand je savais que je devais me retenir, je ne le faisais pas. Je ne savais pas comment. Je n'avais pas ce genre de contrôle. Je n'avais pas été entraîné pour ça.

Il l'avait été pour détruire. Il déglutit péniblement, caressant les cheveux de Suzanne en parlant.

— Son œil a commencé à saigner. Assez pour qu'ils doivent aller à l'hôpital. Mais ils n'avaient pas l'argent pour le soigner. Et son père était assez en colère à cause de sa défaite pour lui donner quelques coups supplémentaires qui aggravèrent les choses.

Roman se souvint avoir eu envie de s'interposer entre eux, mais si quelqu'un savait qu'on ne devait pas intervenir dans les relations père-fils, c'était lui. Alors il était resté en dehors de ça. Il avait récupéré son gain et était sorti tout de suite.

— Darrell n'est pas venu en cours pendant un moment. Quand j'ai su pourquoi, il avait déjà perdu son œil à cause d'une infection, parce qu'il avait été laissé sans traitement trop longtemps. Ça l'a presque tué. Je suis parti de chez mon père ce jour-là. Je n'avais nulle part où aller, et quand Jerry de la pizzeria l'a découvert, il m'a laissé dormir dans son arrière-boutique. Je ne me suis jamais battu depuis. Mais puisque j'avais besoin d'argent pour avoir un endroit à moi, j'ai fait la seule chose pour laquelle je me pensais doué. Je suis devenu garde du corps.

Quand il émergea enfin de ses sombres souvenirs et la regarda, il vit des larmes couler sur ses joues.

— Maintenant, tu vois pourquoi tu ne devrais pas être avec moi, pourquoi tu ne devrais pas te soucier de moi.

Mais l'horreur qu'il s'attendait à voir sur son visage ne se matérialisa pas. Elle caressait sa mâchoire avec amour.

— Tu m'as raconté tellement de choses, mais tu ne m'as pas tout raconté. Non ?

— Tu parles des autres mecs que j'ai blessés dans le ring ?

— Je suis certaine qu'ils t'ont fait du mal aussi, remarqua-t-elle. Mais ce n'est pas de ça que je parle. J'ai vu comme Eddie t'aime et que tu l'aimes aussi. Tu as toujours été là pour lui, non ? Tu aurais aimé pouvoir

intervenir et aider Darrell, mais tu étais seulement un enfant. Une fois de retour en selle, tu as fait une différence dans sa vie, non ?

— Essayer d'aider quelqu'un que j'ai presque détruit ne fait pas de moi un héros. Envoyer Darrell en formation, lui acheter une maison à lui et sa femme et payer pour la plus chère des écoles privées en ville, rien de tout ça ne répare ce que j'ai fait. Il ne récupérera jamais son œil. Et ça n'effacera jamais les autres personnes que j'ai blessées parce que je n'étais pas assez fort pour défier mon père.

— Ce n'est pas que tu n'étais pas assez fort, Roman. Tu pensais que ton père avait tes intérêts à cœur. Tu pensais qu'il prenait soin de toi. Que tu pouvais lui faire confiance.

Elle semblait si féroce protectrice.

— Ce n'est pas ce que tu as fait en tant qu'enfant avec un père défaillant qui te définit, c'est le fait que tu refuses de continuer à les faire en tant qu'adulte. Et je ne suis pas la seule à voir combien tu es génial. Jerry l'a vu, même quand tu te battais toujours. Tous les enfants qui te vénèrent là-bas le voient. Eddie le voit. Mes frères aussi. Du moins, c'était le cas avant qu'ils paniquent pour un baiser.

Les commissures des lèvres de Suzanne se relevèrent.

— Tu dois le reconnaître, Roman, tu es un homme bon. Un homme bon, et que j'aime.

— Si je l'avais été, je ne t'aurais pas touché.

Mais en le disant, il laissa ses mains courir sur elle. Il avait besoin de sa douceur. Sa chaleur. Son amour.

— Si j'étais réellement bon, j'aurais rêvé de toi au loin, je me serais souvenu que je ne suis pas assez bien pour toi.

— Au contraire, le contrecarra-t-elle avec sa voix sexy et brillante, tu es trop bon pour laisser une fille sur des charbons ardents comme ça. Tous ces désirs inassouvis, toutes ces émotions non partagées me rendaient déjà folle. Qui sait ce qu'il se serait passé avec mon entreprise si tu n'avais pas posé les mains sur moi ? Je n'aurais peut-être jamais pu me concentrer pour faire mon travail. Bien qu'il se pourrait que je ne veuille plus travailler autant maintenant que je sais comme c'est amusant de prendre du repos avec toi, ajouta-t-elle en se penchant en avant pour que ses seins se frottent sur son torse.

Il ne savait pas s'il était prêt à concéder le fait qu'il était encore quelqu'un de bien, même si elle avait marqué quelques bons points : il avait fait de son mieux quand il était enfant dans une situation difficile. Mais il ne s'excuserait pas de l'avoir éloignée de son emploi du temps surchargé.

— Tu travailles trop, Suzanne. J'ai eu peur que tu fasses un burn-out. Tout le monde dans ta famille s'inquiète aussi.

— Je sais pour mon père, mais seulement parce qu'il me l'a dit au lac. Mais je pensais que mes frères étaient sur mon dos uniquement pour ces appels et les attaques sur mon serveur.

Le souvenir de la menace contre elle – incluant maintenant un incendie dans son appartement dont ils devaient trouver le fin mot de l'histoire –, vrilla les tripes de Roman.

— Tu l'as dit toi-même sur le quai la nuit dernière. Tu essaies trop d'être là pour tout le monde. Et j'ai vu personnellement cette attitude aller plus loin que le cercle familial : tes employés, tes investisseurs, tes clients, les œuvres de charité pour qui tu travailles gratuitement... Tu es extraordinaire. La femme la plus extraordinaire que je connaisse. Tu es intelligente, belle, aimante et capable de conquérir ce que tu veux quand tu l'as décidé, mais personne ne peut tout faire. Pas même toi.

Il caressa sa joue.

— Je sais que j'ai eu une enfance difficile, mais je ne pense pas être le seul.

— Non, dit-elle avec un rire creux. Vraiment pas.

Elle soupira.

— J'ai décidé il y a longtemps que survivre à mon enfance folle ne serait pas suffisant. Je voulais profiter. Conquérir le monde. Peu importe le nombre d'heures que je faisais, le peu d'heures de sommeil ou les douches et les repas que je manquais. Tout ce qui importait était de poser ma marque sur le monde, là où ma mère n'avait pas pu le faire, parce qu'elle n'avait jamais été assez forte pour être autre chose que la muse de mon père.

Quand un frisson la traversa en parlant de sa mère, elle se blottit plus contre lui, pour avoir du réconfort. Le même qu'elle lui avait donné quand il lui avait raconté son histoire.

— Ça m'allait de brûler la bougie par les deux bouts, parce que rien d'autre n'avait plus d'importance pour moi. Je n'avais personne à câliner sur le canapé, à qui faire la cuisine ou avec qui faire l'amour l'après-midi.

Elle remua pour le regarder dans les yeux.

— Maintenant, c'est le cas. Je te veux, Roman, avec ton enfance merdique et tout le reste.

Il voulait toutes ces choses aussi. Il avait combattu son amour pour elle. Mais il se rendait compte maintenant qu'il se battait pour les mauvaises raisons. Oui, il voulait toujours ce qu'il y avait de mieux pour elle, mais malgré ses erreurs du passé, personne ne pourrait l'aimer plus. Personne ne pourrait mieux la traiter.

Et personne ne l'aimerait comme lui. Profondément. Réellement.

Pour toujours.

— Je te veux aussi.

Ses yeux s'écarquillèrent de surprise et elle sembla retenir sa respiration.

— Je t'aime.

Il n'avait jamais cru dire ces mots un jour. N'avait jamais cru pouvoir les ressentir au plus profond de son cœur. Mais c'était le cas. Grâce à Suzanne.

— Je ne crois toujours pas que je suis assez bien pour toi, mais je n'arrêterai pas d'essayer. Jamais je ne cesserai d'essayer de te rendre heureuse. De vouloir t'entendre rire. De vouloir te faire haleter de plaisir. Et jamais je n'arrêterai de te protéger – même si je vais le faire en tant que petit ami maintenant, parce que je donne officiellement ma démission en tant que gard...

Elle l'embrassa avant qu'il puisse terminer sa phrase. Tellement d'amour se déversait d'elle vers lui qu'il aurait pu jurer que son baiser guérissait toutes les blessures qu'il venait d'avouer sur son enfance. Il l'embrassa avec la même dévotion, le même doux objectif.

— Je t'aime, dit-il à nouveau dans les petits intervalles entre les baisers. Je t'aime tellement.

— Je savais déjà que tu m'aimais, dit-elle avec ce sourire rempli de bonheur, qu'il voudrait toujours voir. Mais maintenant que tu as démissionné de ton rôle de garde du corps, je comprends aussi que tu me *comprends*.

— Tu avais raison quand tu disais ne pas avoir besoin d'un garde du corps. Mais tu as besoin de laisser les personnes qui t'aiment t'aider. Même les personnes les plus fortes ont besoin de soutien, Suzanne.

— Même toi ?

Il frotta sa joue contre la sienne en admettant la vérité. Une qui le terrorisait avant de tomber amoureux d'elle.

— Même moi.

— Je suis là maintenant. Ce qui veut dire que tu as toute ma famille. Les gars vont finir par accepter, ajouta-t-elle avant qu'il puisse remarquer que ses frères avaient envie de l'écarteler. Je le sais. Même si ça prendra plus de temps à certains que d'autres. Comme tu le sais, les Sullivan sont assez bornés. Surtout moi. Tu as raison, je dois arrêter de vouloir tout faire seule. J'étais si inflexible sur le fait de devenir la femme forte que ma mère n'avait jamais été, je vais certainement avoir besoin d'entraînement pour laisser d'autres personnes prendre les choses en main parfois. Tout comme je vais essayer d'être meilleure pour admettre quand j'ai tort.

Il pouvait voir comme ça lui coûtait de dire tout ça.

— J'en ai fini de plonger la tête dans le sable, Roman, et d'agir comme si tout ça n'était rien d'autre qu'une nuisance. J'ai besoin d'aide pour m'occuper de la personne qui essaie de me faire du mal à moi et mon entreprise.

— Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider. Tout comme tes frères. Ton père. Tes cousins. Tes amis. Tes employés. Tes investisseurs.

C'est pourquoi, bien qu'il ne voulût rien de plus que lui refaire l'amour, il ne pouvait ignorer le fait qu'elle avait perdu assez d'heures de sommeil au cours de la semaine.

— Tu as eu toute une semaine. Une que j'ai rendue encore plus épuisante parce que je n'arrive pas à me rassasier de toi.

Il se leva et la souleva dans ses bras en le faisant.

— Tu dois te reposer maintenant.

— Je peux le faire plus tard.

Elle lui adressa un sourire coquin et lumineux dont il ne pouvait se lasser.

— Ce soir, tout ce dont j'ai besoin, c'est toi.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Suzanne aurait pu s'habituer à être transportée en haut de l'escalier comme ça. Et elle le pourrait certainement de se laisser déshabiller par l'homme le plus beau de la planète. Une fois nue, elle commença à se diriger vers le lit, mais il l'attira vers la salle de bains à la place.

— Je te veux dans la douche.

Il rit durement en palpant ses seins, ses hanches, penchant la tête pour effleurer de ses dents son épaule.

— Je te veux partout. Mais j'ai eu ce fantasme dans la douche toute la semaine...

— Oui, allons-y.

Fantasme dans la douche fut tout ce qu'elle eut besoin d'entendre. D'accord, elle n'avait même pas besoin de l'entendre, elle prit sa main et le tira pour parcourir le reste du chemin vers la pièce de marbre et de verre.

Il lui semblait que prendre une douche ensemble était plus qu'un fantasme qu'ils devaient assouvir. Ils avaient besoin d'un nouveau départ loin de toutes les choses dures qu'ils s'étaient dites ou avaient faites avant de se dire je t'aime, quand ils travaillaient tous les deux à se préserver de la douleur qu'un amour passionné et profond pourrait leur causer.

Une fois dans la salle de bains, il chercha à la reprendre contre lui. Mais elle était trop concentrée à défaire son jean pour le laisser l'attirer contre lui. Et quand le denim délavé tomba sur le sol, elle ne put résister à l'envie instinctive de le suivre au sol.

Le tapis de bains était doux sous ses genoux et elle s'émerveilla devant son érection. Elle ne voulait pas perdre plus de temps pour poser ses mains et sa bouche sur lui.

— *Suzanne.*

Il gémit son nom, ses larges mains s'emmêlèrent dans ses cheveux pendant qu'elle embrassait toute la longueur de son excitation.

Elle ne se lassait pas d'entendre son nom vrombir hors de lui. Chacune des parties de son corps frémissait en devinant le plaisir qu'elle lui donnait

en léchant sa chair bien dure. Sans mentionner comme elle aimait lui faire perdre tout son contrôle si durement acquis.

Elle comprenait maintenant pourquoi il avait travaillé si dur pour le gagner – pour récupérer celui que son père lui avait pris dans le ring quand il était enfant. Mais Roman n'avait pas à être comme ça avec elle.

Il n'y avait rien qu'il puisse faire, ou dire, qui pourrait l'effrayer au point de la faire partir. Surtout quand elle voulait s'abandonner exactement de la même manière. Suzanne était enfin prête à s'adonner à la passion profonde et à la sauvagerie qu'elle avait toujours gardées enfermées.

Pourtant, elle ne fut pas surprise quand il se retira de sa bouche et la remit sur pied pour l'attirer dans la douche chaude. Ce soir, ils avaient besoin de faire l'amour pour se lier aussi profondément que possible, les bras et les jambes entremêlés avec leur cœur battant à l'unisson.

— Si j'avais su ce que tu savais faire avec cette bouche impertinente...

Il l'embrassa tout en la faisant reculer contre le marbre blanc, en utilisant une de ses mains pour lier les deux siennes au-dessus de sa tête.

— Tu le savais, haleta-t-elle contre ses lèvres. C'est pour ça que tu essayais tant de garder tes distances, pour garder le contrôle. Parce que tu savais que si on se touchait, si on s'embrassait, jamais on ne pourrait revenir en arrière.

De l'eau chaude s'écoulait sur eux de plusieurs pommeaux. C'était si excitant d'être ainsi dans la douche avec Roman. Si intense. Merveilleux. Tous ses rêves devenaient réalité quand il la regarda dans les yeux avec tellement de passion, tellement de désir, tellement d'amour.

— *Jamais*, promit-il en allant mordiller sa lèvre inférieure. Je ne veux jamais revenir à une vie sans toi.

Ses mots crus venant du cœur étaient presque meilleurs que le sexe. Dieu savait qu'ils avaient le même effet sur elle, rendant son corps plus désireux du sien, faisant gonfler son cœur d'amour. Elle avait déjà ressenti du désir auparavant, mais sans le combiner avec l'amour.

C'était plus que ce qu'elle pouvait imaginer ressentir.

Des histoires d'amour prudentes et sans danger, c'est tout ce qu'elle croyait pouvoir avoir. Bien que Roman lui donnât l'impression d'être en parfaite sécurité et qu'il ne laisserait rien ni personne lui faire de mal, être avec lui – l'aimer – voulait dire prendre de gros risques avec son cœur. Les mêmes qu'il prenait avec elle.

Elle ne le laisserait pas tomber. Il avait été abandonné aux quatre vents par sa famille, mais maintenant, il l'avait, elle. Ainsi que ses frères, ses cousins et ses tantes...

L'effleurement des doigts de Roman entre ses cuisses fit voler ses pensées en éclats.

— Je t'ai perdu un instant, non ?

— Non, tu ne me perdras jamais. Je pensais seulement que je ferais n'importe quoi pour toi.

— Je ferais n'importe quoi pour toi aussi, répondit-il en laissant ses doigts errer plus haut, plus près de son sexe. Mais il est temps d'éteindre ce brillant cerveau.

Avant qu'elle puisse prendre sa prochaine inspiration, il posa sa bouche sur la sienne et glissait ses doigts en elle. Elle était si humide, si désespérée de le recevoir qu'elle s'arqua vivement sous son contact. Le duvet sur son torse effleurait la pointe de ses seins de la plus merveilleuse des manières. Quand il appuya son érection contre son ventre, elle gémit contre sa bouche.

Elle désirait ardemment la jouissance, sentir la longueur de sa verge épaisse en elle, de s'enrouler tout autour de lui et de savoir qu'il était sien.

À elle.

La joie combinée avec la chaleur lui envoyait des vagues de plaisir quand il frottait, retournait et faisait des allers-retours avec ses doigts contre et en elle, de telle manière qu'à peine un orgasme venait de passer, un autre approchait.

D'un coup, il coupa l'eau et la souleva dans ses bras. Ils étaient tous les deux trempés quand il les laissa tomber sur le lit. Elle put à peine attendre qu'il se mette une protection qu'à la seconde où cette dernière fut posée, elle l'enveloppa de ses bras et ses jambes et l'attira en elle.

Chaque fois qu'ils faisaient l'amour, il avait l'impression que c'était plus grand et plus doux que la fois précédente. Et si naturel, elle ne pouvait imaginer comment elle avait pu vivre trente et un ans sans avoir Roman dans sa vie. Elle avait été heureuse, mais pas complètement.

Maintenant, elle l'était.

Comme s'il pouvait sentir le poids de ses pensées, il s'arrêta sur elle et la regarda dans les yeux. Même dans les affres de la passion, il était si honorable, si protecteur. Roman était déjà le meilleur petit ami, le plus

incroyable des amants qu'elle avait eus. Et un jour, elle savait qu'il serait le meilleur des pères aussi.

— Je t'aime.

Elle ne voulait jamais lui cacher ses sentiments.

— J'aime toutes tes facettes. Le passé, le présent et l'avenir. Les côtés sombres et lumineux. Le côté doux et brutal. Même le côté dominateur voulant me protéger à tout prix, ajouta-t-elle d'une voix taquine. Je pensais être heureuse avant, mais depuis que je suis amoureuse de toi... Je sais désormais ce qu'est le véritable bonheur. *Toi*.

Le baiser qu'il lui donna fut si plein d'amour qu'elle n'eut besoin d'aucune parole en retour. Elle savait déjà tout ce qu'il pensait, ressentait.

Et pourtant, quand il recula pour parler, elle comprit combien il avait besoin de lui dire ce qu'il cachait dans son cœur. Il avait passé toute sa vie à tout garder pour lui – elle ne voulait pas qu'il en ressente le besoin avec elle.

— Je ne croyais pas que quelqu'un pourrait m'aimer avec tous mes côtés sombres, mes blessures et mes erreurs. Surtout pas une femme qui pourrait avoir qui elle veut. Mais je ne peux m'empêcher de tomber amoureux de toi, je t'aime tous les jours, toutes les heures et chaque seconde.

Son corps fit écho à ses paroles quand il enveloppa ses mains autour de ses hanches et donna un coup de rein puissant, faisant exploser le plaisir en elle quand il leur donna ce dont ils avaient tous les deux besoin. Faire l'amour sauvagement, désespérément et merveilleusement en faisant s'envoler leur corps et leur cœur.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Suzanne était déjà debout et assise à l'îlot de cuisine de Roman derrière son ordinateur, quand on sonna à six heures trente le lendemain matin.

— On est là pour Suzanne, gronda Alec Sullivan sur le trottoir. Laissons entrer.

À court de vêtements dans le sac qu'elle avait préparé pour le mariage de Smith et Valentina, elle avait décidé de porter une chemise à manches longues de Roman. Elle avait enroulé une de ses ceintures deux fois autour de sa taille et avait remonté les manches jusqu'à ses coudes transformant ainsi la chemise en quelque chose ressemblant à une robe. Une robe qu'il mourait d'envie de lui retirer. Savoir qu'elle portait un de ses boxers sous la chemise ne lui rendait pas la tâche facile pour ne pas la toucher.

Mais si Roman voulait avoir la moindre chance de convaincre sa famille de l'accepter comme petit ami de Suzanne – plutôt que comme le garde du corps qui avait dépassé les bornes – il savait qu'il ne devait pas être surpris en train de la peloter.

Il s'éloigna de la machine à café où il venait de leur préparer une dose de caféine plus que nécessaire. Mais plutôt que d'aller répondre, il posa une main sur Suzanne et il l'enserra par-derrière avant de déposer un baiser sur sa tête.

— Même si tes frères essaient de m'envoyer jusqu'en enfer pour m'éloigner de toi, je n'irai nulle part.

Il lui avait dit exactement la même chose chez son père au bord du lac. Mais c'était à l'époque où il essayait toujours de se convaincre que son *je n'irai nulle part* concernait seulement son travail pour la garder en sécurité. La vérité était que cela avait toujours eu une signification beaucoup plus profonde. Il était déjà amoureux d'elle, même s'il n'était pas prêt à l'admettre.

Suzanne se retourna dans ses bras.

— Crois-moi, ils ne t'enverront nulle part.

Elle glissa ses mains dans les siennes et ils entremêlèrent leurs doigts.

— Pas quand ils se rendront compte que tu es l'homme qu'ils voulaient pour moi depuis le départ.

Il n'était pas réellement convaincu que ses frères allaient l'accepter aussi facilement, mais puisque Alec, Harry et Drake attendaient en bas, il souleva leurs mains jointes à ses lèvres et les embrassa tour à tour. La sonnette retentit une demi-douzaine de fois rapidement avec des sons menaçants venant d'Alec.

— Même si les laisser entrer avant que mon frère pète un câble serait certainement un bon premier pas, dit-elle en retroussant ses lèvres.

Il la laissa partir à contrecœur pour appuyer sur le bouton déverrouillant l'épaisse porte en métal en bas.

— Montez.

Après avoir ouvert la porte de son loft, Suzanne vint à côté de lui pour lui prendre la main. Bien qu'il sût que l'union de leurs mains serait suffisante pour faire partir Alec en vrille dès qu'il entrerait, il ne recula pas. Il se rapprocha même d'elle.

Elle lui souriait quand sa famille sortit de l'ascenseur, ne semblant pas du tout inquiète de la fureur venant dans leur direction. Ses trois frères, son père et Rosa étaient tous là avec leur ami Calvin, le maire de Summer Lake. Ils étaient tous venus pour soutenir Suzanne.

Comme elle s'y attendait, Alec rugit immédiatement en voyant la main de Suzanne dans celle de Roman. Et quand il réalisa qu'elle portait une de ses chemises en tant que robe, il sembla au bord de l'apoplexie, étant donné que ce n'était pas le genre de choses qu'une femme faisait avec un ami. Seulement avec un amant.

Relâchant la main de Roman, Suzanne attira Alec pour lui faire une accolade avant qu'il puisse donner des coups de poing et elle réussit à le garder dans ses bras tout en saluant les autres d'une brève accolade. Elle avait peut-être dit à Roman qu'elle n'était pas inquiète sur le fait que les choses s'apaiseraient dans la matinée, mais elle ne pouvait ignorer l'éventualité de voir voler des poings.

Dès que le câlin groupé se termina, elle retourna directement dans les bras de Roman. Alec claqua la porte du loft de fureur, mais avant qu'il puisse parler, Roman avait besoin qu'ils comprennent tous ce qu'il aurait aimé avoir eu le courage de dire au lac, ce soir-là sur les quais.

— J'aime Suzanne.

Il s'assura de tous les regarder dans les yeux. Alec, Harry, Drake, Rosa, Calvin. Et surtout le père de Suzanne, qui avait quitté sa maison dans les Adirondacks pour revenir dans une ville qui le hantait pour aider sa fille.

William Sullivan n'avait pas été un père génial. Mais Suzanne l'avait aidé à comprendre qu'il n'avait pas à laisser ses erreurs du passé définir son avenir. Elle avait montré la même chose à Roman.

— Il n'y a rien que je ne ferais pas pour elle, dit-il au groupe. Je donnerais tout. Je combattrais pour elle.

Il n'avait pas prévu de le faire, mais ne réfléchit pas à deux fois pour faire ce qui lui semblait naturel, ce qu'il avait besoin de faire, ce dont elle avait besoin aussi. Roman embrassa Suzanne. Devant tout le monde.

Elle rougit et avait les yeux brillants quand il retira enfin ses lèvres des siennes. Elle lui sourit, un sourire si plein de joie et d'amour qu'il lui retourna le cœur.

— Je ressens exactement la même chose pour Roman, dit-elle à sa famille et ses amis en se blottissant davantage dans le creux de son bras. Nous avons beaucoup de travail à faire pour découvrir qui se cache derrière les attaques des serveurs, les appels et l'incendie. Alors si quelqu'un a quelque chose à dire, j'aimerais qu'il le fasse maintenant. Devant nous deux.

Alec ne perdit pas de temps pour intervenir, venant se mettre devant le visage de Roman.

— Tu es un putain de menteur. Tu as admis ne pas pouvoir changer. Tu as promis de mettre un terme à tout ça pour trouver une personne bien pour Suzanne. Quelqu'un pouvant la traiter comme elle le mérite. Et maintenant, tu as le cran d'être devant nous et nous dire que tu nous as *menti* ?

Roman ne pouvait reprocher à Alec de l'attaquer de la sorte. Il avait été si perdu au mariage de Smith et Valentina – profondément en conflit non seulement à propos de ce qu'il voulait et de ce qu'il pensait mériter, mais aussi de *qui* il méritait d'être.

— Je ne vous mentais pas seulement à vous, je me mentais à moi-même. Je mentais pour mes sentiments pour Suzanne parce que j'avais peur de ce que je ressentais. Je ne suis pas fier de mon passé. J'ai mal traité beaucoup de personnes. Pas seulement les gars que j'ai roués de coups sur le ring, mais aussi tous les cœurs de femme que j'ai piétinés sans y réfléchir à deux fois.

— Mais votre sœur n'en fera jamais partie. Elle pense que je mérite d'être avec elle et je vais tout faire pour lui prouver – vous prouver à tous – que je le suis. Tu me faisais confiance, Alec. Si tu peux me faire confiance à nouveau, crois-moi quand je te dis que je ne lui ferai jamais de mal.

Suzanne posa une main sur le bras de son frère.

— Je sais tout, dit-elle doucement. Je connais l'enfance de Roman. Je sais comment il a agi avec les femmes avec qui il a couché. Il ne m'a rien caché – et moi non plus. Je sais que vous êtes inquiets qu'il me brise le cœur, mais vous ne voyez pas que ce qui me le briserait réellement serait de ne pas être avec lui ?

Une palette d'émotions s'afficha sur le visage d'Alec.

— Merde.

Il tira Suzanne hors des bras de Roman pour la prendre dans les siens.

— Je pensais que tu serais moins pénible en grandissant.

— Tu plaisantes ? rit-elle entre les larmes coulant sur ses joues. Les petites sœurs n'arrêtent jamais de contrarier leurs grands frères.

En s'écartant, elle regarda tout le monde.

— Quelqu'un d'autre a un problème avec mon nouveau petit ami ?

Roman avait passé toute sa carrière à protéger les gens, seulement pour donner son cœur à une femme qui ne cessait de le protéger. La vie, commençait-il à réaliser, était amusante de cette manière. Peu importe combien on essaie de garder le cap sur la voie qu'on pense la bonne, parfois il suffit de quelques virages malencontreux pour se rendre compte qu'on est là où on devait être.

Dans le cas présent, cela voulait dire tomber complètement amoureux d'une femme si incroyable qu'il s'émerveillerait toujours qu'elle puisse être sienne.

Drake et Rosa sourirent et secouèrent la tête.

— Officiellement, mentionna Drake, je n'ai jamais eu de vrai problème avec le fait que vous soyez ensemble tous les deux.

— Même chose pour moi, acquiesça Harry. Les histoires comptent, mais comme je le dis à mes étudiants toute la journée, le tout est d'apprendre de ses erreurs pour mieux faire les choses la prochaine fois.

Il lança un regard sérieux à Roman.

— Seulement, pour être clair, cela ne veut pas dire que je te donne le droit de faire des erreurs avec ma sœur.

— Bien sûr que nous ferons des erreurs ! intervint Suzanne. Parce que nous sommes humains.

Elle se tourna vers Roman.

— Mais on s'aimera assez pour avancer malgré ces erreurs commises l'un envers l'autre, non ?

Comme il aimait cette femme.

— Oui.

Quand Suzanne regarda Calvin, Roman comprit qu'en tant qu'ami d'enfance – et membre honoraire de la famille Sullivan, d'après ce qu'il avait compris au mariage – l'opinion de Calvin comptait réellement pour elle.

— Trouver quelqu'un à aimer et se faire aimer en retour, c'est quelque chose. C'est presque le plus grand défi ici-bas. Surtout quand vous êtes tous les deux investis pour faire tout ce qu'il faut pour faire vivre cet amour.

De la tristesse traversa ses yeux pendant une fraction de seconde avant de leur sourire.

— Je suis heureux pour vous, Suz et Roman.

Ce qui laissait le père de Suzanne. Roman savait quel poids avait son approbation et il priait pour qu'ils l'obtiennent.

— Si j'avais été un meilleur père, dit enfin William avec une voix pleine d'émotion, tes frères n'auraient pas eu à intervenir pour veiller sur toi quand je n'étais pas là pour le faire. Mais je suis heureux qu'ils l'aient fait, parce que tu avais trois protecteurs au lieu d'un seul. Et maintenant, je suis encore plus reconnaissant parce que tu as un autre homme prêt à donner sa vie pour toi.

Roman avait accepté il y a longtemps qu'il ne pourrait jamais respecter son père, mais quand Suzanne se jeta dans les bras de William, il fut heureux qu'elle n'ait pas à faire de même. Il savait que son père ne cesserait de travailler pour regagner sa confiance, son amour, peu importe à quel point il devrait se montrer humble et combien ça pouvait être difficile.

Bien qu'Alec ne semblât toujours pas enchanté par la tournure des événements, il ne semblait pas sur le point de frapper Roman non plus. D'un autre côté, il n'avait pas encore entendu les dernières nouvelles.

— Je ne travaille plus pour Suzanne en tant que garde du corps.

Harry fronça les sourcils, de toute évidence confus.

— Je savais que tu n'allais pas nous laisser te payer et on avait prévu de trouver une autre personne pour la protéger, mais maintenant que tout est dit...

— Elle n'a pas besoin de garde du corps.

Il rit presque devant l'air triomphant de Suzanne.

— Elle vous l'a déjà dit et je vais insister. Suzanne fait du très bon travail pour veiller sur elle. Tout comme vous le faites tous. Les problèmes qu'elle rencontre au travail – avec son téléphone, les serveurs et l'incendie – ne sont pas parce qu'elle est imprudente ou faible de quelconque manière. Elle n'a pas besoin d'un mec musclé pour la suivre partout vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Elle a besoin d'épingler ce connard au mur et de montrer clairement à quiconque essaierait de s'en prendre à elle qu'elle ne le supportera pas. Tout comme les personnes qui l'aiment. Je ne travaille plus, mais je vais être à ses côtés, comme vous tous.

William, serrant Suzanne, déposa un baiser sur sa tête. Puis, il regarda ses fils, Rosa, Calvin et Roman. Bien qu'il n'eût pas agi en père de famille depuis très longtemps, il était évident qu'il était prêt à endosser enfin le rôle qui aurait dû être le sien depuis longtemps.

— Allons-y.

Le sourire de Suzanne faisait un kilomètre de long en guidant tout le monde vers la table à manger où elle avait déjà posé les ordinateurs et les tablettes qu'elle avait avec elle dans ses sacs pour le mariage.

— Nous devons revoir trois mois de listing téléphonique, de rapports de serveurs et de faire converger les informations pour voir si des choses étranges apparaissent. Pour les attaques DDoS, j'ai relevé les adresses IP pour trouver les origines de chaque émission depuis le processeur...

Harry leva une main.

— En français, s'il te plaît.

— Désolée. Ce que je dis c'est qu'on doit trouver d'où proviennent les attaques envoyant toute cette nuisance capable de surcharger mes ordinateurs d'entreprise et personnels et qui empêchent le faire mon véritable travail. Alors pour chaque donnée téléphonique et de serveur, si vous pouviez noter la ville et le pays de chaque ligne, j'espère qu'on pourra trouver des indices sur la personne derrière tout ça.

Tout le monde s'assit derrière un écran et Drake laissa échapper un sifflement.

— Il y a beaucoup de lignes.

— Sans déconner, dit Alec. C'est pour ça que je me suis dirigé vers les avions, pas les ordinateurs.

— Maintenant, vous comprenez pourquoi je ne voulais pas passer du temps à revoir toutes ces lignes avant maintenant, mentionna Suzanne au groupe. C'est le travail le plus ennuyeux au monde.

— Un travail que nous sommes ravis de faire, dit Rosa, étant de toute évidence un membre de la famille même si elle n'avait pas encore de bague à son doigt.

Suzanne avait dit qu'une fois qu'on tombe amoureux d'un Sullivan, toute la famille était avec vous. Mais ça allait dans les deux sens – Roman et Rosa étaient aussi complètement avec les Sullivan.

— Merci.

Suzanne semblait plus que reconnaissante.

— Dès que j'aurai appelé le capitaine des pompiers, je vous rejoindrai pour éplucher les données. Si on s'y met tous, avec de la chance, on pourra trouver un mode opératoire avant que nos cerveaux se liquéfient.

Son téléphone vibra sur le comptoir à côté de Roman et ce dernier reconnu le numéro qui s'affichait sur l'écran. C'était celui que le capitaine des pompiers leur avait donné la veille.

— C'est le capitaine. Il lui tendit son téléphone.

— Bonjour, Suzanne Sullivan à l'appareil. Avez-vous des nouvelles ?

Elle écouta sa réponse.

— D'accord, on arrive tout de suite.

Elle raccrocha et regarda Roman.

— Il aimerait qu'on vienne à l'appartement pour voir quelque chose que l'enquêteur a trouvé.

CHAPITRE TRENTE

— Bonjour, Suzanne. Roman.

Wayne, le capitaine des pompiers, leur serra la main dans le hall de l'immeuble de son appartement.

— Je vous présente Lee Mitchell, un de nos meilleurs enquêteurs sur les incendies.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance à tous les deux, dit Lee. Pourquoi ne pas monter dans votre appartement pour que je vous montre ce que j'ai trouvé ?

Suzanne était une femme forte, mais elle était quand même heureuse d'avoir la main de Roman dans le bas de son dos lorsqu'ils se dirigèrent vers les ascenseurs. Elle aurait pu faire face à tout ça seule, mais elle n'avait plus à se battre en solo désormais. Elle avait Roman à ses côtés maintenant. Et, pensa-t-elle avec un sourire, elle avait sa famille et ses amis aussi. Ils avaient toujours été là, attendant qu'elle ouvre la porte pour les laisser entrer. Enfin, elle avait compris qu'avoir besoin des autres n'était pas un signe de faiblesse.

Les sourcils de Roman se relevèrent montrant son interrogation devant son sourire. Elle lui répondit avec un baiser rapide qui le fit sourire immédiatement.

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent à son étage et que son cœur commença à battre la chamade, Roman lui prit la main avant qu'elle ait la chance de le faire. Peu importe ce qu'ils allaient découvrir, ils le gèreraient en tant qu'équipe.

Lee s'arrêta juste après avoir passé la porte devant un trou dans le mur où son système d'automatisation se trouvait auparavant.

— Nous avons pu déterminer que le début de l'incendie avait eu lieu dans ce mur. D'après ce que nous avons découvert pour l'instant, quelqu'un a fait une mise à jour de votre système d'automatisation, l'a réinstallé et ensuite, une des nouvelles parties est devenue trop chaude et a fondu. Il

s'avère que les câbles électriques derrière le cache, derrière l'unité, ont chauffé et ont commencé à faire de la fumée et des étincelles.

Il lui donna un sac plastique avec l'élément à l'intérieur. Ce qui était auparavant du plastique blanc était désormais recouvert de suie et à moitié fondu.

— CP Systems. Un de ces appareils d'automatisation de la maison est aussi dans l'appartement voisin.

De la fureur résonna dans la voix de Roman.

Toutefois, Suzanne était plus que furieuse à ce point. Elle sentait la pique de la trahison.

— Il y a un élément CP Systems dans tous les appartements de cet immeuble, confirma le capitaine.

Suzanne refusa de laisser ses mains trembler.

— Je sais qu'il s'agit d'une preuve, mais puis-je l'emmener avec moi ? Je vous rendrai l'appareil dès que je l'aurai montré à quelqu'un.

— Et cette personne est ? demanda Lee.

— Craig Boylan, un des fondateurs de CP Systems.

Lee regarda Wayne avec un air interrogateur. Quand le capitaine hocha la tête, Lee dit :

— D'accord, mais j'aimerais être avec vous quand vous lui montrerez.

— D'accord. Roman et moi vous rejoignons à leur siège social dans quelques minutes.

Elle tendit l'appareil à l'enquêteur, fière de voir combien ses mains restaient fermes.

En allant à la voiture de Roman, Suzanne appela son père.

— Qu'avez-vous trouvé, chérie ? demanda-t-il. Je vais te mettre sur haut-parleur pour que tu puisses tous nous le dire.

— Le feu a démarré derrière l'appareil d'automatisation de la maison.

Cela lui demandait des efforts pour garder sa voix ferme, mais elle réussit.

— Il y a des preuves qu'une mise à jour a été faite pendant qu'on était au mariage, qui a fait fumer les câbles et déclenché des étincelles. Nous allons parler directement au fondateur de l'entreprise qui les fabrique, mais j'espérais que toi et le reste du groupe pourriez me dire quelque chose d'abord – les Philippines apparaissent dans les données des serveurs ?

— Oui.

Elle reconnut la voix de Calvin.

— Aucun des premiers ne montre d'activité des Philippines, mais cette semaine c'est de là que tout provient.

— Merci, les gars. Cette information m'aide beaucoup. Je vous appelle dès que j'en ai fini avec la prochaine réunion.

— Tout le monde dans le secteur de la sécurité avait l'habitude d'avoir ses serveurs dans les Philippines, expliqua Suzanne à Roman, mais au fil des ans, CP Systems a proposé une offre tellement intéressante que nous avons tous dû quitter le pays pour trouver d'autres endroits pour nos serveurs.

Malgré son travail dans la sécurité, elle avait toujours cru que la plupart des gens étaient fondamentalement bons. C'était en grande partie ce pourquoi elle faisait ce métier d'ailleurs. Elle ne voulait pas que les gentils se fassent blesser par les méchants. Mais savoir que son ami l'avait prise pour cible... c'était un coup bas.

— Avec si peu d'entreprise là-bas maintenant, il y a de grandes chances pour que ce soit eux. J'ai fait confiance à Craig. Je n'arrive pas à croire qu'il ait fait quelque chose comme ça.

Un muscle tressauta dans la mâchoire de Roman.

— Quand je l'ai collé au mur, je l'ai regardé dans les yeux. Je lui ai aussi fait confiance quand il a dit qu'il n'en avait pas après toi.

Elle avait toujours pensé savoir bien lire les gens et elle pensait que c'était aussi le cas de Roman. Comment avaient-ils pu tellement se tromper tous les deux sur Craig ?

Desserrant ses doigts sur son téléphone, elle trouva son numéro et le composa.

— Craig, c'est Suzanne Sullivan. Il faut qu'on parle. Je suis en chemin et je vais avoir besoin de pass de sécurité pour moi, Roman Huson et Lee Mitchell.

Elle glissa son téléphone dans son sac.

— Il va tout nous préparer immédiatement.

— Il doit savoir que quelque chose cloche. Alors pourquoi il coopérerait ?

Roman semblait aussi confus qu'elle quand il se gara dans le parking souterrain de l'immeuble de CP Systems.

— Sauf s'il pense que tu seras d'accord pour avoir une sorte d'arrangement avec lui. Mais il devrait savoir que tu ne feras rien de sale avec quiconque.

Malgré la matinée ridiculement stressante qu'ils avaient, la plus douce des émotions éclata dans la poitrine de Suzanne en voyant combien il la comprenait.

— Je t'aime.

Roman se gara, coupa l'alimentation, puis l'attira près de lui pour l'embrasser au point de lui couper le souffle. Quand il la laissa, elle avait le cœur qui battait la chamade pour des raisons n'ayant rien à voir avec l'incendie dans son appartement.

— Si c'est ta manière de me dire que tu m'aimes aussi, je prends.

Il lui caressa la joue avec un de ses doigts calleux.

— Prête à botter des fesses ?

Cette fois, ce fut son tour de l'embrasser plutôt que de lui donner une réponse verbale et elle se retrouva presque à grimper sur lui dans l'habitacle restreint de la voiture.

— Si c'est ta façon de dire oui, je prends, dit-il quand ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle.

— Merci de me faire oublier d'être en colère et apeurée. Je suis plus que prête à botter des fesses.

Lee les attendait quand ils entrèrent dans le hall. S'il pouvait voir qu'ils s'étaient embrassés dans le parking, il n'en montra rien. La réceptionniste du rez-de-chaussée sembla plus qu'alarmée en tendant le pass de sécurité temporaire à Roman. Quand Suzanne et Lee eurent les leurs, un agent de sécurité les escorta au bureau de Craig au dernier étage.

La porte du bureau était déjà ouverte quand Suzanne tempêta :

— Je pensais que nous étions amis.

Elle eut à peine conscience que Roman refermait la porte derrière eux.

— On l'est.

Craig tendit les mains comme pour prendre les siennes, mais elle ne le laissa pas la toucher. Elle était désolée de l'avoir laissé faire un jour.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Suzanne ? Pourquoi es-tu si en colère ? Roman m'a dit que tu avais des soucis au travail, mais sans me dire ce que c'était.

Après toutes les années où elle et Craig avaient été dans les affaires ensemble, n'aurait-elle pas dû voir les ténèbres en lui ?

— N'essaie pas de faire comme si tu ne savais pas pour les appels sans fin. Pour les attaques par déni de service.

Craig la regarda, elle, puis Roman.

— Alors c'est pour ça que tu étais là plus tôt cette semaine ? Parce que tu pensais que j'étais derrière une grosse émission pour mettre ses serveurs HS ?

— Je lui ai dit que tu ne pouvais pas être derrière ça, répliqua Suzanne avant que Roman puisse le faire. J'ai juré que tu étais un mec bien.

— Je le suis, dit Craig en levant les mains. Je ne te ferais jamais ça, Suzanne. Je ne ferais pas ça à ton entreprise. Je ne suis peut-être pas aussi blanc comme neige que toi, mais tu sais que j'ai mes limites. Comment peux-tu penser que je pourrais m'abaisser à faire quelque chose comme ça ?

Comme si c'était un signal, Lee posa l'appareil d'automatisation de CP Systems à moitié fondu sur le bureau de Craig. Les sourcils de Craig se levèrent sous les cheveux retombant sur son front.

— Qu'est-ce que... ?

— Roman et moi avons quitté la ville pour le mariage de mon cousin il y a quelques jours et quand je suis rentrée il y avait des camions de pompiers devant mon appartement. Lee est l'enquêteur des pompiers qui a découvert que le feu s'est déclenché via cet appareil. Un des tiens, qui a de toute évidence été falsifié.

Craig déglutit péniblement en tendant la main vers le sac plastique.

— Attendez. Mettez ça d'abord.

Lee donna une paire de gants à Craig.

Suzanne remarqua que les mains de Craig tremblaient légèrement en enfilant les gants. Il prit l'appareil dans le sac et le retourna pour regarder les fils et les circuits.

— Cette puce n'aurait jamais dû être utilisée.

Ses dents se serrèrent quand il regarda à nouveau Suzanne.

— Je ne sais pas ce qu'il se passe ici, mais tu peux me croire, je vais le découvrir.

Roman avait déjà repris la main de Suzanne et la tenait fermement quand elle dit :

— Soit tu es très bon acteur pour paraître surpris tout le temps...

— Soit je n'ai rien à voir avec tout ça.

Être innocent de toutes les charges avec lesquelles ils étaient venus ne semblait pas rendre Craig plus heureux, toutefois. Il récupéra son téléphone et composa un numéro.

— Dennis, c'est Craig. As-tu installé une nouvelle puce sur un de nos systèmes d'automatisation de maisons il y a quelques jours au...

Suzanne lui donna l'adresse qu'il répéta au téléphone.

— Qui t'a assigné ce travail ?

Le visage de Craig pâlit.

— Compris.

Il raccrocha, puis fixa l'écran de son téléphone un long moment avant de composer un nouveau numéro.

— Patrick, j'ai besoin que tu viennes dans mon bureau. Non, ça ne peut pas attendre la fin de ta réunion. Ramène-toi tout de suite.

Craig posa son téléphone, les mains plus tremblantes que jamais.

— Suzanne, si quelque chose t'était arrivé dans cet incendie...

Il semblait angoissé.

— Je veux que tu saches que je suis désolé. Je ne savais rien de tout ça, mais je suis vraiment désolé...

Patrick fit irruption dans la pièce, frappant presque Roman en ouvrant la porte.

— Encore toi. Qu'est-ce que...

Il remarqua tardivement que Suzanne se tenait à côté de Roman.

— Suzanne ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je vais te dire précisément ce qu'il se passe, Patrick. Mon téléphone et les serveurs de mon entreprise se font attaquer depuis des mois. Et hier, mon appartement est presque parti en flammes après une mise à jour de cet appareil quand j'étais absente pour un mariage dans ma famille.

Quelque chose ressemblant beaucoup à de la peur traversa le visage de Patrick avant qu'il ne ferme son regard.

— Nos unités suivent un processus de tests stricts et sont garanties ininflammables.

— Ils le sont *avec les puces approuvées*, mentionna Craig en avançant vers son partenaire, son accent irlandais devenant plus prononcé à cause de sa détresse grandissante. La nouvelle puce installée chez Suzanne n'a pas été autorisée. Tu sais très bien que je l'ai rejetée dès les premières vagues de

tests parce que je n'ai jamais voulu que CP Systems espionne ses clients alors qu'on veut précisément les protéger de ce genre de choses. On n'est jamais arrivés aux tests des risques d'incendie.

Pendant que Craig parlait, Roman retira sa main de celle de Suzanne et changea de position pour la protéger de son corps. Lee, pendant ce temps, recula dans un coin du bureau, aussi loin que possible de tout le monde.

Le danger crépitait quand Craig avança vers Patrick.

— Tu aurais pu la *tuer*.

— Et t'entendre te lamenter sur ton amour perdu ? Je ne me serais certainement pas engagé sur cette voie.

Devant l'expression surprise de Craig, Patrick ricana.

— Tu penses que je ne savais pas que tu te faisais Suzanne ?

Roman avait traversé la moitié de la pièce pour faire payer Patrick pour avoir dit ça quand Suzanne sauta devant lui. Bien qu'elle lui parlât seulement avec les yeux – *je sais, il me met en colère aussi* – elle savait qu'il la comprendrait. Il le faisait toujours. *Mais on doit le laisser parler, on doit savoir dans quoi il est impliqué. Je suis assez forte pour supporter tout ce qu'il a à dire.*

Elle regarda l'homme qu'elle aimait guerroyer intérieurement contre ses instincts qui le poussaient à la protéger de toutes les manières dont il pouvait le faire avant de hocher la tête pour montrer son assentiment. Il laissa la scène se poursuivre un peu plus longtemps. Si Patrick était assez stupide pour poser la main sur elle toutefois, elle ne pourrait pas le retenir.

— Surveille ton langage, avertit Craig.

— Tu aurais dû surveiller tes propres paroles, fulmina Patrick. Si tu n'avais pas été aussi à l'aise avec elle sous la couette, elle n'aurait pas su qu'on travaillait sur le même nouveau programme. Dès qu'elle a su qu'on était aussi de la partie, elle a intensifié la production et nous a battus au poteau avec une bonne longueur d'avance. Tu nous as fait perdre des millions de dollars de bénéfices et tout ça pourquoi ? Elle t'a peut-être trouvé amusant pendant quelques nuits, mais elle ne serait jamais restée avec toi. Les filles comme elle semblent innocentes, alors que tout ce qu'elles veulent c'est s'envoyer en l'air avec des mecs comme ça.

Il pointa Roman du pouce.

Avant que Craig ou Roman puisse mettre les mains autour du cou de Patrick, Suzanne s'avança devant lui. Encore une fois, elle était heureuse

d'avoir appris à être aussi rapide en grandissant avec trois frères.

— J'ai toujours su que CP Systems essayait de construire un programme similaire, Patrick. Créer des programmes numériques abordables était une évidence.

Elle insista sur *l'évidence*. Bien qu'elle eût tissé des liens avec Craig sur un niveau technique, elle n'avait jamais pu le faire avec son cofondateur axé sur les ventes. Mais cela ne voulait pas dire qu'elle avait pensé Patrick capable de s'en prendre à elle comme il semblait l'avoir fait.

— Je n'ai pas accéléré après avoir parlé avec Craig. J'ai seulement été à la même vitesse que d'habitude.

Elle montra les dents avec un sourire qui n'en était pas réellement un.

— Vite. Sécurité Sullivan va vous battre sur le marché à la loyale. Même avec toutes les distractions que tu as envoyées dans ma direction.

Les pupilles de Patrick devinrent si grandes qu'on voyait à peine ses iris.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Je n'ai pas envoyé de distractions.

— C'est drôle, dit-elle alors que ce ne l'était pas. Les données téléphoniques et de serveurs que ma famille et mes amis étudient de près racontent une histoire différente.

— Ces données ne peuvent rien prouver.

— Je sais que tu n'es pas la personne la plus technique au monde, le taquina-t-elle délibérément, mais j'ai passé les trente dernières années à manger, respirer et dormir sur tellement de technologie que je pourrais peindre *Mona Lisa* avec ces données si je le voulais. Ce qui veut dire que sans avoir plus de preuves que ça, je peux prouver que CP Systems a fait du sabotage sur moi et mon entreprise.

— C'est des conneries.

Mais il y avait une peur évidente dans ses yeux quand il commença à s'éloigner d'elle.

— C'est vrai, Patrick.

Suzanne n'avait jamais vu Craig aussi en colère. Ni aussi déçu.

— Suzanne est douée à ce point. Bien meilleure que toi et moi ne le serons jamais. Et Dennis m'a déjà dit que tu lui as demandé d'installer la puce non autorisée dans son appareil – je suis persuadé qu'il ne la pensait pas différente des autres tant il en a installé cette année. Dès que tu as

entendu qu'elle était partie, tu as pensé que c'était ta chance d'entrer et d'agir sans être détecté, hein, fils de pute ?

Avant que Craig puisse lui donner le coup de poing dont il mourait d'envie, Patrick se retourna et sauta vers la porte. Il fut si rapide que Suzanne eut à peine commencé à lui courir après qu'elle réalisa qu'il n'était plus debout.

Parce que Roman l'avait déjà mis au sol dans une prise de lutte qui semblait – et sonnait – pas seulement douloureuse, mais implacable.

Lee sortit enfin de son coin.

— J'ai envoyé un message au capitaine et il a appelé la police. Ils seront là d'ici peu.

— Je suis vraiment désolé pour tout ça, dit Craig à Suzanne. Tu as ma parole que je vais m'assurer que Patrick sera traîné en justice, peu importe les impacts sur mon entreprise.

— Je veux la justice, acquiesça-t-elle, mais j'aimerais que tu trouves un moyen pour qu'aucun de tes actionnaires, employés ou clients n'ait à payer pour les mauvaises décisions de ton partenaire.

En même temps, elle réalisa qu'elle ne détestait pas vraiment entendre les gémissements de Patrick quand Roman enfonça son genou un peu plus dans le bas de son dos. Bien qu'elle n'ait jamais été une admiratrice de choses comme les combats, elle devait admettre que c'était assez sexy de voir à quel point Roman maintenait l'homme au sol comme s'il ne pesait rien alors qu'il devait faire quatre-vingt-dix kilos.

Patrick n'avait pas raison sur plusieurs points, mais il avait vu juste sur une chose – elle voulait réellement s'envoyer en l'air avec Roman. Quelle femme ne le voudrait pas ? Et pas seulement parce qu'ils avaient enfin attrapé le méchant.

Roman l'aimait et lui faisait assez confiance pour savoir qu'elle pouvait se protéger et se défendre toute seule. Et elle l'aimait et lui faisait assez confiance pour le laisser la protéger et la défendre – tout comme elle le protégerait et le défendrait contre tout et n'importe qui voulant lui faire du mal à l'avenir.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

Alors c'est ça avoir une grande famille.

Roman ne prit pas la peine de retenir son sourire alors que Suzanne et Alec débattaient sur un film récent.

— Le message sous-jacent sur l'humanité c'est ce qui le rend génial, insista Suzanne.

— Il n'y a pas de message sous-jacent, seulement de l'action tout le temps, contrecarra Alec. *C'est ça* qui le rend génial.

La table à manger de Roman était recouverte de pizzas et de pâtes du restaurant de Jerry. Chaque chaise était occupée par un membre de la famille de Suzanne, déjeunant tout en parlant les uns avec les autres. Son téléphone n'arrêtait pas de sonner depuis une demi-heure, mais pas avec des appels anonymes. Un par un, tous ses cousins, ses tantes, ses oncles ayant entendu parler de l'incendie dans son appartement appelaient pour s'assurer qu'elle allait bien.

Elle avait à peine mangé une part de pizza qu'elle posa à nouveau sa nourriture pour prendre l'appel de sa tante Mary, une femme adorable de soixante-dix ans, que Roman avait rencontrée au mariage. Suzanne lui avait dit que Mary avait élevé huit enfants seule à San Francisco après le décès de son mari quand il avait le début de la quarantaine, ce qui l'impressionnait. Les Sullivan étaient des forces de la nature. Il n'arrivait pas à croire qu'il avait la chance de faire partie de ce cercle, sans parler d'être dans le cœur de Suzanne.

— J'aurais dû faire une téléconférence avec la famille pour tout expliquer d'un coup, plaisanta Suzanne une fois qu'elle eut posé son téléphone.

— Si ça ne t'ennuie pas de nous le réexpliquer, pointa Harry, je suis certain qu'on apprécierait tous. J'étais si soulagé que tu n'aies pas été blessée aujourd'hui que je n'ai pas tout compris de ta première explication.

— Laisse-moi manger cette dernière bouchée d'abord.

Les joues de Suzanne de gonflèrent comme celles d'un écureuil quand elle inhala la pizza que Jerry avait renommée en l'honneur de Roman.

— La meilleure pizza au monde.

Elle sourit à Roman.

— Tu devrais recevoir une récompense pour avoir créé cette combinaison.

Le baiser qu'elle lui donna était la meilleure récompense qu'il aurait pu demander.

— Il est temps d'en venir aux explications, Suz, grogna presque Alec.

Par respect pour son ami, Roman se retint de sourire cette fois. Drake, Rosa et Calvin toutefois ne prirent pas cette peine. Et Suzanne ne retint pas ses yeux de se lever vers le ciel devant l'irritation de son frère.

— Pour résumé, dit-elle, un des cofondateurs de CP Systems était en colère par rapport à mes progrès sur le nouveau produit de sécurité numérique sur lequel je travaille depuis un moment. Même s'ils étaient loin de pouvoir le lancer, il espérait que s'il pouvait me distraire assez avec des attaques sur mon téléphone et mes serveurs, je perdrais le rythme. Mais quand ça n'a pas fonctionné et qu'il s'est rendu compte que j'étais partie pour le mariage, il a décidé de pousser plus loin en changeant la puce de mon système d'automatisation de la maison.

Elle fit une grimace.

— La nouvelle puce aurait non seulement contrôlé les températures, les lumières et Internet, elle aurait pu aussi entrer dans mon téléphone et n'importe quel ordinateur connecté au réseau Wi-Fi de mon appartement. Son associé, Craig, a arrêté la production de la nouvelle puce l'an dernier pour cause de problèmes concernant la vie privée, mais il s'avère que Patrick en a gardé quelques-unes au cas où.

— Le connard essayait de lui voler son code.

Bien que Roman eût juré il y a longtemps de ne pas utiliser ses poings sauf en cas de nécessité absolue, il ne pouvait s'empêcher de regretter que le gars ne se soit pas débattu plutôt que de se coucher tout de suite. Frapper son joli minois aurait été extrêmement satisfaisant.

— Aurait-il réellement pu faire ça ? demanda Rosa.

— Pas complètement, bien qu'il aurait pu avoir accès à assez de messages entre moi et mon équipe de développement pour trouver notre

méthodologie. Mais la puce a brûlé avant qu'il puisse avoir accès à quoi que ce soit.

— Dieu merci, tu n'étais pas à la maison, dit William en devenant pâle, songeant à sa fille coincée dans les flammes.

— Tout va bien, papa. Personne n'a été blessé, et heureusement, il n'y aura plus d'appels anonymes et d'attaques sur mes serveurs.

Elle regarda tout le monde autour de la table.

— Merci. Pas seulement pour être là aujourd'hui, mais pour l'avoir toujours été. Même quand j'ai essayé de vous repousser, vous ne m'avez jamais quitté. Jamais abandonnée.

Elle se tourna vers Roman.

— Surtout toi.

— Quand tu aimes quelqu'un, répondit-il doucement, tu restes. Peu importe ce qu'il se passe.

Et quand tout le monde se leva pour serrer Suzanne et Roman dans leurs bras, il comprit enfin. *C'est à ça que ressemble une famille aimante.*

* * *

Deux heures plus tard, Suzanne referma la porte derrière Alec et la verrouilla fermement.

— J'ai cru qu'ils ne partiraient jamais.

Elle entra dans la cuisine où Roman remplissait le lave-vaisselle. Il s'avérait que cette grande famille très liée n'était pas seulement super, elle était aussi peu soignée.

— Il avait peur qu'à l'instant où on serait seuls tous les deux, je te saute dessus.

Elle ferma le lave-vaisselle avec la jambe, puis elle se saisit des boutons de la chemise de Roman pour les défaire rapidement un par un.

— Il avait raison.

Roman ne perdit pas de temps pour retirer les vêtements de Suzanne tout en l'embrassant directement. Elle avait un goût doux et épicé, si délicieux qu'il avait hâte de lui refaire l'amour. Encore et encore.

Bien sûr, c'est à cet instant que son téléphone *et* son ordinateur sonnèrent avec des appels entrants.

La soulevant dans ses bras, il se dirigea vers l'escalier. Elle avait déjà eu assez d'appels et de réunions pour la journée. Il y en aurait d'autres bien assez tôt, et elle continuerait de prospérer en travaillant dans la technologie. Mais pour le reste de la journée – et de la nuit – Roman était déterminé à offrir une pause à Suzanne, dont elle avait si désespérément besoin.

Heureusement, son lit n'était pas loin... Et il était très heureux de la garder loin du travail par tous les moyens nécessaires.

S'arrêtant juste assez longtemps pour retirer ses vêtements, Roman eut bientôt Suzanne étendue nue, excitée et belle à couper le souffle sous lui.

— Tu as été trop gentille avec ce connard aujourd'hui.

Il laissa courir ses mains sur ses hanches, sur sa taille et ses seins jusqu'à ce qu'il tienne son visage entre ses mains.

— C'est une des milliers de raisons pour lesquelles je t'aime.

— Des milliers ?

Elle se tourna pour déposer un baiser dans sa paume avant de le taquiner.

— Moi qui pensais qu'il ne pouvait pas y en avoir plus d'une douzaine.

— Je t'aimais déjà d'une douzaine de façons quand j'ai quitté la galerie le soir où tes frères nous ont présentés. Quand tu m'as mis à la porte de ton appartement ce soir-là, j'en étais arrivé à une centaine.

— *Waouh.*

Elle se mordit la lèvre et il dut se pencher pour lécher l'endroit laissé humide une fois libéré de ses dents.

— C'est la première chose à laquelle j'ai pensé en te voyant la première fois. Et je me suis demandé pourquoi mes frères t'avaient caché pendant si longtemps.

— Alec m'aurait gardé caché pour toujours s'il n'avait pas été aussi inquiet pour toi.

— Je ne l'admettrai jamais à mes frères, mais je suis heureuse qu'ils aient agi derrière mon dos pour t'embaucher.

Elle se moqua doucement d'elle-même.

— Une part de moi est reconnaissante que Patrick ait perdu un boulon. Parce que s'il ne l'avait pas fait, je ne t'aurais jamais trouvé.

— Si, tu l'aurais fait. Et je t'aurais trouvé aussi. Parce que j'étais destiné à tomber amoureux de toi.

Roman laissait toutes les couches de sa carapace tomber, il retirait tous les murs érigés autour de son cœur.

— J'étais destiné à t'aimer Suzanne.

— Et moi à t'aimer en retour.

Ses yeux étaient si pleins d'un amour inconditionnel quand elle murmura :

— Maintenant et à jamais.

Ses lèvres étaient douces et chaudes quand ils se rencontrèrent pour un doux baiser. Qui se transforma rapidement en quelque chose de torride quand leurs langues glissèrent l'une contre l'autre et que Suzanne enveloppa Roman de ses bras et de ses jambes. Il aimait l'entendre gémir de plaisir quand ils plongeaient plus profondément dans le baiser et qu'il laissait courir ses mains sur ses courbes, puis quand il suivait le chemin qu'elles avaient tracé avec sa bouche. Une fois, deux fois, trois fois, il se laissa se repaître de sa chair humide entre ses jambes avant de mettre rapidement un préservatif et remonter sur elle pour sentir toute la longueur de son corps nu contre le sien.

Suzanne haleta quand il la remplit, ses halètements se transformèrent en un gémissement quand il alla de plus en plus vite, plus fort et plus profondément, jusqu'à ce que son orgasme les renverse tous les deux et devienne aussi le sien.

— Je t'aime, murmura-t-il contre ses lèvres.

Il ne se lasserait jamais de le lui dire, ne cesserait jamais de l'aimer. Et il serait à jamais reconnaissant d'avoir signé le contrat pour la protéger.

Elle n'avait pas besoin de garde du corps. Mais elle avait besoin d'amour.

Son amour.

Pour toujours.

ÉPILOGUE

Alec Sullivan se retint à peine quand Suzanne donna un baiser de remerciement tout à fait inapproprié à Roman pour les boucles d'oreilles en rubis qu'il lui avait offert pour célébrer le grand succès de son nouveau produit de sécurité numérique.

— Tu te contiens comme un champion, remarqua Calvin à voix basse à côté de lui.

Alec récupéra sa bière avant de se rendre compte qu'il l'avait déjà vidée.

— Attends que *ta* sœur commence à sortir avec un mec. Tu seras dans tous tes états.

Calvin n'argumenta pas avec lui en regardant Jordan, sa sœur de dix ans, qu'il avait pratiquement élevée depuis sa naissance.

— Avec de la chance, il me reste une dizaine d'années.

Alec décida que la chose la plus gentille serait de laisser passer cette remarque. Calvin passerait bien assez tôt par le calvaire de regarder sa sœur tomber amoureuse et voir son cœur se briser.

Il se tourna pour regarder le lac à travers les grandes fenêtres du salon de l'auberge. Son père était là, avec Drake, Rosa et Harry. Ils avaient grandi en venant au lac, comme tant de personnes vivant ici. Christie était supposée faire la fête avec eux, mais la moitié du temps, elle courait pour superviser son personnel. Denise et Olive de la mercerie étaient là, tout comme les partenaires en affaires de son père, Henry et Jean. Alec aimait le rythme effréné de la ville, mais la communauté de Summer était sans contexte géniale. Son père avait eu de la chance d'atterrir ici.

— Vous vous mettez en couple si vite en ce moment, mentionna Calvin. Je m'attendais presque à te voir toi ou Harry avec quelqu'un à votre bras.

— Ça ne m'arrivera pas, précisa Alec en secouant vivement la tête. Même si Harry est toujours le plus discret, il pourrait nous surprendre un jour. Ou, ajouta Alec avec un sourire, peut-être que tu seras le suivant à perdre l'esprit avec quelqu'un.

— Non, je ne pense pas.

Alec ne connaissait pas tous les détails de ce qu’il s’était passé entre Calvin et Sarah, son amour de lycée. Quand ils étaient adolescents, tout le monde pensait qu’ils seraient ensemble pour toujours. Mais les choses ne s’étaient pas passées comme ça. Sarah avait quitté Summer Lake sans regarder en arrière et Alec avait toujours eu le sentiment que Calvin n’avait jamais pu réellement tourner la page.

Alec était content que Drake et Suzanne aient trouvé leur moitié. Mais la perte brutale de l’amour de Calvin était un autre rappel que, même si son frère et sa sœur l’avaient trouvé maintenant, les autres devaient rester loin de l’amour.

Attrapant deux bières sur le plateau d’un serveur passant par-là, Alec en tendit une à son ami.

— Voilà pour toi, pour être le maire d’une superbe ville, avec un nouveau groupe de jolies touristes dans lequel choisir chaque semaine. De quoi d’autre un homme pourrait-il avoir besoin ?

Calvin entrechoqua sa bouteille avec celle d’Alec et en but une gorgée, il fit comme s’il ne voyait pas que son ami n’avait pas le cœur à la fête. Et le sien n’y était pas non plus, ce qui était réellement dommage.

Parce qu’Alec Sullivan ne tomberait jamais amoureux.

* * *

Merci d’avoir lu *Pour un corps à cœur* ! J’espère que vous avez aimé Suzanne et Roman.

Si vous avez lu *Si l’amour est un art (La Famille Sullivan, New York, tome 1)*, vous avez déjà rencontré Calvin, le maire de Summer Lake, et Christie, qui gère l’auberge de Summer Lake – et vous allez en apprendre bien plus sur eux dans ce livre ! Dans [*Retour aux sources \(Un été au lac, tome 1\)*](#), Calvin renoue avec un amour perdu qu’il n’a jamais pu oublier. Et dans [*Au fil de l’eau \(Un été au lac, tome 2\)*](#), Christie tombe amoureuse du dernier homme qu’elle pensait possible.

Découvrez dès maintenant l’histoire d’Alec et Cordelia ! Dans *Comme de l’amour dans l’air*, Alec Sullivan a toujours cru qu’il avait tout pour lui. Une entreprise d’aviation privée d’un milliard de dollars. Un appartement

de luxe à New York. De belles femmes qui ne cherchent pas à le faire tomber amoureux. Sans compter des frères et sœurs géniaux pour lesquels il ferait n'importe quoi. Mais lorsque l'associé d'Alec décède en léguant tout à une fille dont il n'a jamais entendu parler, sa vie bascule en un instant... tout cela à cause de Cordelia. Elle a toujours pensé qu'elle était parfaitement heureuse dans sa vie et qu'elle aura largement le temps de rencontrer l'homme idéal. Mais elle n'avait pas prévu de devenir l'héritière surprise d'une fortune... ni de rencontrer un homme comme Alec Sullivan. Alec la laissera-t-il entrer ? Ou la rejettera-t-il, comme il a repoussé toutes celles qui l'ont aimé au cours des trente dernières années...

[Découvrez Comme de l'amour dans l'air \(La Famille Sullivan, New York, tome 3\) dès maintenant !](#)

« L'un des meilleurs tomes de la série des Sullivan ! Une histoire d'amour toute douce, sexy, torride et poignante ! » 5 étoiles pour *Comme de l'amour dans l'air*

[Abonnez-vous à ma newsletter pour être informés de mes prochaines parutions...](#)

Tournez la page pour un extrait de *Retour aux sources* et *Comme de l'amour dans l'air* (La Famille Sullivan, New York, tome 3)

OceanofPDF.com

Extrait de *Retour aux sources*

(Spin-off de la Famille Sullivan de New York, Un été au lac, tome 1)

© 2022 Bella Andre / Oak Press, LLC

Des meilleurs amis. Un amour de jeunesse. Des amants passionnés. Il était une fois où Sarah Bartow et Calvin Vaughn étaient tout l'un pour l'autre. Jusqu'à ce qu'un grand rêve – et une grande tragédie – les sépare.

Dix ans après s'être dit au revoir, ils se retrouvent enfin à Summer Lake dans les Adirondacks... Et les étincelles entre eux sont plus vives que jamais. Bientôt, un baiser devient bien plus. Plus que seulement faire l'amour à s'en couper le souffle, c'est aussi la résurgence d'émotions profondes et vraies ne pouvant être niées.

Calvin refuse de laisser les ambitions et les désastres les ayant séparés dix ans plus tôt les déchirer cette fois. Pas quand il est persuadé que Sarah est son grand et unique amour. Il l'a laissée partir une fois. Il ne commettra plus cette erreur. Même si ça signifie mettre en péril son cœur et le moindre morceau de son âme, pour lui montrer qu'ils sont faits pour être ensemble maintenant... Et à jamais.

* * *

— Tu te souviens qu'on avait l'habitude de plonger dans le lac après les matchs de football ? demanda Sarah les pieds dans l'eau en lui tenant la main. On était fous.

— Les enfants le font toujours, tu sais.

Il faisait noir et il pouvait à peine voir l'éclair blanc de son sourire.

— Tu rigoles. Est-ce que tu plonges avec eux parfois ?

— Après chaque match.

Il aurait pu jurer qu'il y avait des vibrations entre leurs mains, un désir inavoué d'aller plus loin dans leurs souvenirs communs.

— Viens au match vendredi. Saute dans le lac avec nous.

— Pas question.

— Poule mouillée ?

— Plutôt assez âgée pour savoir à quoi m'en tenir. En fait...

Elle essaya de le tirer hors de l'eau.

— Mes pieds me disent qu'ils ont appris la leçon.

Mais au lieu de sortir, il l'attira plus loin et elle cria de surprise.

— Calvin ! Qu'est-ce que tu fais ?

Il lui aurait dit s'il l'avait su, s'il avait la moindre idée de ce dans quoi il essayait de l'embarquer, mais avant de pouvoir répondre, de grosses gouttes d'eau commencèrent à tomber sur eux. Quelques instants plus tard, le ciel laissa tomber des trombes d'eau, comme lors du déluge.

— Il y a un hangar à bateaux ici, dit-il en la tirant sur la plage.

Soixante secondes plus tard, ils étaient à l'abri de la tempête, à couvert dans le petit hangar avec une faible ampoule suspendue au plafond. La pluie se déchaînait sur le lac sombre et le vent s'en donnait à cœur joie.

Elle retira ses cheveux de ses yeux.

— Oh, mon Dieu, on est trempés.

Ses vêtements lui collaient à la peau, son pull fin et mouillé ainsi que son jean ajusté laissait peu de place à l'imagination. Trop peu pour sa tranquillité d'esprit.

— Ce n'est pas du tout ce que j'avais prévu pour le reste de la soirée.

— C'était bien, Sarah. Très bien.

Elle frissonnait et il regarda autour de lui dans le hangar, et trouva ce qu'il cherchait dans un coin.

— Voilà, dit-il en l'enveloppant d'une serviette.

— Merci.

Elle le serra contre elle.

— Il n'y en a pas une autre ?

— Non.

— Celle-ci est assez grande pour qu'on la partage.

Il n'y avait rien qu'il désirait plus que de se retrouver là, sous la même serviette, l'un contre l'autre, son cœur battant contre le sien.

— Ce n'est sûrement pas une bonne idée.

— Tu es mouillé. Le vent souffle. Ce n'est pas une bonne idée.

En effet, il ne pouvait pas le nier.

Ni se mentir.

Il se rapprocha, et elle souleva les coins de la serviette pour le laisser entrer. Il réprima à peine un gémissement quand elle referma ses bras sur lui pour les envelopper tous les deux dans la serviette. Elle était grande, mais il

l'était plus qu'elle. La tête de Sarah tombait parfaitement sur son épaule. Comme elle l'avait toujours fait.

— Ça va mieux ?

Il pouvait sentir son souffle contre sa peau, et se réchauffer au contact de son corps près du sien. Il put à peine prononcer un mot, qui aurait pu être une vérité tout comme un mensonge.

— Oui.

Puis elle le regarda, un élan de désir traversa ses traits, si ardent, si profond, si élémentaire qu'il maudit les conséquences.

— Sais-tu combien j'ai envie de t'embrasser ? demanda-t-il. Ici. Maintenant. Seulement un baiser pour savoir enfin si c'est aussi doux qu'avant. Si doux que je n'aie jamais pu trouver quelque chose s'en approchant. Comme toi.

C'était la seule voie de sortie qu'il pouvait lui offrir, la chance de sortir d'ici et de retourner dans la maison de sa mère donnant sur le lac. Mais au lieu de fuir, elle baissa les yeux vers sa bouche, le poulx dans son cou s'accéléra.

— Seulement un baiser, reprit-elle dans un soupir.

Avant qu'il puisse l'embrasser, elle avait les mains dans ses cheveux et posait sa bouche sur la sienne. Douce. Chaude. Adorable.

Parfaite.

Toutes ces années à rester loin de l'alcool pour ne pas prendre le risque de tomber dans les travers de son père, mais la bouche de Sarah était bien plus addictive que tout ce qu'il avait connu.

Elle était un grand risque, ce fut la seule pensée saine restant dans sa tête, mais ce n'était pas du bon sens. Elle était tout ce qu'il avait voulu, depuis si longtemps il avait besoin de la seule femme ayant réellement compté pour lui.

Il prit sa tête entre ses mains et fit l'amour à sa bouche, mordillant sa lèvre inférieure, en goûtant les commissures avec le bout de sa langue. Retirant temporairement sa bouche de la sienne, il fit pleuvoir des baisers sur sa mâchoire, puis dans le creux de son cou, là où son poulx battait si sauvagement pour lui.

Elle haleta de plaisir, sa poitrine montait et descendait contre son torse, et une décennie de maîtrise de lui éclata en mille morceaux pendant qu'il l'embrassait.

— Sarah, chérie, murmura-t-il contre sa peau. On doit partir d'ici. On doit aller dans un endroit où personne ne pourra nous surprendre.

— Calvin ?

Son nom était une douce question sur ses lèvres, mais quand il retira ses cheveux de son visage et qu'il croisa son regard, plutôt que d'y voir du désir, il vit de la panique.

— Oh, non.

Elle s'éloigna un peu de lui, mais ils étaient si emmêlés sous la serviette qu'elle ne pouvait pas réellement le faire.

— Je n'aurais pas dû faire ça.

— Tu crois que je ne sais pas ?

Ses yeux s'écarquillèrent devant ses paroles et au contact de sa main sur son menton, quand il lui releva la tête pour la forcer à croiser son regard pour voir la véritable nature de ses sentiments sur son visage. Il savait qu'il aurait dû arrêter quand il avait senti sa vulnérabilité dans la manière dont ses lèvres tremblaient sous les siennes. Quand il ne pouvait pas se permettre de lui donner son cœur à nouveau en sachant qu'elle quitterait le lac bientôt.

— Mais crois-tu réellement qu'on peut arrêter ?

[Découvrez dès maintenant Retour aux sources !](#)

OceanofPDF.com

Extrait de *Comme de l'amour dans l'air* (Les Sullivan de New York)

© 2022 Bella Andre / Oak Press, LLC

Les genoux de Cordélia lui faisaient mal à force d'être agenouillée et ses mains endolories à force de creuser une parcelle de terre dure avec une pelle et une truelle ; elle était recouverte de taches de terre. Elle s'était levée en même temps que le soleil et avait seulement pris une brève pause pour manger un bol de muesli. Elle n'avait jamais été aussi heureuse de tout le travail accompli tous les jours pour construire son jardin et son entreprise.

Sans tout ce travail, elle aurait été seule, avec bien trop de pensées et de questions.

Pour la seconde nuit d'affilée, elle avait à peine dormi, doublement assaillie par son père biologique et les raisons qui l'avaient poussé à faire ça – et par des pensées d'Alec Sullivan.

C'était un homme d'affaires millionnaire. Le partenaire en affaire de son père biologique.

Et de loin le plus bel homme qu'il lui ait été donné de voir.

Même maintenant, rien qu'en pensant à lui, elle se réchauffait. Et cela n'avait rien à voir avec le soleil brillant au-dessus d'elle. Il n'était pas son type d'hommes, elle n'avait jamais eu de sentiment pour ce genre de « roi du monde ». Et pourtant, elle avait réagi en sa présence d'une manière particulièrement féminine.

Plus que tout, elle avait été sidérée par l'empathie qu'il lui avait montrée.

Elle s'était attendue à ce qu'il s'excuse au nom de son père biologique. Mais quand il avait découvert qu'elle était restée dans l'ignorance à propos de Gordon jusqu'à la veille, il n'avait pas présenté d'excuses du tout. Et elle avait apprécié cela plus qu'il ne le saurait jamais.

Ce qu'elle n'aimait pas par contre, était le fait qu'il ne lui ait pas fait d'offre de rachat la veille. S&W Aviation lui semblait être une corde se resserrant autour de son cou. Plus longtemps elle resterait là, plus ce serait difficile de respirer.

Elle ne voulait réellement pas de cette affaire, et même si elle savait que tout le monde la penserait folle, elle était extrêmement confuse à propos de l'argent aussi. Si elle l'avait gagné elle-même, ça aurait été autre chose. Mais d'hériter d'une énorme somme de quelqu'un qui n'avait jamais voulu être dans sa vie ? Elle ne pouvait repousser le fait qu'elle avait l'impression que c'était de l'argent sale.

Comme des excuses arrivant vingt-cinq ans trop tard.

Comme une offre pour acheter son pardon.

Elle soupira quand elle retira ses gants épais pour repousser les cheveux qui s'étaient échappés de sa queue de cheval. Encore et encore, elle se rappelait qu'il n'y avait rien à pardonner. Beaucoup de bébés étaient donnés en adoption par leurs parents biologiques. Son histoire, celle d'un homme dépassé qui avait abandonné son bébé après que sa femme est morte en couche, n'était pas particulièrement spéciale. Et Cordélia ne voulait pas se plaindre de ses parents adoptifs, ils étaient géniaux.

Tout cela pour dire que cela ne servait à rien d'être en colère, de se sentir blessée que Gordon Whitley n'ait pas trouvé le temps – ni l'envie – de combler les cinquante kilomètres de son beau bureau pour la rencontrer.

Aujourd'hui, elle s'était promis de vendre sa moitié de l'entreprise à Alec Sullivan et ensuite de rapidement se reprendre en main et de passer outre ses sentiments blessés.

L'horloge ancienne qu'elle avait achetée dans un marché fermier sonna les douze coups de midi. En se relevant, elle essaya d'essuyer un peu de terre de son jean, ce qui aggrava seulement les choses. Elle était plus tentée qu'elle ne le devrait de rentrer en vitesse dans sa petite maison, prendre une douche et peut-être mettre une petite robe d'été pendant qu'elle y était.

Mais elle n'essayait pas d'impressionner Alec. Bien qu'elle ne pourrait pas le faire dans de meilleures circonstances, étant donné que des hommes comme lui ne jetaient pas même un regard à des femmes comme elle – ce dont elle était profondément reconnaissante. Elle aimait sa petite vie tranquille. Aimait vendre des pétunias, des plants de lavandes à des retraités et ensuite passer sa soirée à désherber et arroser son propre jardin.

Toutefois, cela ne voulait pas dire qu'elle devait être pleine de transpiration, et dans tous ses états quand il arriverait. Un nouveau t-shirt ne serait pas une trop grande concession. Heureusement, elle avait tout un

stock de t-shirts du Centre Jardin Langlay dans sa réserve, pour les fois où ses employés à temps partiel oublièrent d'apporter les leurs.

Elle se dirigeait vers le bâtiment principal, où se trouvaient les caisses et les goodies à offrir qu'elle ne pouvait laisser au soleil, quand Brian arriva en courant vers elle. Il travaillait trois demi-journées par semaine et étudiait pour obtenir son propre diplôme en botanique.

— Cordélia, je viens de recevoir un message de mon professeur. Il dit que je peux me représenter à mon examen aujourd'hui, mais seulement si je peux y être dans quinze minutes. Tu sais que je déteste te laisser en plan comme ça.

— La matinée a été calme en caisse, répondit-elle avec un sourire. Dépêche-toi d'avoir un A à ton examen, et on se revoit jeudi.

Il sourit.

— Comme je le dis toujours, tu es la meilleure cheffe qu'un homme puisse avoir.

En regardant Brian s'éloigner à grandes foulées sur des jambes semblant trop longues pour lui, Cordélia eut l'impression d'avoir beaucoup plus que cinq ans de plus que lui. *C'est étrange comme les choses peuvent changer en quarante-huit heures.* Elle ne comprenait pas pourquoi Alec ne s'était pas senti prêt à lui faire une offre de rachat la veille. Lorsqu'elle aurait mentionné dans des termes plus clairs qu'elle ne voulait pas de sa moitié de l'entreprise, il verrait la lumière.

Elle avait presque atteint la réserve quand son attention fut soudainement attirée par un éclair de lumière se reflétant sur quelque chose dans la grange. Elle protégea ses yeux contre le miroitement de la lumière seulement pour se rendre compte qu'Alec Sullivan était debout à quelques mètres devant elle.

— Bonjour, Cordélia.

Sérieusement, elle ne devrait pas avoir la chair de poule simplement en l'entendant prononcer son nom. Et aussi, quel genre de millionnaire arrivait à l'avance pour rencontrer un propriétaire de boutique de jardinage ? Assez tôt pour la surprendre en sueur et sale comme elle ne voulait pas l'être devant lui. N'avait-il pas des diamants à acheter ou des entreprises à racheter ? De plus, elle s'attendait à le voir dans un costume, pas dans une paire de vieux jeans avec un t-shirt dévoilant trop bien les muscles de ses bras et de ses épaules, ainsi que les abdominaux aussi durs que le roc

qu'elle pouvait facilement deviner. Il portait même des bottes de travail éraflées, comme s'il savait ce qu'était mettre les mains à la pâte. Le savait-il ? Et pourquoi s'en préoccupait-elle alors que le plan d'origine était de résoudre leur association temporaire et ensuite partir chacun de leur côté le plus vite possible ?

— Bonjour, Alec.

Son esprit se vida après ça. Elle n'était pas la personne la plus bavarde du monde – sauf quand on parlait de ses plantes adorées – mais les conversations ne déviaient jamais à ce point. D'un autre côté, qu'avaient-ils à se dire mis à part à tomber d'accord sur quelques rares données financières ?

— Je suis certaine que vous êtes très occupé, finit-elle par dire, et puisque je n'ai pas de clients ayant besoin de mon aide pour le moment, pourquoi ne pas aller directement...

— Cordélia, chérie, surgit une élégante dame aux cheveux grisonnants, je suis enfin prête à refaire tout le jardin avant de ma maison. Sans pelouse, avec des fleurs. J'espère que vous avez du temps pour vous asseoir avec moi pour en discuter.

Belinda Billingsworth était l'une des meilleures clientes de Cordélia et aussi l'une des plus exigeantes. Elle changeait constamment les platebandes, ce qui était habituellement une très bonne chose.

— Belinda, c'est une très bonne nouvelle, dit Cordélia avec le sourire. Je serai en réunion pour la prochaine heure, mais dès que ce sera fini, je serai toute à vous.

— Excusez-moi, quelqu'un pourrait m'aider à mettre dix gros sacs de terre dans mon chariot ?

Une autre vieille dame que Cordélia ne reconnut pas leur faisait signe de l'autre côté du sentier pavé.

— Je serai ravi d'aider, intervint Alec.

Avant que Cordélia puisse lui dire que son offre était gentille, mais pas nécessaire parce qu'elle pouvait d'en charger toute seule, il se dirigeait vers la femme et ses sacs de terre, semblant aussi à l'aise dans la jardinerie que dans son bureau luxueux entouré de ses avions valant des milliers de dollars.

— Où avez-vous trouvé votre nouvel homme de main ? ronronna Belinda.

— Il ne travaille pas pour moi, mentionna Cordélia avant qu'elle puisse penser au flot de questions que ça susciterait.

— Un nouveau petit ami, alors ?

Elle remua les cils.

— Il est bien plus bel homme que le dernier, c'est sûr. Et je parie qu'il sait utiliser ses grandes mains fortes, si vous voyez ce que je veux dire.

Cordélia pouvait sentir ses joues rougir et avait du mal à trouver un moyen d'expliquer la présence d'Alec... Quand elle se rendit soudain compte qu'Alec était revenu par l'arrière de la grange et avait certainement entendu la fin de la phrase de Belinda.

— Madame Angelo avait une question sur la meilleure terre à utiliser dans une zone semi-ombragée et humide.

Sa question était simple, mais ses yeux étincelaient de ce qu'on pouvait qualifier de malice.

Le cœur de Cordélia battait bien trop fort.

— Le mélange limoneux et du sable.

— Super, merci.

À en juger sa voix traînante, il avait sans aucun doute remarqué ses joues rouges et la vitesse de son pouls.

— Je vais lui dire.

— Alec.

Elle posa une main sur son bras pour l'arrêter, puis la retira comme s'il était brûlant. Ce qui était le cas. Parce qu'il était si chaud. Et ses muscles si durs. Tout chez lui était appétissant de bien des manières et elle n'aurait pas dû le remarquer.

— C'est très gentil d'aider, mais si vous me laissez quelques minutes, je vais m'occuper des choses ici et ensuite nous pourrons parler.

— J'ai un cousin qui travaille dans la vente au détail, alors je sais me servir d'une caisse. Je vais m'occuper de Mme Angelo et de toutes les personnes qui auront besoin d'aide pendant que vous vous occupez de...

Il tendit une main à Belinda.

— Je suis Alec.

— Belinda Billingsworth.

Elle ne se montra pas timide en dévoilant son appréciation.

— N'êtes-vous pas un rêve pour venir mettre la main à la pâte avec votre petite amie comme ça ?

— Nous ne sommes pas ensemble !

La protestation de Cordélia sortit trop forte, trop stridente, presque désespérée.

— Alec et moi avons seulement des affaires à régler, c'est tout.

Essayant de se reprendre, elle se tourna vers lui et dit :

— Ce serait génial si vous pouviez aider un petit peu, merci. Je viendrai vous retrouver dès que je peux.

Avec un hochement de tête, et un autre sourire pour Belinda, il retourna vers la cliente qu'il était en train d'aider. Belinda ne détourna pas le regard de son derrière recouvert de denim, et honnêtement, Cordélia y parvint à peine.

— Il est parfait pour vous, vous savez, dit l'autre femme alors qu'elles se dirigeaient vers le petit bureau de Cordélia.

Cette dernière n'aimait pas se disputer avec ses clients, mais elle devait préciser.

— J'ai rencontré Alec seulement hier. Et les circonstances sont suffisamment étranges pour vous promettre que nous n'allons pas commencer à sortir ensemble. Maintenant ou plus tard.

— Tout ce que je sais, répliqua Belinda en s'asseyant sur un des fauteuils rose pâle du bureau de Cordélia, c'est que la dernière fois qu'un homme m'a regardé comme ça, j'ai fini par l'épouser.

« *Comme de l'amour dans l'air* est une histoire d'amour brillante !
Infiniment douce et tendre. Si vous aimez les *happy ends*, c'est le livre qu'il vous faut ! »

5 étoiles pour *Comme de l'amour dans l'air*

[Découvrez dès maintenant *Comme de l'amour dans l'air* \(La Famille Sullivan, New York, tome 3\) !](#)

[Inscrire à la newsletter de Bella et en savoir plus sur les prochaines parutions !](#)

BellaAndre.com/France

[Cliquez ici pour vous inscrire à la newsletter de Bella et en savoir plus sur les prochaines parutions !](#)

[Abonnez-vous à ma newsletter pour être informés de mes prochaines parutions...](#)

[OceanofPDF.com](#)

Autres livres de Bella Andre en Français

La Famille Sullivan

[Par les yeux de l'amour](#)

[Pour un moment secret](#)

[À l'épreuve du feu](#)

[Éternel comme l'amour](#)

[Si seulement, toi et moi...](#)

[À la vie, à l'amour](#)

[Amour en coulisses](#)

[D'amour et d'eau fraîche](#)

[Là où tout a commencé](#)

La Famille Sullivan, Seattle

[Une nuit parfaite](#)

[La Chance d'une vie](#)

[Sous les feux de la rampe](#)

[Ne jamais dire jamais](#)

[Et que vogue l'amour](#)

[J'ai tant besoin de toi](#)

La Famille Sullivan, New York

[Nos vœux d'éternité](#)

[Si l'amour est un art](#)

[Pour un corps à cœur](#)

[Du miel sous la lune](#)

[Retour aux sources](#)

[Au fil de l'eau](#)

[Comme de l'amour dans l'air](#)

[Retour de flamme](#)

Milliardaires Rebelles

[L'amour à bout de souffle](#)

[L'amour à bout de bras](#)

[Un amour sans compromis](#)

[Un amour sans reserve](#)

[L'amour à tout prix](#)

[L'amour à tout jamais](#)

Les Mariés de Malibu

[Un Mariage sur la Plage](#)

[Un Mariage d'Été](#)

[Un Mariage Pieds Nus](#)

[Un Mariage au Clair de Lune](#)

Quatre Mariages et un Fiasco

[Le Cadeau](#)

[La Danse](#)

[La Chanson](#)

[La Robe](#)

[Le Baiser](#)

[OceanofPDF.com](#)

À propos de l'auteure

Bella Andre a vendu plus de 9 millions de livres et ses romans ont été n° 1 des ventes dans le monde entier, figurant aux classements du *New York Times* et de *USA Today* à 93 reprises. Elle a été Auteur n° 1 d'un top 10 qui incluait Nora Roberts, JK Rowling, James Patterson et Stephen King.

Connus pour leurs « histoires sensuelles et exaltantes sur fond de romance enivrante » (*Publishers Weekly*), ses livres ont été mentionnés deux fois dans les conseils de lecture « Red Hot Reads » de *Cosmopolitan* et traduits en dix langues. Elle est diplômée de l'Université de Stanford et a remporté l'Award de l'Excellence en fiction romantique. Le *Washington Post* la présente comme « l'un des écrivains américains de premier plan » et ses œuvres sont mentionnées par *Entertainment Weekly*, *NPR*, *USA Today*, *Forbes*, le *Wall Street Journal* et le *TIME Magazine*.

Bella est également l'auteure de la série *Quatre Mariages et un Fiasco* figurant au classement du *New York Times*, sous le pseudonyme de Lucy Kevin. Parmi ses romances contemporaines, citons les séries *Walker Island*, best-seller au classement du *USA Today*, et *Les Mariés de Malibu*.

Quand elle n'est pas à son ordinateur, elle aime lire ses auteurs préférés, pratiquer la randonnée et la natation, et surtout rire. Mariée, avec deux enfants, Bella partage son temps entre la région viticole de Californie du Nord, un chalet en rondins dans les Adirondack, dans l'État de New York, et un appartement londonien surplombant la Tamise.

Inscrivez-vous à la newsletter de Bella pour connaître ses nouvelles parutions :

BellaAndre.com/France

Retrouvez Bella Andre sur Facebook :

facebook.com/bellaandrefrancais

Rejoignez le groupe de lecture de Bella Andre :

BellaAndre.com/readergroup

Suivez Bella Andre sur Instagram :

[instagram.com/bellaandrebooks](https://www.instagram.com/bellaandrebooks)

Suivez Bella Andre sur Twitter :

twitter.com/bellaandre

Visitez le site web de Bella pour découvrir sa bibliographie complète :

www.BellaAndre.com

OceanofPDF.com